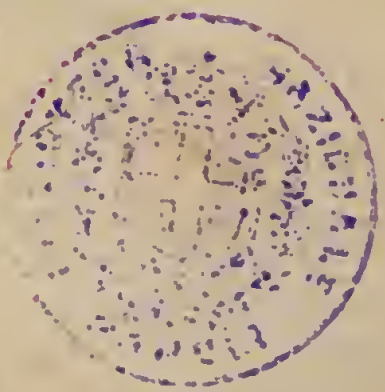
LVII

B.

4G.



MEMOIRES

DE

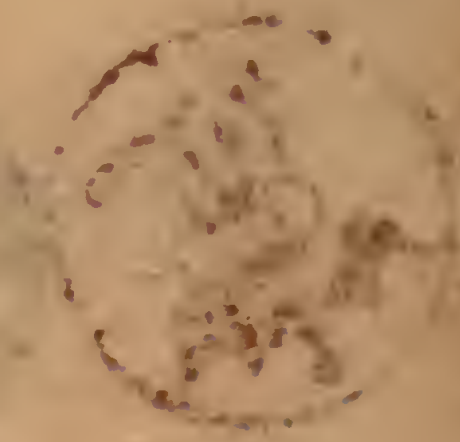
Messire Pierre de Bourdeille, Seigneur de BRANTOME.

CONTENANS

Les Vies des Hommes Illustres & grands Capitaines estrangers de son temps.

TOME II.

A LEYDE,
Chez JEAN SAMBIX le Jeune, à la Sphere.
M. DC. LXVI.



TABLE

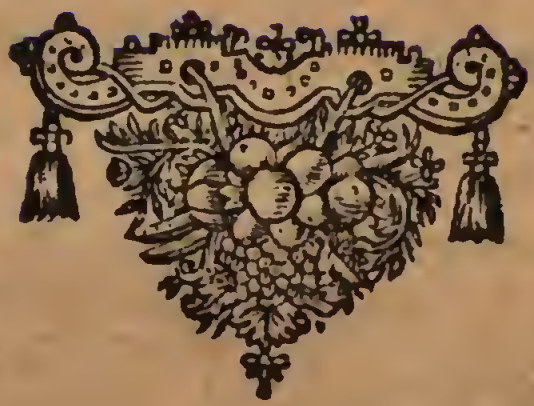
Des Vies des Hommes Illuſtres Eſtrangers contenuës dans ce II. Volume.

LE Comte Guillaume de Furſtemberg. Pag. 1
Martin de Roſſen. 8
Le Colonnel Frunsberg. 9
Ieannin de Medicis, & Coſme ſon fils, Duc de Florence. 18
Dom Pedro de Toledo. 29
André Doria. 38
Iean André Doria. 54
Dragut Corſaire. 58
Occhialy ou Vcchialy Calabrois, Corſaire Turc. 71
Barberouſſe. 79
Le Marquis de ſainte Croix. 83
Philippe II. Roy d'Eſpagne. 84
Philibert Duc de Savoye. 151
Le Comte d'Egmont. 163
Le Prince d'Orange, & le Comte Louys de Naſſau. 177

TABLE.

Dom Sanche d' Avila.	198
Chiappin Vitelly.	203
Barthelemy d Alviano.	204
Ceſar Borgia dit le Valentin.	217
Iean Iacques Trivulce.	236
Theodore Trivulce.	241
Le Prince de Melfe.	242
Le Mareſchal Strozzy.	252

FIN.



MEMOIRES

DE MESSIRE PIERRE DE BOURDEILLE,

Seigneur de BRANTOME.

LE COMTE DE FURSTEMBERG.

LE Comte Guillaume de Furſtemberg fut eſtimé bon & vaillant Capitaine, & l'eût eſté davantage, ſans qu'il fut leger de foy, trop avare, & trop addonné à la pillerie; comme il le fit paroiſtre en France, quand il y paſſoit avec ſes troupes: car aprés luy rien ne reſtoit. Il ſervit le Roy François l'eſpace de ſix à ſept ans, touſiours avec 6. à 7000. hommes: mais aprés des ſi longs ſervices, ou pluſtoſt ravages & pilleries, il fut ſoubçonné d'avoir voulu attenter à la perſonne du Roy: dont j'en fay le conte ailleurs. Et pour le mieux encore ſçavoir, on le trouvera dans les cent nouvelles de

la Reyne de Navarre, la Reyne Marguerite : où l'on peut voir à clair la valeur, la generosité, & la magnanimité de ce grand Roy ; & comme de peur l'autre quitta son service, & s'en alla à celuy de l'Empereur. Et sans qu'il estoit allié de Madame la Regente, à cause de la maison de Saxe, d'où est sortie celle de Savoye, possible eut-il couru fortune, si le Roy eut voulu ; mais il voulut faire paroistre en cette occasion sa magnanimité, plustost que de le faire mourir par justice. Lors qu'il fut pris en fondant la riviere de Marne, qu'il avoit d'autres fois tant reconnuë, en allant & venant par la France avec ses trouppes, à la venuë de l'Empereur en Champagne & à S. Dizier, il luy pardonna encore. Il fut mis dans la Bastille, & en fut quitte pour 30000. escus de rançon. Il y eut aucuns grands Capitaines, qui dirent & opinerent qu'il ne devoit estre traitté ainsi en prisonnier de guerre ; mais en vray & vile espion, comme il en avoit fait la profession : de plus qu'il en estoit quitte à trop bon marché par sa rançon. Car ce n'estoit pas le moindre larcin qu'il avoit fait en France, de l'une de ses monstres. Enfin il fut mieux traitté qu'il ne meritoit, disoit-on. L'Empereur ne s'y fioit point autrement, ny en luy ny en ses gens ; & mesmes quand il leur commanda de s'aller jetter dans Vitry, pour

pour la garder, & pour favoriſer les vivres de ſon armée, tant s'en faut aprés qu'ils eurent tout mangé, & gouſpillé, quatre compagnies, qu'on avoit laiſſé dedans, y mirent le feu & le bruſlerent: dont le nom y eſt encore demeuré de Vitry le bruſlé. Et puis ils s'en retournerent au Camp trouver les autres troupes: dont l'Empereur entra en extreme colere, ſans pourtant en faire juſtice; mais il patienta fort ce coup là, pour avoir affaire de ſes gens ſur l'entrée d'une guerre & d'un pays. Ce trait meritoit d'eſtre puny à toute outrance de rigueur: ce ſont des coups de patience & de neceſſité. Paul Jove parle d'un certain Vulcan, fils du Comte de Furſtemberg, qui fut tué à la bataille de Cerizole. Je ne ſçay s'il eſtoit fils de ce Comte Guillaume, dont nous parlons: mais il avoit pris, ou ſon parrain pour luy, un nom eſtrange, Vulcan. Pluſieurs Italiens & aucuns Allemans ſe plaiſent auſſi à prendre des noms antiques, de ces braves Romains: dont j'en nommerois une infinité; mais ils n'en prennent nullement de Dieux antiques & payens, comme de Saturne, Jupiter, Bacchus, Mars, Pluton, Radamante, & autres Dieux controuvez. Cettuy-cy pourtant ſe nomma Vulcan, comme du nom de Mercure, il s'en eſt veu en France: mais c'eſtoit un nom de

place

place & Seigneurie, mais non pas un nom de Bapteſme. Je croy que ce nom de Vulcan & le ſurnom de Furſtemberg n'euſſent gueres ſervy, ny l'un ny l'autre à le ſauver, s'il fuſt tombé vif entre les mains des François. Pour le Vulcan, c'eſtoit pour faire peur aux petits enfans ; & pour celuy de Furſtemberg, il eſtoit trop hay & en horreur aux François; ſe ſouvenans des maux que ce nom avoit apporté en France : & qu'eux meſmes peut eſtre en avoient ſouffert. S'ils le prirent en vie, ou s'ils le depeſcherent auſſi-toſt : ou bien s'il demeura mort au combat, cela eſt incertain : mais ils eurent de la joye de le voir eſtendu par terre. Ainſi ſe font les vengeances.

MARTIN DE ROSSEN.

IL y eut auſſi ce brave Martin de Roſſen, tres-bon Capitaine, eſtant au ſervice du Duc Cleves. Il ſe fit voir en pluſieurs belles expeditions, qu'il fit contre l'Empereur, & aucuns de ſes Capitaines : comme le Prince d'Orange & autres, qu'il deffit, & donna juſques aux portes d'Anvers : où il bruſla la moitié des Fauxbourgs. Mais auſſi il avoit avec luy Monſieur de Longueval, brave Capitaine, que le Roy luy avoit

avoit envoyé avec une bonne trouppe de François, mais petite pourtant: & ſans luy ledit Martin Roſſen poſſible n'en euſt pas tant fait. Enfin Duren eſtant priſe d'aſſaut, & le pays de Gueldres reduit à la devotion de l'Empereur, il pardonna au Duc de Cleves & audit Martin Roſſen, & pour ſa valeur le prit à ſon ſervice & à ſes gages. Et il luy mena de belles trouppes en Champagne & à S. Dizier. Ainſi alla la fortune de guerre en ce Capitaine, aujourd'huy pour le Roy, & le lendemain pour l'Empereur.

LE COLONNEL FRUNSBERG.

AVant tous ceux-là avoit eſté au ſervice de l'Empereur le Colonnel Frunsberg, qui avoit ſes trouppes avec Mr. de Bourbon à la priſe de Rome; leſquelles toutes eſtoient affriandées à la religion de Luther. Auſſi elles le firent bien paroiſtre envers les Preſtres & gens d'Egliſe; auſquels ils ne pardonnerent jamais, qu'ils ne paſſaſſent le pas, tant qu'ils en trouvoient: de ſorte qu'on dit & eſt eſcrit, que tel ſoldat Allemand & Capitaine ſe trouva, qui avoit une chaine, & la portoit enfilée de 70. teſticules de preſtres. En nos premieres guerres civiles s'en ſont auſſi trouvez plu-

ſieurs,

ſieurs, tant ſoldats que Capitaines, qui en ont porté de telles : & meſmes un gentil-homme d'Anjou, que je ne nomme point ; dommage pourtant qu'il s'addonnaſt à celà ; car il eſtoit autrement gentil-homme de bon lieu, & brave & vaillant.

Ce Frunsberg ayant ſceu qu'on tiroit vers Rome, avoit fait faire une belle chaine d'or exprez, diſoit-il, pour pendre & eſtrangler le Pape de ſa propre main : parce qu'à tous Seigneurs tous honneurs. Et puis qu'il ſe diſoit le premier de la Chreſtienté, il luy falloit bien deferer un peu plus qu'aux autres. On dit auſſi que s'il y euſt eſté au commencement de la priſe, que les cruautez s'y fuſſent encor exercées plus enormes qu'elles ne furent : car il eſtoit tres-cruël & mortel ennemy du Pape & des Catholiques : mais il eſtoit demeuré à Ferrare, malade extremement de ſes gouttes. Qu'euſt-il fait de pis qu'il s'y fit, s'il n'y euſt mis le feu pour l'embraſer toute ? Dieu ne le voulut pas pour avoir eſté & pour eſtre encor le chef du monde, ou pour le moins de la Chreſtienté. Et puis les Gots, & Viſigots l'avoient dé-jà aſſez viſitée autres-fois de feux & de ravages, de ſorte qu'elle demeura un long-temps deſerte & des-habitée. Et où ſe tenoit donc le ſaint Pére alors, diſent quelques-uns de la Religion ? Dieu le gardoit, colloquoit,

& assistoit ailleurs : tant il sçait bien garder les siens, où il luy plaist. Et il faut encore noter une chose, que si les gens & Lansquenets de ce Frunsberg firent du mal à Rome, ils en firent bien autant à Naples, quand ils y furent assiegez & enserrez : car lors qu'il y entrerent, il y avoit des vivres & des vins pour deux ans, mais il gousspillerent, beurent & mangerent tout, avec une telle gloutonnerie, que sans le mal-heur, qui arriva à Monsieur de Lautrec, & à toute son armée, de maladies & de peste, la ville estoit trousséé, & la prophetie de Monsieur de Lautrec accomplie, qui disoit tousiours qu'il les auroit la corde au col : car les vivres y failloient dedans estrangement, jusques à une poulle qui y valoit cinq escus, un poullet deux, le pain de mesmes : dont il falloit bien se rendre ou mourir de faim. De sorte que j'ay oüy dire à de grands Capitaines, que les Lansquenets ne sont pas trop bons renfermez dans une place, pour estre mal reglez & fort sujets à leur bouche. Je m'en raporte à Antoine de Leve dans Pavie : que s'il n'eust joüé un tour de son escrime, comme j'ay dit en son lieu, il estoit perdu ; au Comte de Mansfeld, dans Yvoy, le tour qu'ils luy firent, & dont il s'en plaignoit fort. La Seigneurie de Sienne avec Monsieur de Montluc s'en sceut gentiment deffai-

deffaire dans leur ville : autrement ils eſtoient perdus de reputation & de vie. A la campagne & aux ſieges ils ſont tres-bons, & combattent tres-bien, quand ils ont eſté aguerris un peu. C'eſt aſſez parlé de ces Colonnels Allemans : que ſi je les voulois tous ſpecifier, je n'aurois jamais fait ; & ce me ſeroit auſſi une grande honte, d'en eſcrire tant, puiſque tant d'hiſtoires en parlent. Il faut parler auſſi des braves Italiens, deſquels tout de meſmes qu'il y a eu de bons & de braves Capitaines parmy les Eſpagnols & Allemands, comme j'ay dit cy-devant, ſous l'Empereur & le Roy ſon fils, il y en a eu auſſi de tous pareils de cette brave nation, comme ces Medicis, ces Colonnes, ces Urſins, ces Gonzagues, ces Baillons, ces Malateſtes, ces Vitilles, ces Martinengues, ces Dories, ces Maleſpines, les Spinolas Gennois, deſquels eſt ſorty ce grand Marquis de Spinola, aujourd'huy l'eſpouvante des Pays-bas ; qui ne doit rien à ſes braves predeceſſeurs ; voire les ſurpaſſe en tout : duquel je parleray ailleurs à ſon tour : bref une infinité d'autres. Je ne ſuis pas pour ſpecifier tous ceux que j'ay dit, ſortis tous de tres-nobles, illuſtres, & vaillantes familles, de pere en fils ; car j'entreprendrois un œuvre trop grand & difficile pour moy. Je diray ſeulement

ment qu'au combat naval fait devant Naples assiegée, Faramosqua y mourut combattant bravement; Ascanie Colonnel y fut pris; Philippes Cerbeillon y fut pris aussi: & force autres grands Capitaines y firent tres-bien: ausquels les Espagnols ne firent point de honte.

Au siege de Florence furent & accompagnerent le Prince d'Orange, Pierre Loüis Farnese, le Comte Rosse de Sansegondo, Alexandre Vitelli, Joan-Battista Savelli, Martin Colonne, & son parent Camille Mutio, Birro de Stipicciano, le Seigneur Scalinge, Astezan Braccheo, & Sforza freres, Malatesta, le vieil Capitaine Joan Sassatello de Romagne, Hieronimo de Trani, & force autres: lesquels tous firent là bien paroistre leurs valeurs. Aussi avoient-ils à faire à de tres-braves & vaillans Capitaines de ceux de dedans, qui le monstrerent bien en une infinité de combats: & mesmes en une sortie que fit un jour le determiné Jean de Thurin, duquel je parle ailleurs; avec Bartholomé de Fauno, Jacobeto Corso, & autres braves Capitaines: dont il servit bien à ceux de dehors de se bien deffendre. Cipsa Pisan, Boniface de Parme, Rosso & Alexandre Vitelli y furent fort blessez, & Sciara Colonne aussi.

Pour le Voyage de la Goulette s'y trouve-

rent auſſi force braves Capitaines : comme fut Spinello Caraffa, & le vaillant Comte de Sarne, qui fut tué devant le Fort, en une furieuſe ſortie qu'y fit Salec commandant dedans, contre ledit Comte, qui allant reconnoiſtre la place fut bien rembarré avec les ſiens, juſques dans ſes tentes & pavillons ; où ils pillerent & meubles & vaiſſelle d'argent. Et aprés ledit Comte eſtant tué, ledit Salec luy fit coupper la teſte, & l'envoya à Barberouſſe pour preſent ; dont il fut bien joyeux : car ledit Comte luy avoit fait la guerre ailleurs, vers la Barbarie. Les Eſpagnols ne furent pas marris de la deffaite de ce Comte, & des Italiens (que c'eſt que d'envie) d'autant qu'il avoit demandé au Marquis de Guaſt cette faveur, de faire la premiere pointe pour reconnoiſtre la place, ce qu'il luy accorda volontiers pour ſa valeur, qu'il avoit ſouvent fait paroiſtre ; & auſſi parce qu'il l'aymoit. En quoy le Marquis les tança fort, de s'éjoüir & ſe rire du mal d'autruy ; & meſmes eſtans là tous pour le ſervice de l'Empereur & du General. Quelque temps aprés, les Eſpagnols n'eurent pas grande occaſion de ſe rire des Italiens, à l'aſſaut & à la priſe de la Ville de Duren, que fit l'Empereur, y eſtant & comparoiſſant en perſonne,

ne, armé de toutes pieces avec une caſaque de drap d'or ; tant pour bien paroiſtre & animer ſes ſoldats, que pour l'envie qu'il portoit à cette place, & pour la vengeance qu'il en vouloit avoir. Auſſi & les uns & les autres combattirent bien, par une genereuſe jalouſie : car le jour de l'aſſaut eſtant venu, & la breſche faite, tous faiſant à l'envy ſans en attendre le ſignal & le commandement de l'Empereur, ny de Ferdinand de Gonzague General de ſa dite Majeſté, paſſant le foſſé plein d'eau, monterent & donnerent l'aſſaut ſi furieuſement, & combattirent ſi opiniaſtrement, qu'enfin ils emporterent la place, non ſans y eſtre demeurez morts plus de cinq cens hommes, tant des Eſpagnols que des Italiens, ſur le rampart & à la breche : auſſi ayant tout forcé, ils tuërent tout tant qu'ils peurent, pour la vengeance de leurs compagnons, & de leurs Capitaines. Ils eſtoient commandez par Eſtienne Colonne, envoyé par le grand Coſme de Medicis à l'Empereur ; lequel pour ſa ſuffiſance & ſon merite le fit là Maiſtre de Camp de toute l'Infanterie Italienne ; montant à quatre mille hommes, dont il s'acquitta tres-dignement : & Camille Colonne & Antoine Doria, qui avoient de belles trouppes, & eſtoient de

bons Capitaines, ne deſdaignerent pas de luy obeïr. Dom Alvaro de Sande & Ludovic Perez, commandoient aux Eſpagnols, montans à autant que les Italiens. La Ville eſtant priſe & le combat & maſſacre ceſſé, y pilla qui peut : dont s'en enrichirent fort les ſoldats de l'Empereur, qui vit donner l'aſſaut en eſtant fort prés, loüa publiquement entr'autres Italiens, pour avoir vaillamment combattu & bien fait, un Facio de Piſe, & un Sanſeverin de Naples, morts ſur la place. Il loüa auſſi fort deux Alfiers ou Port-enſeignes, l'un Navarrois nommé Randolazzo, & l'autre Gennois nommé Gregorio, qui demanderent aprés l'honneur & la recompenſe de la couronne murale, comme jadis firent ces braves Romains ; parce que tous deux conteſtoient avoir monté ſur la muraille des premiers : & de fait en produirent leurs teſmoings, eſtant les affections de chacun des deux pais fort addonnées à la faveur de l'un & de l'autre. L'Empereur en remit & differa ſa ſentence, pour n'offenſer ny l'un ny l'autre, & les entretint long-temps en longueur & ſuſpens, & en bonne eſperance à tous deux, de peur que par ce combat ne s'engendraſſent de chacun coſté des haines & des envies, qui peuſſent venir à quelque mutine-

nerie. L'Empereur en ce trait, comme en plusieurs autres, monstra sa sagesse : car il y avoit assez dequoy s'animer des deux costez ; où il acquit grande loüange ; mais encor plus grande d'avoir conquis bravement cette ville, & mieux fait que ne firent les cohortes Romaines de Jule Cesar, sous Cajus Geta & Titurius Sabinus, qui y furent deffaites, & mises en pieces des gens de cette contrée. Cela se trouve dans les Histoires.

Il y eut aussi des Italiens à l'entreprise d'Alger : mais ils coururent fortune en une saillie, que leur fit faire Assan Aga commandant dedans, & sans qu'il furent bravement secourus ils estoient mal. Ils estoient commandez & menez par Camille, brave & vaillant Capitaine. Il se lit & se dit que l'Empereur se repentit fort à son siege de Saint Dizier, qu'il n'avoit amené des trouppes d'Italiens ; parce qu'il les avoit veu faire si vaillammant au siege de Duren, & que là ils eussent fait de mesmes, & eussent autant déchargé ses Espagnols, qu'il aymoit tant, & vouloit tant espargner : car ils y furent bien estrillez, battus, & grillez d'artifices à feu, jusques au nombre de cinq cens. Or c'est assez pour ce coup parlé d'eux: & pour conclure, je diray un mot de ce brave & vaillant Jeannin de Medicis, & du grand Cosme de Medicis.

JEANNIN DE MEDICIS,

Et Cosme son fils, Duc de Florence.

JEannin de Medicis pour son commencement servit tres-bien l'Empereur, & tint son party : il se fit fort connoistre sous le Marquis de Pescayre : de sorte qu'il emporta en un rien le prix d'estre un tres-bon Capitaine, & mesmes pour les gens de pied, & mourut en l âge de vingt-deux ans, venant à vingt-trois, estimé & tenu pour tel, ce dit Guicciardin : mais les autres le montent à plus d'années, comme je diray cy-aprés. Il estoit néveu du Pape Leon, & pour le regret qu'il en eut, il fit faire toutes ses enseignes noires : de sorte que ses trouppes n'estoient autrement nommées que les bandes noires : & par tout où elles furent employées, elles faisoient fort parler des bandes noires. Il quitta aprés le service de l'Empereur, & s'en vint tousjours avec ses bandes noires au service du Roy François, qu'il servit tres-bien, & tant qu'il vescut : toutesfois il fit une grande revolte dans Cremone, contre Monsieur de l'Escu, pour l'amour de la composition, que ledit Monsieur de l'Escu fit sans son sçeu : que

que s'il ne l'euſt appaiſé, le Roy le perdoit, & il euſt bien fait du mal avec ſes trouppes, diſent les Eſpagnols, qui ne demandoient pas mieux. Du depuis il ſervit fort bien le Roy en tous les lieux où il ſe trouva ; & meſmes au ſiege de Pavie ; là où il fut fort bleſſé d'une arquebuſade en une jambe : dont il fallut qu'il ſe retiraſt pour ſe faire penſer. Il fut trouvé fort à dire à la bataille de Pavie, d'autant qu'il ſçavoit fort bien faire combattre l'infanterie ; & ſçavoit de quelle façon auſſi combattoit l'Eſpagnol : ſi bien qu'on luy euſt mieux fait teſte qu'on ne fit, s'il y euſt eſté. Auſſi le Roy François le ſceut bien dire & regretter, & que s'il euſt eſté là, que l'Infanterie Eſpagnole n'euſt pas fait tel eſchec qu'elle fit, combien qu'il ſe m'eſcontentaſt fort de ſes Capitaines (j'en parle ailleurs) qui luy avoient deſrobé tant de payes, que penſant avoir des gens ce jour-là de ce coſté, il n'en trouva que peu ; tant ils avoient payé les Commiſſaires de paſſe-volans. Au bout de quelque temps luy eſtant guery, & retourné à ſervir le Roy, il eut encore une grande arquebuſade dans la jambe meſme, qui avoit eſté bleſſée ; & ainſi qu'il fut arreſté de la luy coupper, on luy annonça

l'arreſt, & qu'il falloit avoir des gens pour le tenir ferme, & luy couvrir la face & les yeux: il leur dit, couppez hardiment, il ne me faut perſonne pour me tenir : car vingt hommes ne me pourroient par tenir quand ils l'auroient entrepris. Parquoy couppez, & luy meſme prit la bougie,& la tint tant qu'on luy couppa, le Duc de Mantoüe eſtant preſent. Et penſant eſtre guery le mal s'empira de pis en pis ; & venant à la mort il dit ſeulemens ces paroles, Et comment ? faut-il que je meure icy entre les emplaſtres ? ce m'eſt un grand deſpit, & ſe tournant de l'autre coſté il mourut à Mantoüe, en l'âge de vingt-huit ans, l'an mil cinq-cens vingt-ſix (ainſi que diſent les Hiſtoires Eſpagnoles) eſtant eſtimé l'un des grands Capitaines de toute l'Italie, & pour tel regretté. Et jugez que s'il euſt fourny ſes ans ſelon le cours, il ne fuſt jamais un tel Italien : car il avoit toutes les vertus d'un grand Capitaine, & ſur tout il eſtoit compagnon de tout le monde & tres-liberal.

Ce brave & vaillant Juan de Medicis laiſſa aprés luy, de ſa femme, tres-honneſte & ſage Dame, la Signora Maria Salviati, un brave fils comme le Pere, qui fut ce grand Coſme de Medicis, que nous avons veu de nos temps ſi renommé & ſi grand homme d'Eſtat, ſi ſage & ſi adviſé, qu'il ne s'en

eſt

eſt veu un pareil à luy de nos temps : ainſi qu'il le monſtra lors qu'il ſe fit & s'inſtalla Chef de la Republique de Florence ; & puis Duc ; & puis grand Duc : qu'aucuns appelloient grand Duc de Toſcane, d'autres grand Duc ſimplement.

De raconter ſa valeur, ſon aſſeurance, ſa prudence, & ſon ſage temporiſement, comment il parvint à cette Principauté, n'ayant que dix-huit ans, ce ſeroit choſe ſuperflue & une vaine redite à moy, puis que Paul Jove en a fait le diſcours auſſi beau qu'il eſt poſſible. Je diray ſeulement un mot, ainſi qu'il aſpiroit à cette Principauté un jour qu'il partit de ſa maiſon pour en ſçavoir la reſolution du Conſeil, qui ſe tenoit pour cette affaire, ſa mere le voulut retenir pour l'empeſcher de cette attente, craignant qu'il ne luy en arrivaſt mal : veu que les Florentins ne deſiroient rien tant que le recouvrement de leur liberté, & qu'il luy en pourroit arriver pareil inconvenient qu'au Duc Alexandre. Ah ! ma Mere, luy dit-il, ceſſez je vous prie de me perſuader plus : il faut reſolument que j'aille où la fortune m'appelle, en me monſtrant benignement quaſi du doigt l'occaſion pour venir à cette ſouveraine dignité, qui eſt tres-honorable & tres-neceſſaire à toute noſtre Maiſon. Que ſi j'en perds l'occaſion, & n'en fay conte,

elle n'eſt plus pour retourner aprés moy. Il ne faut pas qu'une peur & qu'une vaine apprehenſion m'empeſche d'entendre à moy & à mon proffit ; veu que ce n'eſt point contre le ciel, pourquoy j'aſpire à un tel bien qui ſe preſente, pour vertueuſement & vaillamment faire veritable mon deſtin fatal. Belles paroles certes & courageuſes. Et il diſoit cela en ſe ſouvenant qu'un divin Grec, je ne ſçay ſi c'eſt celuy que j'ay veu, ou ſon Pere, tres-ſingulier en cet art, luy regardant la main luy avoit predit une ſucceſſion de tres-grande dignité & opulente, comme de fait le divin n'y fallit, ny la fortune. Car il fut pour le commencement creé Chef de la Republique de Florence, n'ayant pour ſon eſtat que douze mille eſcus par an, où ſon Predeceſſeur en avoit dix-huit mille.

Pour fin ce brave Prince ſe comporta ſi bien avec ſon temporiſement, ſa conduite, ſa prudence & ſa valeur, qu'avec le temps il ſe rendit paiſible Duc de Florence ; non ſans grande peine & travail pourtant, à cauſe des bannis de Florence ; & ſur tout des Strozzi, & Philippes ſes enfans, & autres ; deſquels il vint à bout enfin, comme j'en parle ailleurs. Et ce qui luy ayda fort, ce fut la vengeance qu'il fit de la mort de ſon Predeceſſeur, Alexandre de Medicis, ſur le parri-

ci-

cide ; qui s'en eſtant enfuy en France, le Roy François ne le voulut recevoir ny receler, tant il eſtoit magnanime. Puis s'eſtant retiré à Conſtantinople, & ayant ſenti le vent que ce grand Sultan Solyman le vouloit livrer à la vengeance, pour l'enormité du fait, il s'enfuit à Venize : où eſtant retiré, il fut tué par deux determinez ſoldats de volleries, où il y en a tousjours de bons : l'un s'appelloit Bedo, qui avoit eſté de la Garde dudit Alexandre ; & l'autre Cecchin de Bibonna. Et ainſi ils vangerent la mort de leur Maiſtre, volontairement & de leur propre gré & mouvement, ſans avoir voulu prendre ny toucher tant ſoit peu le ſalaire de ſept mille Eſcus, ordonnez par le Senat à ceux qui tueroient ce parricide, & en vangeroient la mort. Grande loüange certes à ces deux braves Soldats, pour avoir vangé la mort de leur Maiſtre ſans aucune avarice, ſinon pour une grande magnanimité de cœur. Ah ! braves, vous eſtes morts comme mortels, mais voſtre loz vous rend immortels ; & n'en rend nuls eſgaux à vous en pareilles vengeances, ſoit de leurs Maiſtres, ou de leurs Capitaines.

Il faut ſçavoir auſſi que ſi ce parricide fut deteſté d'aucuns & abhorré, il fut auſſi loüé d'autres ; comme il y a tousjours divers cerveaux, juſques à comparer le meurtrier

à Brutus, pour avoir voulu remettre la Republique en ſon entier : dont pluſieurs furent bannis de Florence, & pluſieurs auſſi ſe bannirent d'eux-meſmes, non ſans grand danger de la vie dudit Coſme : & bien luy ſervit de prendre garde à luy ; & de ſe tenir couvert ſouvent d'une jacque de mailles ; & un long temps monſtrer une brave façon & tres-aſſeurée, comme il l'avoit certes, & toute martiale ; & qui portoit auſſi bien ſon eſpée à mon gré à ſon coſté qu'il eſt poſſible, ne l'abandonnant jamais : de ſorte qu'il euſt fallu que celuy-là fuſt bien reſolu qui l'euſt oſé attaquer, non pas meſmes deux ou trois, qu'il ne leur euſt fait courir fortune auſſi grande qu'eux à luy. Car il y eſtoit reſolu, diſoit-il, de vendre bien cherement ſa mort. Dont il avoit ſouvent de grands advertiſſements de grands attentats qu'on luy preparoit, juſques-là que luy aymant fort le plaiſir de nager (car il nageoit des mieux) & de ſe jetter du haut du pont de l'Arne en bas, on luy avoit preparé une fois des eſpées tres-pointues & des dagues dans le fond du fleuve, fichées en terre, afin que comme il ſe jetteroit en bas, il trouvaſt les pointes de ces eſpées en l'air, qui le lardaſſent & le fiſſent ainſi mourir. Mais cet aguet fut deſcouvert, & dit-on par luy-meſme, qui vit

les

les eſpées du haut en bas avant que de s'y jetter : & par ainſi il ſauva ſa vie, & fit mieux regarder par apres. Car tousjours il aymoit fort ce plaiſir, comme j'ay dit ; & pour cela il ne s'en priva pas. J'ay oüy faire ce conte dans Florence meſmes. Bref, ce brave Prince eut de grandes traverſes de toute parts, voire ſon beau Pere Pedro de Tolede, qui euſt bien voulu luy faire perdre ſon Eſtat, s'il euſt peu : dont je parle ailleurs. Enfin la fortune qu'il avoit trouvée ſi bonne par ſon aſcendant, luy continua ſi bien ſa compagnie, que de trois grandes Republiques, il en fit & en compoſa une ſeule Principauté & Souveraineté, qui eſt Florence, qui s'eſt fait craindre & rechercher des plus Grands de la Chreſtienté. Sienne, ville Impériale, compoſée de tres-braves & vaillans gens de cœur & de guerre, Citadins & Gentils-hommes, ploye ſous luy maintenant, & ſe moque de l'Empereur & de ſon Empire, & la luy detient à ſa barbe. Et Piſe, cette brave Republique, dis-je, qui a fait trembler par ſes vaiſſeaux & ſes armes le Levant, & ſes voiſins auſſi; juſques à avoir poſſedé le Royaume de Sardaigne : auſſi diſoit-on du temps paſſé, Paris en France, Milan en Lombardie, Rome en Italie, & Piſe en Toſcane. Voyla donc maintenant toutes ces trois

belles

belles & floriſſantes Republiques a rien, jadis ſujettes à perſonne qu'à elles meſmes: leurs libertez ſont ſous le joug & les loix de ce grand Prince Coſme, qui par ſes valeurs, vertus, merites, & ſage conduite fut prononcé par le Pape Paul cinquieſme, grand Duc; comme j'ay dit avec juſte tiltre, occupant & tenant un ſi beau Pays, de grandes & quaſi royales places & tres-opulentes: ſi bien qu'on dit que ſon revenu eſt monté à plus de deux millions d'or, ſans un grand treſor & infiny, qu'il laiſſa à Meſſieurs ſes enfans, tres-grands & habiles perſonnages. Les deux aiſnez heritiers, l'un par la mort du premier, qui eſt le grand Duc d'aujourd'huy; que l'on tient pour un tres-grand & ſage homme d'Eſtat; qui pourſuit les erres, exemples & enſeignemens de ſon Pere: duquel il faut dire, tant qu'il a veſcu, avoir fait touſjours de belles choſes, & pour la Chreſtienté, & pour le ſervice de l'Empereur; ainſi qu'il envoya un beau ſecours de huit cents chevaux, conduits par ce brave Aſtolphe Baillon, au Marquis du Guaſt, pour la bataille de Cerizole, & encores apres il envoya un autre beau pour la guerre d'Allemagne: aſſiſta auſſi, de tout ce qu'il eſtoit poſſible, le Marquis de Marignan pour le ſiege de Sienne, & principalement de vivres: ſi que l'armée n'y eut pas grande

grande neceſſité. Et s'il y euſt peu aſſiſter de ſa perſonne, il ne deſiroit autre choſe ; & s'il euſt peu par ſon abſence eſtre aſſeuré d'ailleurs de ſon Eſtat de Florence, il n'y euſt pas failly : car il avoit le cœur tres-valeureux.

Lors que Barberouſſe retourna de Provence avec ſon armée, & qu'il voulut mettre pied à terre, comme de fait il le fit ; & commençoit à piller & ravager la Toſcane, par les ſaccagemens & bruſlemens de Talmont & de Port Hercule ; & qu'il eſtoit prés d'achever par la priſe d'Orbitelle ; ce brave Prince y envoya un fort beau ſecours de Cavallerie & d'Infanterie, conduite par ce brave & vaillant Capitaine, le Seigneur Vitelly, qui s'y jetta determinément dedans pour la deffendre, tant contre ledit Barberouſſe, que contre les Strozzy, conduits par Leon Strozzy, qui depuis Prieur de Capoue fut donné par le Roy François audit Barberouſſe, pour Coadjuteur, & puis Ambaſſadeur vers Solyman. Ce beau ſecours les eſtonna ſi bien, & meſmes cette belle Cavallerie, touſjours coſtoyant la mer, que ledit Corſaire fit retirer ſes gens en Galeres, & leur fit faire voile : de ſorte que ſans cette belle prevoyance & ces belles forces de ce grand Duc, il ne faut point douter que toute la coſte de

Toſca-

Toſcane, voire encor plus avant, n'euſt eſté au ſac & au feu. Ce n'eſt pas cette fois ſeulement qu'il fit la guerre aux Infidelles, mais d'un ſaint zele l'a continuée ; ſi bien qu'il a tousjours entretenu ſept ou huit Galeres, & bien armées de gens, de vivres, & de toutes choſes neceſſaires pour un bon armement de mer ; allant tousjours en cours, & faiſant tousjours quelques priſes : de ſorte que les Corſaires les ont autant redoutées, qu'aucunes de la mer apres celles de Malte. Et pour mieux les armer il erigea un tres-beau & ſaint ordre de Chevaliers de ſaint Eſtienne, dediez & deſtinez pour cette guerre ordinaire des Infidelles, & leur en donna de fort belles Commanderies & penſions, qui les entretenoient fort bien. Grande obligation certes que la Chreſtienté luy en a & à ſa memoire pour jamais. Ce que continuë encor Monſieur le grand Duc ſon fils d'aujourd'huy. De plus il avoit un Gallion, des plus beaux & de mieux armez que j'en aye jamais veu ; qu'il envoyoit tous les ans en Levant, ſans crainte d'aucuns Gallions qui l'ayent attaqué, ou qu'il ne s'en ſoit bien defendu & eſchappé. Car il y avoit dedans plus de deux cents piéces d'artillerie. Je l'ay veu comparable à celuy de Malte, que j'ay veu auſſi, tres-beau certes, grand, & tres-bien equippé. Or c'eſt aſſez parlé de ce grand

Prince,

Prince. Apres ſa mort le Roy Henry III. & la Reyne ſa Mere, luy firent faire de ſomptueuſes & magnifiques obſeques, & pareil ſervice à N. Dame de Paris, comme ſi c'euſt eſté à un Roy eſtranger. J'eſtois lors à la Cour, qu'aucuns pleignirent fort & d'autres non : mais pourtant tous eſgalement ne ſe pouvoient garder de le loüer à toute extremité, & le dire un tres-grand perſonnage en toutes façons, & qui avoit acquis un grand bien & honneur en ſa vie, ſans y avoir fait aucune faute.

DOM PEDRO DE TOLEDE.

PUiſque j'ay nommé cy-devant Dom Pedro de Tolede, il en faut un peu parler & le loüer : car ç'a eſté un tres-grand homme d'Eſtat, d'affaires, & de conduite, tres-ſage & tres-adviſé. Auſſi l'Empereur Charles le laiſſa en Eſpagne, lors qu'il s'alla faire couronner à Boulogne, pour gouverner ; où il s'y comporta certes plus modeſtement, que Monſieur de Chievres, comme on dit : car durant ſa charge il n'y arriva nulle revolte ny ſedition, bien qu'on le tint pour brouillon, remuant, & ſi fort attentif au bien de ſon Maiſtre, qu'il fermoit les yeux à tout, pourveu qu'il le peut ſervir & aggrandir ; juſques à n'eſpargner ſes gendres

le

le Prince de Salerne, & ce grand Cosme: ce que j'ay ainsi oüy dire à Florence.

Il voulut eriger une Inquisition à Naples, qui cuida estre cause de grandes revoltes: de sorte que j'ay oüy dire à Naples & à Rome, que si pour lors il y eust eu un Ambassadeur d'espée, & un brave Capitaine au lieu de Montuillier, on eust esbranslé le Royaume, de mesmes que fut l'Estat de Sienne par Monsieur le Mareschal de Termes, estant pour lors à Rome & en Italie. J'en parle ailleurs. Car ce joug d'Inquisition estoit insupportable, tant pour estre nouveau, que pour estre fort fascheux. Il fut aussi cause de la sedition & revolte de Sienne: car il vouloit tout avoir pour son Maistre, voire Florence, s'il eust peu. Et s'il n'eust fait faire la Citadelle dedans Sienne, les Siennois se fussent mieux comportez, & n'eussent esleve les armes. Aussi travailla-il fort pour la remettre en son obeïssance; mais sur ces entremises il y mourut. Je ne diray point comment, car on en parle fort diversement.

Il demeura Viceroy dans Naples plus de douze à treize ans, la gouvernant tres-sagement, & la decorant de cette belle estrade de Tolede, & de beaux bastimens, que l'on y voit encor aujourd'huy. Ce n'est pas tout que bien gouverner en temps & lieu paisi-

paisible ; mais il la preſerva fort bien contre les dangers & les guerres ; ainſi qu'il fit fort bien, lors que Barberouſſe retourna de Provence : il fit ſemblant d'en vouloir ravager les coſtes du Royaume ; de ſorte meſmes qu'il avoit desja aſſiegé Pouſſol, qu'il euſt pris facilement, y ayant fait deſcendre & poſer ſon Artillerie, par Salec brave & vaillant Corſaire, qui avoit bravement commandé dans la Goulette ; mais par la valeur & ſage conduite du dit Dom Pedro, qui y eſtoit en perſonne avec de belles forces, & meſmes de cheval, il en deſlogea bien viſte, non ſans avoir porté dommage aux coſtes, & à quelques petites Iſlettes, qu'on avoit laiſſé comme abandonnées, & ſur la pauvre Iſle de Lipari, dont il emmena plus de ſept mille ames priſonnieres ; & les veſtiges en paroiſſent encor ; car c'eſt une tres-pauvre Iſle, & une miſerable habitation. Tant y a qu'il ſervit bien à ce Dom Pedro, d'eſtre là prudent & valereux : car le Royaume en euſt bien paty.

Cette race de Tolede a long-temps eſté tousjours tres-brave. Ils furent trois freres, Dom Garcie, qui fut Lieutenant du Roy Ferdinand, & fut tué aux Gerbes. Le ſecond fut Dom Juan de Tolede, Cardinal & Archeveſque de Saint-Jacques. Le tiers fut

Dom

Dom Pedro de Tolede, dont nous parlons.

Ceux de cette maiſon,& ceux de Mendoza ont eſté long-temps en querelles & en guerre, tous tres-braves & vaillans, qui ne ſe devoient rien les uns aux autres; & ont bien fait mourir des hommes pour leurs partialitez. J'ay veu la place d'Albe,d'où ils ſont ſortis: c'eſt un Chaſteau ancien aſſis ſur un haut, qui ne paroiſt pas pourtant avoir ſi belle monſtre que l'on diroit bien. Elle eſt ſur le grand chemin des poſtes allant de Medina del campo en Portugal. Ainſi que j'eſtois à la poſte changeant de chevaux, il me vint accoſter un grand jeune homme, de l'âge de trente ans, maigre & eſclandre, luy ayant demandé qui il eſtoit, il me reſpondit qu'il eſtoit au Duc d'Albe: & luy demandant dequoy il le ſervoit, & s'il eſtoit un de ſes eſtaffiers, il me reſpondit. *No Señor, mas ſoy ſu correo à piè.* Quelle gloire! ne voulant proferer qu'il fut ſon Laquais, ny ſon Valet de pied, ny eſtaffier, mais il dit qu'il eſtoit ſon Courrier de pied. Je ne m'eſtois jamais deſjuné de ce mot: & puis entrant plus avant en propos, il me dit qu'il eſtoit Gaſcon, pres d'Agen,me parlant Eſpagnol, mieux que s'il l'euſt eſté naturel; & me monſtrant le Chaſteau fort eſlevé, il me dit: bien que ce Chaſteau n'aye pas la marque comme ces

beaux

beaux Chaſteaux de France, toutesfois les braves hommes & Capitaines qui ſont ſortis de là, marquent plus par leurs beaux faits que tous les plus beaux marbres & plus belles pierres que l'on y ſceuſt mettre. Il m'en conta prou, & j'en fus quitte pour un eſcu d'or, qu'il me demanda fort privément, pour l'amour de la Patrie. Enfin ce grand nom & cette race de Tolede a eſté ſi bien illuſtrée par les hauts faits qu'ont mené ceux qui en ſont ſortis, qu'à jamais il en ſera memoire. Ce Dom Pedro laiſſa apres luy Dom Garzie de Tolede, grand homme certes, dont je parle ailleurs en ſon lieu. Il laiſſa auſſi trois belles & tres-honneſtes Dames de filles, l'une Doña Leonor de Tolede, tres-habile femme & pleine de bonnes vertus. Il ſe lit & ſe dit, que ce grand Coſme voulant prétendre d'eſpouſer Madame Marguerite, Vefue d'Alexandre de Medicis, la demanda à l'Empereur, qui la luy refuſa, pour en gratifier le Pape Paul III. & la donner à ſon petit fils Octavio Farneze. Puis il demanda audit Pape ſa petite arriere-fille, la Señora Victoria, qu'il luy refuſa auſſi, diſant que les affaires de Rome & de Toſcane ne ſe pourroient jamais bien accommoder. Enfin par une brave & gentille ruſe Florentine il pria ledit Empereur, de luy donner une femme de ſa main, pour avoir lignée: lequel luy donna fort libera-

beralement, & comme luy ſçachant bon gré de cette belle requeſte, cette honorable Dame Doña Leonor de Tolede, ſortie d'une des grandes maiſons d'Eſpagne, & bien à luy convenante pour ſes vertus & merites. L'autre fille, je ne ſçay où elle fut mariée : mais Marie de Tolede fut la Princeſſe de Salerne, tant renommée pour ſa beauté, que qui eust eſté à Naples, en ayant veu toutes les belles ſingularitez qui ſont là, & n'euſt veu ladite Princeſſe, il n'avoit rien veu, diſoit-on pour lors : de ſorte que c'eſtoit un beau couple, d'elle & de ſon mary ; lequel j'ay veu tres-beau Prince : & il falloit bien dire qu'il euſt eu du meſcontentement & du mauvais traittement, fuſt-ce de ſon beau Pere, ou de l'Empereur, qui le pouſſerent & le deſpiterent à laiſſer cette belle femme, pour ſe bannir d'elle & du beau ſéjour de ſa Patrie. Ils en firent l'un & l'autre de tres-grands deuïls de leur ſéparation, ſans pourtant ſe pouvoir jamais rejoindre.

Le Prince fit une Chanſon de complainte, qui commençoit ainſi : *Ohi me ch'io no penſava di partir mi* : laquelle j'ay veu chanter long-temps en Italie & en France. Et une autre en Eſpagnol, qui diſoit : *Ya paſſò el tiempo que era enamorado, ya paſſò mi gloria, ya paſſò mi ventura y hà llagado la*

la hora de mi Sepoltura. En ces Chanſons douloureuſes il faiſoit bien paroiſtre ſes meſcontentemens, ſa triſteſſe & repentance, d'avoir laiſſé une ſi belle femme ; de laquelle il ne devoit jamais ſe ſeparer, ny auſſi avoir quitté ſes biens & ſes terres pour venir pauvre en France, n'ayant pas dequoy ſe faire enterrer. Il fallut que ſa ſeconde femme, qu'il eſpouſa en Avignon pour ſon plaiſir (qu'on appelloit la belle Philippine) mandiaſt à la Cour, lors eſtant à Paris, & en la chambre de la Reyne, comme je vis, pour ſon enterrement, & un chacun y contribuoit. Monſieur Maiſonfleur, galant Gentil-homme, & tres-parfait, en faiſoit la queſte : car il eſtoit Huguenot, & elle auſſi, & par charité de frere à ſœur, on fit auſſi raffler un poignard, qui eſtoit au pauvre Treſpaſſé, fort riche & decoré de force Pierreries & belles Turquoiſes, qui valoit plus de cinq cens Eſcus ; & il ne fut raflé que pour cent. Grande pitié certes, & un bel exemple pour ceux qui ſe banniſſent & ſe perdent ainſi mal à propos. Et certes ce dit Prince avoit beaucoup de belles vertus & valeur. Il ſe comporta bravement à la bataille de Cerizole ; car le Marquis du Guaſt l'ayant paſſé en ſa place de bataille avec ſa Trouppe de huit cents Chevaux, qu'il avoit amenez de Naples,

&

& luy ayant commandé qu'il ne bougeaſt de là ſans ſon expres commandement, qu'il luy diroit & manderoit de marcher & d'attaquer : mais ledit Marquis s'eſtant oublié de luy mander, ou qu'il fuſt tranſporté en ſon eſprit de ſon mal qu'il voyoit, ou que de bonne heure il partit, il laiſſa ſon homme là; lequel pourtant ne bougea, & fit tousjours alte & bonne contenance, juſques à ce qu'il vit le deſordre, & quaſi l'achevement de la bataille, & ſe retira ſain & en bon ordre : Dieu mercy qu'il ne fut attaqué, comme dit le diſcours de la bataille.

C'eſt une belle queſtion que j'ay veu debattre, ſçavoir ſi l'on ne doit point partir ny s'esbranſler ſans congé, bien qu'on en voye le beſoing : les uns tiennent le pro, les autres le contra. Un Nepveu de Charles de Lanoy en fit de meſmes à la bataille de Pavie : dont il fut loüé de quelques-uns, & meſpriſé des autres : c'eſt comme un ſecours de reſerve. Cette fermeté & alte ſervit bien apres audit Marquis : car bien-toſt apres cette trouppe luy ayda, avec d'autre Cavallerie ramaſſée, à faire un gros, qui ſervit fort à rompre & deffaire les forces du Seigneur de Strozzi, & du Duc de Somme, & les empeſcher par deux fois de ſe rejoindre avec celles de Monſieur d'Anguien : où ledit Mar-

Marquis fit un Acte fort genereux ; car ledit Duc de Somme y ayant eſté pris priſonnier, il le fit auſſi-toſt evader ſous main, ſe doutant bien que l'Empereur luy euſt fait mauvais party, & auſſi parce qu'il eſtoit ſon Parent. De ce Duc de Somme j'en parle ailleurs, pour avoir eſté un brave & vaillant Capitaine, & tres-loyal François. Car pour avoir eſté tel, il veſcut & mourut pauvre en France, comme les autres. Il n'y eut que le Seigneur Jule Brancace qui s'adviſa de bonne heure, apres avoir traiſné l'eſguillette en France, & n'acquetté les Treſoriers de l'eſpargne, ſur quelque chetive penſion qu'on luy donnoit, dont il en eſtoit payé à demy, comme j'ay veu ; il fit requerir Dom Juan d'Auſtriche de ſa grace au Roy d'Eſpagne, qui la luy donna : & s'eſtant retiré à Naples, il ſe mit ſi bien en grace avec Dom Juan, pour les belles & bonnes parties qui eſtoient en luy, qu'il paracheva ſes jours plus heureuſement que les autres bannis.

Je ne parle point du Duc d'Atrie, de cette grande & ancienne Maiſon d'Aquaviva : car par le moyen de ſon beau-Pere, le Prince de Melfe, il fut bien, non pas tant qu'il meritoit ; car c'eſtoit un fort honneſte Seigneur, & laiſſa de luy deux fort belles & honneſtes filles, l'une fut Religieuſe, l'autre fut

Mademoiſelle d'Atrie, long-temps nourrie fille de la Cour de la Reyne Mere, & de la Reyne de Navarre, qui l'aymoient & l'aſſiſtoient tousjours bien. Elle fut l'une des honneſtes, belles, & ſages, des meilleures & des plus devotes de la Cour; & qui par ſa bonté & douceur ſe faiſoit autant aymer & honorer que nul autre : & puis elle eſpouſa Monſieur le Comte de Chaſteauvilain, qui avoit de beaux & de grands moyens; & luy en laiſſa la poſſeſſion apres ſa mort, avec des honneſtes enfans, tant fils que filles : duquel elle demeura fort jeune Vefue, ſans ſe vouloir remarier, s'addonnant du tout aux devotions & à ſervir Dieu quaſi ordinairement, & à la belle inſtruction de ſes Enfans. Belle vertu certes à qui la peut ainſi exercer. Mais c'eſt aſſez demeuré en cette digreſſion: car je penſe en avoir touché quelque mot ailleurs : je ne puis me ſouvenir de tout, retournons au grand chemin.

ANDRE' DORIA.

OR ſi l'Empereur a eu de grands Hommes & bons Capitaines ſur terre, il en a eu auſſi de tres-bons ſur la Mer, deſquels il faut un peu parler. Comme André Doria, lequel au commencement fut au ſervice du Roy

Roy de France, & le ſervit tres-bien & tres-fidelement ; & tant qu'il le ſervit le Roy eſtoit Maiſtre de la Mer, auſſi bien que l'Empereur depuis, voire mieux : car qui n'eſt Seigneur de Gennes, & maiſtre de la mer, il ne peut gueres bien dominer l'Italie. Ce que je dis une fois au feu Roy Charles, moy indigne, me faiſant raconter combien j'avois veu de Galeres au Roy d'Eſpagne, à la conqueſte du Pignon de Velez, d'où je venois de frais. Je luy en contay un grand nombre juſques à cent, & qu'il les faiſoit bien plus beau voir toutes enſemble, en ſi belle & grande quantité, que ſes quinze Galeres qu'il avoit ſeulement pour lors. Et qu'en ferois-je de tant, me dit-il, n'en ay-je pas à cette heure prou ? d'autant que je ne fais point la guerre contre l'eſtranger, & que j'en ay aſſez pour garder mes Coſtes : & que je n'ay non plus la guerre contre le Turc, mon confederé, comme le Roy d'Eſpagne. Je luy reſpondis, il eſt vray, Sire, mais pourtant vous en ſeriez plus redouté, auſſi bien par mer, comme vous l'eſtes par terre : & ſi les Roys vos Predeceſſeurs euſſent fait cas de la marine comme de la terre, poſſible auriez vous encores Gennes, l'Eſtat de Milan, & le Royaume de Naples : leſquels Eſtats l'Eſpagnol a conſervez pluſtoſt par le moyen de la mer, que de la terre. Monſieur

le Chevalier de Seve, depuis grand Prieur de Champagne, eſtant là preſent prit la parole, & dit: Sire, Brantome vous dit vray: & puis il alla ſur ce ſujet fort bravement diſcourir, comme il eſtoit un tres-habile & grand diſcoureur, & qui avoit veu & battu les Mers & Coſtes du Levant. Voyla donc ce que ſert l'Eſtat de la Marine à la France: ſi bien que ſi le Seigneur André Doria ne ſe fuſt departy mal-content du Roy, Naples eſtoit à nous: mais le Roy l'alla meſcontenter, & luy oſta la charge & Generalité de ſes Galeres, pour la donner à un homme, qui ne ſçavoit ce que c'eſtoit qu'une Mer, un Port, & une Galere, non pas une Fuſte; qui eſtoit Monſieur de Barbezieux, lequel certainement eſtoit un bon homme de guerre, & bon Capitaine pour la terre; mais il y a difference de la guerre de la Mer, & de la Terre.

André Doria avoit le cœur grand, & ſe voyant ainſi mal-traitté changea de party: & ainſi que le Roy luy eut envoyé demander les Priſonniers, qui avoient eſté pris au combat naval de Naples, par Philipin Doria ſur ſon meſcontentement, s'eſtant laiſſé gaigner au Marquis du Guaſt & aux Priſonniers (que c'eſt que le vainqueur ſe laiſſe aller aux paroles & perſuaſions du vain-

vaincu) luy manda qu'il luy en avoit assez donné, & qu'il se contentast de luy avoir donné le Prince d'Orange, qu'il avoit pris à Portofin, en retournant d'Espagne, & Hugues de Moncade, sans luy en avoir donné une seule recompense de rançon, que c'estoit assez. On dit que le Roy fut fort irrité de cette response, & faſché de la revolte de cet homme: & pour ce il l'amadoua de belles paroles & promesses, pensant le rappaiſer & rappeller, s'il eut peu, estant en son pouvoir de luy faire trencher la teste, comme l'on fit au Capitaine Jonas quelque peu de temps apres. Il luy renvoya son Ordre, & luy fit revolter Gennes, & la luy envahir si bien, que pour tel bienfait la Ville luy en erigea une Statuë de marbre fort superbe, au milieu de la place, en luy donnant le titre de Liberateur de la Patrie. Onques puis apres les affaires de la Marine n'allerent bien pour le Roy François, & au lieu que auparavant, par l'assistance & valeur dudit Seigneur André, le Roy estoit quasi Roy de la Mer, il ne le fut plus, jusques à ce qu'il luy fallut appeller & emprunter les forces du grand Sultan Solyman, comme on a veu; ce qui luy redonda à reproche, d'appeller un Chien pour défaire le Chrestien, disoit-on lors: au lieu qu'auparavant de Chrestien à Chrestien

la guerre en eſtoit beaucoup plus douce & honneſte. Si ne ſçauroit-on blaſmer le Roy, que l'alliance avec le Turc aye fait de grands maux à la Chreſtienté, mais du bien ; car quand il n'y en auroit d'autre, que d'avoir conſervé le S. Sepulchre, & l'Egliſe Latine de Jeruſalem, que le grand Sultan voulut une fois faire du tout abbattre, ruiner, & en abolir & deffendre les vœux, qui s'y font tous les ans ; ce que le Roy empeſcha par ſes prieres, ſollicitations, & Ambaſſades : c'eſt un tres-grand & ſignalé ſervice pour toute la Chreſtienté.

Il y a eu trois tourneurs de Caſaques en France, qui luy ont bien porté du dommage, feu Monſieur de Bourbon, Jeroſme Mouron, & le Seigneur André Doria. Aucuns y ont mis le Prince d'Orange, mal à propos pourtant ; car ce fut la faute du Roy, qui ne ſe ſervit de luy, comme j'ay dit ailleurs. Auſſi le Roy François le diſoit : & les fruits en ſont apparus, ſans que je les die. Lors que l'Empereur & le Roy François s'entrevirent à Aigues-mortes, le Roy alla à la Galere de l'Empereur, qui eſtoit la Capitaneſſe d'André Doria : l'Empereur pria le Roy de le voir pour l'amour de luy, & luy faire bonne chere : ce que le Roy fit tres-volontiers, en luy demandant comment il ſe por-

portoit, ne parlant nullement du passé, & luy dit de plus devant l'Empereur (comme j'ay oüy dire à aucuns vieillards) il faut que l'Empereur mon Frere & moy fassions une reconciliation eternelle, & que nous fassions une belle Armée de Mer, pour ruiner le Turc, & vous en serez le General de tous deux; ce que l'Empereur trouva tres-bon. De plus j'ay oüy dire, mais je ne le tiens pas pour vray, que le Seigneur André dit à l'Empereur à l'oreille, s'il vouloit qu'il fit lever l'Ancre, & faire voile & force à ses forçats; & par ce moyen mettre fin à la guerre: ce que l'Empereur refusa & detesta. Je croy que c'est un conte fait à plaisir, & ceux qui l'ont trouvé, l'ont voulu faire sur le Patron du Lieutenant du jeune Pompée, qui luy vint dire à l'oreille, lors qu'il donnoit à souper au Triumvirat dans sa Galere: veux-tu que je te fasse, dit-il, Monarque de tout le monde, & que je rompe la guerre? à quoy Pompée respondit que cela se devoit faire sans le dire. Pompée fut un sot, d'avoir refusé ce party, dont il s'en fust mieux trouvé toute sa vie. Aussi à trompeur, trompeur & demy, & de Payen Payen & demy, il n'y a point de mal, mais bien de Chrestien à Chrestien. Voilà pourquoy l'Empereur fit là un trait de Grand, qui craignoit son Dieu, bien contre le naturel

& au contraire des Grands, quand il y va de leur ambition & de leur intereſt.

Or qui voudroit eſcrire les faits dudit André Doria, il faudroit qu'il allaſt és Mers de Levant & de Barbarie, voire en nos Mers; & en prendre des memoires; leſquelles toutes reſonnent de ſes plus notables Actes & Victoires qu'il a eu ſur les ennemis de la Foy: comme à la Goulette, à Coron, à Modon, à Alger, en Barbarie, en la priſe de la Ville d'Affrique, & en pluſieurs autres lieux. Si dit-on pourtant qu'il entreprit un peu ſoudainement ſur Affrique, & ſans l'avoir bien reconneuë: & il ne faut point douter, qu'à grand' peine il l'euſt priſe, ſans le bon ſecours & l'aſſiſtance de Dom Juan de Vega, pour lors Gouverneur de la Sicile, & de Dom Garcias de Toledo, avec tant de braves Maiſtres de Camp, Capitaines & Soldats Eſpagnols & Italiens, & Chevaliers de Malte; car il fallut que luy meſme allaſt en Sicile querir des Vivres & Munitions de guerre, cependant que les autres travailloient. Enfin la Ville fut priſe de force, où ſes braves Eſpagnols & Chevaliers de Malte combattirent ſelon leur valeur accouſtumée. Auſſi y perdirent-ils beaucoup de gens de bien, & de valeur, dont ce fut un tres-grand dommage. L'ayant priſe il ſe mit à la chaſ-

ſe

ſe de Dragut, qu'il faillit, ainſi que je diray.

Il receut un peu de blaſme à Ste Maure, & en quelques autres lieux. Paul Jove en parle, & meſmes le ſoubçonna-t'on, qu'il avoit quelque ſourde intelligence avec Barberouſſe, comme Corſaire à Corſaire : & auſſi comme diſoit lors l'Eſpagnol ; *De Coſſario à Coſſario no ay que gañar que los barillos de agua.* De Corſaire à Corſaire il n'y a rien à gaigner que des barils d'eau. Ainſi Barberouſſe luy en rendoit la pareille, comme il fit au voyage de Provence, & à la priſe de Nice ; lequel s'eſtant retiré à Antibe, & André Doria avec le Marquis du Guaſt à Ville-franche, ayant perdu quatre Galeres des ſiennes, par les tourmentes qui donnerent à travers, ledit Barberouſſe fut prié & reprié par le Capitaine Pouſin, d'aller attaquer ledit André Doria, & que jamais il n'y fit meilleur, luy faiſant bonne mine & ſemblant de s'equipper & d'y vouloir aller, n'y alla point du tout, s'excuſant ſur le vent de Siroc, & ſur quelques perils, qu'il diſoit mieux voir de ſes yeux clairs & fort pratiquez, que les autres qui luy en parloient & l'en preſſoient ; mais c'eſtoit qu'il n'en avoit pas la volonté. Et comme diſent les Hiſtoires, & les Gens de guerre & Mariniers de ce

temps-là par mocquerie, qu'il n'eſtoit pas raiſonnable, que Barberouſſe fit mal à André Doria, comme eſtant ſon Frere & allié à ſauveté naturelle, par convenance & ſecret accord de Corſaire à Corſaire : & qu'en bonne & juſte foy il falloit qu'il luy rendiſt la gracieuſeté, qu'il avoit receuë de luy aupres de Bonne en Affrique quelques années auparavant. Tant y a pourtant que ce grand Capitaine André Doria, lors qu'il a fallu combattre & monſtrer ſa valeur, a tousjours bien fait, nonobſtant quelques petites fautes legeres, qu'on luy puiſſe imputer, comme on peut voir dans les Hiſtoires de ce temps là.

Il a eſté tres-bien aſſiſté de ſes Parens, comme de ce Philippin Doria, & d'Antoine Doria, & de Cigalle, & de pluſieurs autres bons Capitaines de la mer. Ce ſont auſſi les bons Capitaines, & les vaillans Soldats, qui cueillent les palmes, & les donnent aux grands Chefs & Generaux ; car un ſeul ne peut pas combattre tout le monde.

Au Voyage de la Goulette, dans ſa Galere Generale, qui n'eſtoit que quatrieſme, dont on faiſoit alors grand cas, où il portoit l'Empereur, il avoit mis en ſon Eſtandart General pour deviſe une Eſtoille à rayons, environnée de pluſieurs traits & fleches, en ſi-

gne

gne d'invoquer la conduite, l'addreſſe & la puiſſance de Dieu, avec ces mots : *Vias tuas Domine demonſtra mihi.* Ainſi que les trois Roys s'y gouvernerent.

Le combat que Philippin Doria fit devant Naples eſt ſi beau & ſi grand, que quand il n'en auroit fait d'autres en ſa vie que celuy-là, il en eſt à jamais comblé de gloire & de loüanges. Car enfin un beau combat bien ſignalé, bien ſanglant, bien combattu, & bien demeſlé, comme celuy-là, vaut plus que cent petits combats ou défaittes & rencontres, que j'ay veu loüer quelques-fois parmy nos Gens de guerre, qui n'en valent pas le parler. Paul Jove raconte bien cettuy là, auquel le trait fut beau & ruſé, que ledit Philippin fit lors, qu'il oſta de ſa bataille deux Galeres, comme d'un ſecours de reſerve, & les jetta en pleine Mer : leſquelles par ſon conſeil & commandement adviſerent long-temps le jeu joüer ; & puis tout à coup vindrent toutes fraiſches donner ſur les Galeres Eſpagnoles, qui n'en pouvoient plus, & eſtoient à demy vaincuës du combat qui avoit eſté rendu ; qu'en un rien elles furent emportées & raflées : ſi que l'on dit que ſans ces Galeres de ſecours, la Victoire demeuroit douteuſe. Ce Philippin y acquit un grand honneur. Il pouvoit avoir appris cette ruſe

d'un grand trait & combat, que les Gennois quelques ſix vingts ans auparavant donnerent à ce grand Roy Alfonſe de Naples, lors qu'ils le défirent & toute ſon armée, en s'en retournant à ſa conqueſte de Naples; & qu'ils le prirent priſonnier, avec tous les grands Seigneurs & Capitaines de ſon Armée. Car ayant oſté & jetté de leurs gros trois grands Navires, qui eſtoient de l'arriere-garde, en forme de ſecours de reſerve, pour faire ſemblant de fuïr, & s'eſtant retirées vers le Midy, elles vindrent tout à coup fondre ſur les deux principales d'Alfonſe, qu'ils défirent, & rendirent du tout la Victoire entiere.

Or de ce combat, fait par Philippin Doria, Monſieur de Lautrec voulut avoir les Priſonniers, mais il les luy deſnia, & s'oſta de là, & s'en alla à Gennes les mener à ſon Oncle André Doria, en quoy il y eut du tort d'un coſté & de l'autre; d'autant que Philippin avoit fait le combat par le moyen des gens de guerre, que Monſieur de Lautrec luy avoit donnez, ſans leſquels il n'euſt peu gaigner la bataille. De l'autre coſté Monſieur de Lautrec les vouloit tous avoir, où il n'y avoit point de raiſon: mais l'un & l'autre les devoient partager, comme bons Freres alliez; & l'un ſelon ſes Gens donnez en devoit avoir, & l'au-

l'autre ſelon ſes Galeres en devoit avoir auſſi. Dont par faute de s'entr'entendre bien ils furent en cette diſcorde : Ainſi que Monſieur de Lautrec eſtoit trop haut à la main, & qu'il vouloit imperier trop. Tout cela luy couſta bon : car il luy couſta la vie, qu'il perdit devant Naples (comme je le dis en ſa vie) & à nous la perte de ce Royaume, & la ruïne de cette armée. Si l'on n'euſt meſcontenté ce grand perſonnage André Doria, comme l'on ne devoit, (auſſi le Roy François s'en repentit cent fois) les belles conqueſtes & victoires, qu'a fait & gagné ce grand Capitaine pour l'Empereur, ſe fuſſent faites pour nous : mais nous ne ſçavons pas gagner les hommes, ny les biens entretenir quand nous les avons. Il ne faut pas douter, que ſi ce vaillant Capitaine n'euſt eu en teſte Barberouſſe & Dragut, qu'il euſt fait des choſes eſmerveillables. Dieu le punit pour avoir donné liberté à Dragut pour trois mille eſcus ; car il luy fit fort la guerre, aprés que l'armée Turqueſque eut pris Tripoly, l'Iſle du Goze, & ſaccagé l'Iſle de Malte ; & qu'elle vint vers la Sicile, & eut paſſé par le Far de Meſſine, pillé & ſaccagé Reggio, & forcé autres places, Villes, Chaſteaux & Bourgades, & fut venuë juſques devant les Chaſteaux de Naples tirer des canonnades,

&

& tout par la valeur de Dragut qui menoit l'avant-garde : André Doria venant de Gennes avec trente-ſix galeres, pour ſecourir Naples, qui crioit France, par la faveur du Prince de Salerne, qui s'eſtoit revolté, Dragut le chargea, & luy donna la chaſſe, & luy prit cinq de ſes galeres chargées de gens de guerre, meſmes d'Allemans, que conduiſoit Aliprand Mandruzze, jeune homme, fils de celuy que j'ay dit cy-devant, & néveu du Cardinal de Trente, là où il mourut fort regretté de l'Empereur. Il y avoit auſſi force platines, & ſaumons d'argent, à battre monnoye à Naples, pour la ſolde des ſoldats qui venoient d'Eſpagne. Outre cela il fut mis à fond, & fallut que André Doria ſe ſauvaſt à l'Iſle d'Elbe. Voyla comme il en prit audit André Doria, duquel c'eſt aſſez parlé. Car Paul Jove ne l'a nullement oublié dans ſon Hiſtoire ; où il en fait pluſieurs & divers & fort beaux diſcours : meſmes il n'oublie pas ce beau combat devant Naples, lequel certes il deſcrit tres-bien, & en dit de gentilles particularitez & fort agreables, juſques à nommer les galeres nom par nom, tant Françoiſes que Eſpagnoles, que j'ay veu auſſi dans l'Hiſtoire Eſpagnole. Si diray-je encor ce mot de luy. Un des bons & grands ſervices que fit jamais André Doria à la Chreſtienté,

& à l'Empereur, ce fut quand Solyman vint devant Vienne la premiere fois, & l'Empereur allant à l'encontre avec ſes forces, André Doria s'adviſa de ſon coſté, comme Admiral & General des Galeres Imperiales, pour faire deſmordre & retirer le grand Seigneur, d'aller en Grece avec une armée navale attaquer l'Admiral Baſſa, General de mer & du grand Seigneur, qui auſſi avoit une belle armée; mais voyant venir André Doria ne l'oſa attendre & ſe retira, bien qu'il fuſt le plus fort: ſurquoy André Doria prenant l'occaſion, s'en alla aſſieger & prendre Coron & Patras: dont les nouvelles en eſtant venuës au grand Seigneur, & en ayant pris l'alarme, il deſmordit de Vienne, & tira vers Conſtantinople. Ainſi fit le brave Scipion contre Hannibal & les Carthaginois, comme j'ay oüy dire à de grands Capitaines. Il n'y a rien qui rompe l'entrepriſe de ſon ennemy, que de l'aller voir chez luy. Voyla donc le grand ſervice, que ce grand Prince Doria fit à la Chreſtienté, & ſur tout à l'Allemagne, qui poſſible s'en fut trouvée de l'eſcot. Certes il faut donner cette gloire à ce Prince André Doria, d'avoir eſté un des grands Capitaines de la mer, qui ait eſté poſſible de memoire d'homme, voire oncques trouvé dans nos Hiſtoires. Auſſi eſtoit-il tres-bien

assisté de ses néveux & parens, comme j'ay dit de ce brave Philippin Doria, dont j'ay parlé; & de Jeannetin Doria, qu'on a de son temps veu le plus diligent Capitaine de mer, qu'on eust sçeu voir; car aussi-tost songé & resolu de son affaire, aussi-tost executé; ainsi qu'il fit au ravitaillement de Perpignan, sans lequel la Ville estoit prise, ayant esté reconnuë, bloquée & assiegée, que l'on ne s'en doutoit nullement: mesmes l'Empereur, quend le Marquis du Guast luy manda en Espagne, qu'il adviſast à soy, & se donnast bien garde de sa frontiere de par de là, parce qu'il y avoit quelque entrepriſe; l'Empereur se mocquant de cet advis luy manda, qu'il se souciast tant seulement de garder bien son Gouvernemẽt, que de son costé il garderoit bien ses Espagnes. Nonobstant cela ledit Marquis en conferant avec le Prince Doria, depescha ledit Jeannetin Doria, qui avec ses Galeres aussi-tost ravitailla ledit Perpignan de toutes munitions de guerre, sans lesquelles ladite Ville estoit prise: & l'Empereur fut bien esbahy quand il y vit le siege devant contre son opinion, & bien aise & bien obligé audit Marquis & Jeannetin, d'avoir si bien secouru cette place. Il fut de mesmes tres-diligent, quand il secourut Saint Florent en l'Isle de Corse. Il fit tres-bien lors que l'Empereur fut devant Alger, estant une gros-

groſſe eſcarmouche attaquée par une grande ſallie que firent ceux de la Ville ſur les Eſpagnols le long de la marine, avec ſa galere Capitaneſſe, qui ſe nommoit la Temperance, il favoriſa ſi bien nos gens en coſtoyant la mer, en tirant aux ennemis force canonnades, en dépit de celles de la Ville, que ſans elles les Chreſtiens de ce coup-là eſtoient fort mal menez, tant le tout leur eſtoit contraire; & ils ſe retirerent à leur aiſe: dont il fut fort loüé de l'Empereur & d'un chacun de l'armée. Cette galere la Temperance eſtoit l'une & la principale des quatre, que les Venitiens perdirent dans leur Golfe, que ce brave Dragut quelque temps avant leur avoit pris à leur barbe; mais quelque temps aprés Dragut la perdit. Ledit Jeannetin s'en ſervit pour ſa Capitaneſſe. Je l'ay ainſi oüy conter à aucuns vieux mariniers à Gennes, & les Hiſtoires Italiennes & Eſpagnoles en ont auſſi eſcrit. Pour fin ce grand Capitaine André Doria eſt mort vieux: On luy donnoit pres de quatre-vingt-dix ans ou plus, lors qu'il mourut, tousjours en tres-bon ſens, & qu'il le faiſoit tres-bon oüir diſcourir de ſon temps, & des guerres paſſées, comme je l'ay veu.

JEAN

JEAN ANDRE' DORIA.

IL a laiſſé aprés luy un digne Succeſſeur à ſes biens, à ſes vertus, & à ſes valeurs, qui eſt le Seigneur Jean André Doria, lequel tient auprés du Roy d'Eſpagne le meſme grade de ſon General d'armée de mer, comme faiſoit ſon ayeul à l'endroit de l'Empereur. Il eſt tres brave, tres-vaillant & bruſque : jamais il ne refuſa combat, comme j'ay oüy dire à pluſieurs de ſes Capitaines, ſoldats, & mariniers. Il prit le Pignon de Velez en Barbarie, qui eſtoit une roque inexpugnable. Dom Garcias de Tolede y ſervit beaucoup, qui eſtoit Viceroy de Sicile, & qui commandoit, & qui a eſté un tres-bon & ſage Capitaine : encor qu'il fuſt long & lent, ce diſoit-on, & de fort petite complexion, maladif, & tourmenté des gouttes ; ſi eſt-ce pourtant qu'il a bien ſecouru la Chreſtienté. Il aſſiſta fort bien à la priſe de la Ville d'Affrique, & fut celuy qui s'adviſa de faire la batterie de mer, & de deſarmer deux galeres, & les lier ou joindre enſemble avec force cables & ais, deſſus bien applanis, là où il fit mettre quatre canons en batterie, qui furent en partie cauſe du gain de la place, avec la batterie de terre, & le brave aſſaut, que

les

les Capitaines & ſoldats Eſpagnols & Italiens avec les Chevaliers de Malte donnerent. Aprés Dom Juan de Vega pour lors Viceroy de Sicile, Dom Garcias eut ſa place, tant pour l'amour de ſa valeur, que pour la grande maiſon d'où il eſtoit, eſtant fils de D. Pedro de Tolede. Et ſi il a tousjours bien fait en ſa charge, & par tout où il s'eſt trouvé; auſſi eſtoit-il de tres bon haras. Il prit la Ville du Pignon de Velez: il ſecourut Malte par deux fois: & ſur tout il s'entendoit tres-bien avec le Seigneur André Doria, qui avoit la charge de la mer, & qui vint bravement & reſolument au premier ſecours de Malte, pour combattre l'armée Turqueſque, ſi elle n'euſt bougé de bonne heure: car il eſtoit tres-vaillant, comme j'ay dit. Ledit Seigneur André n'eſtoit pas trop bon François. Au ſecond ſecours de Malte, ainſi qu'il diſnoit un jour avec Monſieur le grand Maiſtre, & Monſieur le Marquis de Peſcayre; il y avoit auſſi Meſſieurs de Strozzi & Briſſac, qui diſnoient, & quelques-uns de nous autres; ainſi que nous diſnions, & qu'on cauſoit comme l'on voit, il nous vint faire la guerre de la paix paſſée, faite entre le Roy Henry & Philippes; & comment nous avions quitté tant de belles places, que nous avions rendu: & meſmes que ſon Pere, Monſieur le Mareſchal

ſchal de Briſſac, en fit trop bon marché de celles qu'il avoit entre les mains. Monſieur de Briſſac reſpondit, que c'eſtoit une faute qui avoit eſté faite, & que s'il falloit recommencer & retourner à la guerre, qu'on n'en ſeroit pas quitte à ſi bon marché. Le Sieur André reſpondit, pleuſt à Dieu que nous peuſſions le faire, *quarta amont un altra volta.* Alors je repliquay, qu'on avoit bien veu refaire & recommencer des parties, que ceux qui en demandoient le refait, les perdoient le plus ſouvent. Luy, qui eſtoit bon compagnon certes, le trouva bon, & ſe mit à rire; & ſur tout le grand Maiſtre. Et ſur ce ledit Sieur André demanda des Cartes & de Dez pour jouër; car je l'ay veu qu'il eſtoit un tres-grand jouëur.

Il y avoit parmy nous autres François un Capitaine enfant de Poitiers, qui s'appelloit la Rouë, gentil Soldadin certes, mon grand amy, & qui n'avoit que l'eſpée, & la cappe, & ſon jeu; car il eſtoit un tres-beau jouëur. Il s'eſtoit depayſé, & avoit demeuré huit ou neuf ans parmy les galeres de Gennes, de Naples, de Sicile, d'Eſpagne, & parmy toutes ſes Villes maritimes, faiſant touſiours voyages; & meſmes avec le Seigneur Jean André Doria, qui le connoiſſoit fort familierement, & joüoit fort ſou-

ſouvent avec luy ; car c'eſtoit la couche ordinaire, de cinq à ſix mille eſcus d'un coup de dez.

Un jour ils vindrent à joüer, le Seigneur Jean André Doria vint à perdre contre luy quelques dix mille eſcus: il luy demanda aprés s'il vouloit joüer contre une de ſes galeres pour vingt-mille eſcus qu'il luy monſtra; l'autre le voulut, & le dez eſcheut au Sieur Jean André : il livre chance : le Capitaine la Rouë luy couche tout d'un coup dix-mille eſcus: le Seigneur André luy quitte le dez, contre ſa couſtume pourtant, en diſant, je ne veux pas que ce jeune Capitaine avanturier, qui n'a dequoy perdre, me gaigne ma Galere, pour s'en aller triompher en France à mes dépens, & de mon honneur ; & qu'on die, voila une des Galeres de Jean André, qu'un tel luy a gagnée ; & il le diſoit tout en riant : car pour les biens il s'en ſoucioit peu, n'eſtant de ſon naturel avare : Et puis auſſi le Roy ſon Maiſtre l'appointoit tres-bien, & luy faiſoit de grands Eſtats, ainſi qu'il les meritoit : auſſi le ſervoit-il bien par tout, où il s'eſt trouvé ; comme il fit à la bataille de Lepante, là où il monſtra tous les effets d'un bon Capitaine de Mer & de bon Soldat.

J'ay oüy dire qu'un de ces ans, depuis la trefve faite entre le Roy d'Eſpagne & le

le grand Seigneur, ils se rencontrerent luy & Ucchialy en quelque contrée de la Barbarie ; & ce en pleine mer, chacun autant de galeres l'un que l'autre, & pouvoient avoir cinquante galeres chacun ; pour l'observance estroite de la treve, ils ne se demanderent rien en l'effect d'hostilité ; ains s'estans entreconnus les uns les autres, ils arresterent leurs galeres, & se mirent toutes en joly (c'est un mot de galere, que l'on use quand elles ne voguent en avant ny en arriere, & qu'elles font halte) & sur ce tant d'un costé que d'autre, s'entresaluerent de canonnades & arquebusades, qu'on n'eust pas oüy tonner : & puis ils se departirent ainsi ; non à mon advis sans regretter la loy de la treve, ny de guerre, qui leur eust permis de venir aux mains ; sçavoir à qui demeureroit la victoire, puis qu'ils estoient en si belle mer, & en si belle occasion pour gagner où perdre. Voyla comment il fait beau observer toutes bonnes loix.

DRAGUT CORSAIRE.

PUis qu'il vient à point de parler de ce Dragut & de Ucchiali, j'ay trouvé bon d'en toucher quelques mots, tant des uns que des autres mariniers du Levant, que j'ay

j'ay pris d'un petit traitté fait en Eſpagnol, *De la conquiſta de la Africa.*

Ce Dragut donc fut natif de Natolie, qui eſt en l'Aſie mineure, d'un petit Village qui s'appelle Charabalac, né de pauvres parens villageois. Luy ſe voyant pauvre, & eſtant ambitieux d'avoir quelque peu de bien, pour un jour ſecourir ſa miſerable vieilleſſe, il ſe donna Page d'un certain nommé Arays, Corſaire de ſa meſme patrie ; mais Barberouſſe le voyant, & le trouvant à ſon gré, le prit & s'en ſervit en ſa vilaine Sodomie ; & s'en eſtant bien ſervy il luy donna une Fuſte bien armée avec la patente de Capitaine ; & en ayant fait un aſſez bon commencement, il l'advantagea d'un plus grand nombre de vaiſſeaux : ſi bien que s'eſtant mis ſur mer à l'adventure, il rencontra ſur la mer Adriatique un Seigneur magnifique Venitien, appellé Paſcalico, ayant ſous ſa charge quelques galeres, qui gardoient le golfe de Veniſe ; il le chargea ſi bien, que la fortune fut ſi bonne pour luy, qu'il en prit une partie ; & avec l'autre ledit Seigneur Magnifique fut contraint de ſe ſauver à la volte de Corfou. Dragut ſe retire avec ſa priſe aux Gerbes. Et d'autant qu'il n'avoit pas encore les moyens aſſez baſtans, pour entretenir ſi grand train, ny ſi grand eſtat de galeres, il fit defaire celles

les qu'il avoit gagnées, fors une qu'il arma pour le coup ; mais aprés Jeannetin Doria la luy prit, comme j'ay dit, & du bois & du fer il en fit faire quatre galliotes tres-bonnes & belles, ainſi qu'il luy pleut, avec une tres-bonne que luy avoit donné Barberouſſe, qui eſtoient cinq en tout. Avec cela il ſe mit en courſe, ayant aſſemblé avec luy des compagnies d'autres Corſaires ; ſi bien qu'ils eſtoient onze bonnes galliotes ; avec leſquelles il ne faut point douter des maux qu'ils firent le long des coſtes Chreſtiennes. Le Seigneur André Doria ne pouvant ſouffrir ces volleries, & les maux qu'on luy venoit dire tous les jours que faiſoit ce Dragut ; ayant aſſemblé toutes les galeres de Gennes & celles de Sicile, auſquelles commandoit pour lors un galant Cavalier Eſpagnol, nommé Dom Berenguel de Requeſens, il ſe mit à la chaſſe de Dragut, vers la Sicile, & vers la Sardaigne, & par tout. Enfin ce Dragut vint à l'Iſle de Corſe, en un port dit Gyrelate, entre Calvi & la Gyaza ; là où s'amuſant à departir entre luy & ſes compagnons le butin qu'il avoit fait ſur toutes les pauvres ames Chreſtiennes, il fut chargé ſi vivement, qu'ayant un peu rendu de combat, & tiré ſon artillerie, il fut inveſty & pris, luy & tous ſes vaiſſeaux, fors une fuſte & une galere, qui ſe ſauverent ; & auſſi

auſſi-toſt mis à la chaine, luy, ſes Capitaines, & tous ſes gens. Mais pour tout cela il ne perdit pas courage, comme j'ay oüy raconter à Monſieur Pariſot, grand Maiſtre de Malte, qui le voyant un jour ainſi à la cadene, avant qu'il fuſt Grand Maiſtre, & luy auſſi qui l'avoit veu ainſi auparavant à la cadene ; Monſieur le Grand Maiſtre luy dit, *Señor Dragut uſança de guerra* ! Il luy reſpondit, *y mudança de fortuna*. Tant y a qu'il ne chauma pas en ſa captivité : car il fit ſi bien & beau, & meſnagea ſes affaires ſi bien, que Barberouſſe luy preſta trois mille eſcus pour ſa rançon, qu'il paya : & ainſi il ſortit en promeſſe, & ſerment faiſant, que jamais il ne feroit la guerre en la rive de Gennes.

Voila comment il ſortit, qui fut une grande honte pour ceux qui le laiſſerent aller, par telle avarice, & pour ſi peu d'argent : encores luy, dis-je, qui avoit fait tant de maux à la Chreſtienté, & eſtoit preſt & ſuffiſant d'en faire davantage. Mais quelle eſt la choſe que l'on ne faſſe par l'avarice ? Celle-là pourtant couſta bon aux Gennois & à d'autres Chreſtiens : car il ne fut pas pluſtoſt ſorty, qu'il ſe remit mieux que jamais ; & s'eſtant retiré aux Gerbes, par le credit qu'il eut avec aucuns de ſes compagnons, & le bruit de ſon nom & de ſa valeur eſtant fort grand, il amaſſa

une vingtaine de Fuſtes, & tourna à la volte de Gennes, diſant que le ſerment qu'il avoit fait en priſon & par contrainte, n'eſtoit bon ny tenable. Il y rencontra une Galere du Vicomte de Cigalle, qui venoit du Levant, chargée d'eſclaves & de marchandiſes, laquelle il prit, & auſſi-toſt s'en retourna aux Gerbes; là où de ce butin il ſe refit ſi bien, qu'il aſſembla une grande armée, avec laquelle il battit les coſtes de Gennes & d'Eſpagne, où il fit de grandes pilleries: & puis il vint prendre prés de Naples Caſtelamar, environ loing de vingt huit lieuës de Naples; & y prit force ames Chreſtiennes: & s'eſtant mis au large de la mer, & ayant arboré la banniere du rachaptement, ainſi qu'il eſtoit ſur le marché, voicy une Galere de Malte qui parut, laquelle venoit de France, & apportoit quelques vingt mille eſcus, l'argent que tous les ans les Chevaliers François envoyent là querir de leur revenu, & ſe le faiſoient là porter. Par cas le Capitaine de l'Iſle d'Iſchie advertit par trois volées de canon, que la mer eſtoit brute (ils uſent de ces mots pour dire qu'il y a des Corſaires en mer) les pauvres Chevaliers François penſans que ce fuſt une ſalve que le chaſteau leur fiſt, ne ſe donnerent pas garde, de ſorte qu'ils furent ſurpris & inveſtis. André Doria

ria bien faſché & deſpité d'avoir laſché cet homme, ſe remit encore à la chaſſe pour luy ; mais il s'eſtoit retiré en une bonne retraitte, en la ville d'Affrique, dont il s'eſtoit ſaiſi, & l'avoit gaigné par belle force : de long-temps il y avoit jetté ſa veuë deſſus, diſant que c'eſtoit ſa vraie proie ; & pour l'avoir, comme fin renard, toutes-fois & quantes qu'il faiſoit quelque belle priſe, il s'en venoit là ſouvent deſpartir ſon butin ; & ſur tout ne failloit toûjours d'en faire quelque petite part aux principaux de la ville : ſi bien que penſant les avoir gagnez, un jour leur conſeil eſtant aſſemblé, il les pria tous de le vouloir recevoir pour citoyen de leur ville, & l'honorer du droit de leur bourgeoiſie. De cinq du Conſeil il y en eut quatre qui le refuſérent tout à plat, s'excuſans honneſtement pourtant, que cela ne ſe pouvoit faire. Il y eut le cinquiéme, qui fut d'advis qu'on le receuſt, mais il ne fut pas creu. Dragut diſſimula le tout modeſtement, & celuy qui tenoit le party de Dragut s'appelloit Braimbarac, lequel s'en vint trouver Dragut en ſa Galere, là où ils concerterent tous deux de la priſe de la ville, qui fut telle, que Dragut fit lever l'ancre ; & faire ſié vogue tant qu'on l'euſt perdu de veuë. Sur le ſoir il tourne prouë, & à force de vogue & de voiles il s'en retourne court d'où il eſtoit party ; & un peu

au dessus de la ville il met en terre cinq cents bons hommes, des meilleurs qu'il eust ; & puis s'en vint devant la ville, contre laquelle il se met à tirer force coups de canon, & donner l'allarme à ceux de la ville, qui tous accoururent aux murailles & au port pour la deffence. Cependant ses gens de terre, qu'il avoit débarquez au dessus, couloient tousiours, qui vindrent jusques au pied de la muraille du costé qu'il avoit esté arresté ? Ce Braimbarac qui l'attendoit avec d'autres siens partisans leur presterent la main pour monter : si bien que tous les cinq cents y monterent si aisement, qu'on n'en eut jamais nouvelles, jusques à ce que d'une telle furie ils vindrent charger par derriere, qu'en un rien ils se rendirent Maistres de la ville, avec assez de meurtre & pillerie : toutesfois parce que Dragut se vouloit servir de la place, il fit cesser aussi-tost & le meurtre & la pillerie. Luy estant logé là à son souhait, & ayant une bonne retraitte, il ne faut point demander s'il eust fait beaucoup de mal, s'il eust eu le loisir. Mais y ayant laissé un sien Cousin en garnison, pour gouverner avec de bons hommes choisis, tant de Turcs, Mores, que Renegats, il en sortit pour aller à la chasse & en cours. Sur quoy André Doria arriva avec une tres-belle armée de mer, qui l'assiegea & la prit, (comme j'ay dit) sans

ſans que jamais il fuſt en la puiſſance de Dragut de donner ſecours, ny grande allarme; & deſeſperé de retraitte ; car il n'en avoit aucune ; parce que les Gouverneurs des coſtes ne le vouloient aucunement retirer, par le commandement du grand Seigneur, qui luy vouloit mal ; d'autant qu'il faiſoit ſon cas à part, & vouloit faire du Seigneur ſouverain, ſans aucunement le reconnoiſtre, ny ceder à aucun, fors au Dieu Neptune ſon Dieu des eaux.

Parquoy il s'adviſa d'envoyer une Ambaſſade vers le Grand Seigneur, ſans oublier les preſens (car à la Porte du Grand Seigneur depuis les plus petits juſques aux plus grands, les Turcs ſont naturellement outrez d'avarice) & ſupplia le Grand Seigneur de luy pardonner le paſſé, luy promettant de luy faire à l'avenir de grands ſervices.

Le Grand Seigneur, qui connoiſſoit cet homme de grand ſervice, fut tres-aiſe de luy pardonner, & en contr'eſchange de ſon Ambaſſade luy envoya un de ſes Sangiacs, qui apporta toute oubliance & pardon à Dragut ; & puiſſance de faire la guerre à outrance à toute la Chreſtienté, & l'endommager comme il pourroit, faiſant commandement à tous ſes Gouverneurs des ports de le retirer. Notez quel honneur & quel

heur eut cet homme, qui ne portant pour lors autre tiltre que de Corſaire, ou ſimple Rays (qui eſt autant à dire comme Capitaine) eut cette preſomption d'envoyer une Ambaſſade vers l'Empereur de tout l'Orient, & en recevoir de luy. Poſſible telle fortune ny pareille gloire ſe trouvera-elle en perſonne de noſtre temps, ny de nos peres. Luy donc pour monſtrer à ſon Prince qu'il ne luy avoit rien dit, qu'il ne tint, ſe mit en mer, & fit grand dommage aux Chreſtiens de delà; & meſme ſe joignit avec l'armée du grand Seigneur, qu'il avoit envoyée par Couradin Baſcha pour ravager tout, du deſpit qu'il avoit de la ville d'Affrique, priſe contre la treve jurée entre luy & l'Empereur.

Il eut cet honneur de mener l'avantgarde de cette armée, qui n'eſtoit pas petite: car elle eſtoit compoſée de ſix vingts grandes Galeres, & deux Mahones, ſans conter force autres petits Vaiſſeaux, comme Galliottes, Fuſtes, Brigantins, & Fregates. Aprés avoir donc pris Tripoly, le Goze prés de Malte, ſaccagé toute l'Iſle, & puis aprés paſſé par le Far de Meſſine, pris & pillé Reggio, pillé & ſaccagé une infinité de Villes, petites places, bourgades, & eſtant venu devant Naples, tiré contre la ville des coups de canon, & puis donné la chaſſe à André Doria, comme j'ay dit, & pris

cinq

cinq de ſes Galeres, & mis à fond deux. Aprés dis-je que Dragut eut fait tout cela, André Doria voulut avoir ſa revanche, comme chacun a ſon tour, & que toute la grande armée fut retournée à Conſtantinople. Parquoy il ſe mit en queſte aprés luy de toutes parts ; & l'ayant failly aux Gerbes, il vint aux Sequennes de Barbarie, où il le trouva dans le canal. Qui fut bien aiſe, ce fut André Doria; lequel l'ayant là acculé & coigné, qu'il n'en pouvoit jamais ſortir ſans ſa miſericorde, veu qu'il n'y avoit nulle porte derriere, ny apparence de pouvoir ſortir, Dragut ſans s'eſtonner fait un petit Fort à la haſte ſur la terre, à l'emboucheure du canal, & empeſche par ce moyen l'entrée aux Chreſtiens: d'autant qu'il y avoit fait deſcendre 3. à 4. groſſes pieces, qui tiroient inceſſamment ſur les Galeres Chreſtiennes. Cependant il forge en ſoy une aſtuce, ny militaire, ny renarde, mais du tout Diabolique : parquoy il amaſſe le plus de gens du Pays qu'il peut, qui pouvoient monter juſques à 500. les paye tres-bien: & puis avec ſa chiourme & ſes ſoldats & mariniers par une belle nuit il jette ſes Galeres hors de l'eau, & les met en terre, les faiſant couler & rouler par des rouleaux environ trois lieuës: & fit ſi bien par la main des travailleurs, qu'elles s'allerent jetter de l'autre coſté dans l'eau dans un

autre canal, là où il les arme & refait ſoudain. Cependant ſes gens de ſon Fort de terre faiſoient touſiours bonne mine, & ne ceſſoient de combattre. Quand Dragut vit qu'il eſtoit temps, il envoya deſengager ſes gens, & leur manda de quitter le Fort de nuit, & ſe venir embarquer; ce qu'ils firent ſi accortement & diligemment, que André Doria n'en ſceut jamais rien, juſques à ce que Dragut commença à paroiſtre en pleine mer avec ſes Galeres, qui avoient paſſé de l'autre coſté. Qui fut eſtonné, ce fut André Doria, qui ſe mit à la pourſuitte, mais il n'eſtoit plus temps; car il eſtoit fort loing: & ſi ne craignoit-il pas tant ſon ennemy, qu'il ne priſt par rencontre (quaſi à la veuë d'André Doria) une galere qui venoit de Sicile, & portoit quelques vivres & cinquante ſoldats à l'armée Chreſtienne: Dragut raffla tout cela, & puis ſe ſauva. J'en ay oüy faire le conte à une infinité de mariniers & ſoldats, qui le diſent encor par toutes les coſtes: & comme André Doria s'eſtonna de cette eſcapade, ſi bien qu'il ne pouvoit croire que c'euſt eſté un œuvre divin, mais du tout Diabolique & infernal, auquel les Romains forceurs de nature (& quand c'euſt eſté leur Lucullus) n'euſſent ſceu approcher. Et il dit bien plus, que ſi le Diable ne s'en fuſt point meſlé, ou quelque

que nompareil Sorcier par adjurations & par imprecations, il tenoit Dragut, le plus grand Capitaine de la Mer, & qu'il luy cedoit la gloire : comme certes ce cas fut admirable.

Nous liſons dans Tite Live un ſemblable trait pourtant, que fit Hannibal en la Ville de Tarante : car ayant propoſé aux Tarantins, qu'il falloit oſter leurs Vaiſſeaux du Havre, où ils eſtoient reſerrez & aſſiegez de la groſſe Armée de Mer des Romains; & eux trouvant cela impoſſible, il leur dit que pluſieurs choſes ſemblent ſouvent embrouïllées, leſquelles on demeſle par artifice & dexterité : & pour ce avec des engins qu'il inventa, & des Chariots & Chevaux, il fit remorquer par terre tous les Vaiſſeaux, par la Ville & les Ruës, l'eſplanade en eſtant tres-bien auparavant faite : de façon qu'ils les roulerent ſi bien & en peu de temps, un chacun ayant mis la main à l'œuvre, qu'une Flotte de Navires aſſiegée parut bien equippée & armée, n'ayant fait que roder & voguer à l'entour de la Forteresſe ; & on la vit ſurgir à la rade devant le Port : ce qui eſtonna fort les Romains. Dragut poſſible, ou l'un des ſiens, pouvoit avoir leu l'Hiſtoire : car tout ce pratique ; & ſi l'on invente tousjours de

nouveau quelque choſe ; encore qu'on die qu'il n'y a rien qui n'ait eſté inventé. Dragut fut auſſi cauſe de cette grande defaite Chreſtienne aux Gerbes : puis quelque temps aprés il vint mourir au ſiege de Malte, Sultan Solyman le tenant pour ſi grand Capitaine, qu'il commanda nommement à Roſtan Baſcha, qu'il n'entrepriſt rien ſans l'advis & conſeil de Dragut ; lequel n'eſtoit venu du commencement ſi-toſt là devant comme l'armée, s'amuſant à amaſſer les Vaiſſeaux & les forces d'Alger ; où eſtant arrivé, il trouva comme dé-jà l'on avoit aſſiegé le Fort S.Elme ; & de prime abord il y trouva fort à dire : car il y vit faire la Batterie de ſi loing, que de longtemps on ne l'euſt pris. Parquoy il commanda de l'approcher, de ſorte que luy y eſtant ſi prés, pour la voir mieux faire, il fut bleſſé d'un eſclat de pierre dans la teſte, dont il mourut auſſi-toſt : ce qui vint bien à point pour les Chreſtiens ; car s'il ne fuſt mort, ils n'en euſſent pas eu ſi bon marché qu'ils eurent ; ainſi que j'ay oüy dire à Monſieur le Grand Maiſtre, qui fut tres-aiſe de ſa mort, & à qui j'ay veu louër beaucoup ce Dragut. Dieu les garentit tous par la mort de cet homme : car il eſtoit tres-dangereux en fait de guerre. Voilà la fin de Dragut.

OCCHIALY ou VCCHIALY

Calabrois, Corſaire Turc.

OR j'ay veu pluſieurs mariniers & Capitaines de mer, & meſmes les Chevaliers de Malte, faire entr'eux cette queſtion, à ſçavoir qui eſtoit le plus grand homme de mer & le meilleur Capitaine, ou Dragut, ou Vchialy? Les uns tenoient pour l'un, & les autres pour l'autre. Ceux qui tenoient pour Vchialy, diſoient qu'il avoit eu de plus grandes & honorables charges que Dragut; car il avoit commandé en General & Admiral du Grand Seigneur; & que la belle action qu'il fit à la bataille de Lepante, l'eſleva bien fort, d'autant qu'aprés avoir combattu tout ce qui ſe pouvoit, & pris l'Eſtandart de ceux de la Religion (qui fut un grand cas, car ces braves gens ont touſiours bien fait en tous lieux qu'ils ont eſté, & ont eſté invincibles pour ſi peu qu'ils ſont) il ſe retira encor avec force Vaiſſeaux à Conſtantinople, ayant cette aſſeurance de ſe preſenter au Grand Seigneur, qui enrageoit de deſpit, & ne vouloit voir nul de ſes Capitaines qui euſſent eſté là. Mais Vchialy preſſant pour avoir audience, & l'ayant obtenuë, il fit entendre à ſon Prince ſi bien ſes raiſons, qu'il l'ouyt,

& l'honora de plus grandes charges qu'il n'avoit fait, ſçachant bien auſſi qu'il avoit perdu tous ſes bons hommes, & que de neceſſité il ſe falloit ſervir de cet homme capable, reſté du naufrage & des reliques de tant d'autres. Comme de vray il releva certes ce coup là ſon Prince, & ſon Dieu Mahomet; mais Dieu mercy qu'on ne le preſſa pas apres, comme l'on devoit; dont je diray ailleurs qui en fut la cauſe. En apres il ſe mit en ſupreme credit par la priſe de la Goulette, qui fut faite par grande fortune, & je vous diray comment; ainſi que j'ay appris de Monſieur de Savoye à Lyon, & par d'autres. Il faut ſçavoir que dans la Goulette parmy la Garniſon il ſe trouva un Soldat François, qui de long-temps s'eſtoit deſpayſé de la France, & s'eſtoit Eſpagnoliſé parmy les Soldats Eſpagnols, comme j'en ay veu une infinité: il meſcheut à ce pauvre Soldat de manger de la Chair un jour prohibé; ſoudain le voylà pris & mis ſur une Fregatte, & envoyé à Naples à l'Inquiſition. Par cas fortuit pour luy cette Galliotte ou Fregatte fut rencontrée de quelques Galliottes d'Alger; qui la prirent & l'emmenerent, & mirent les hommes de dedans à la Cadene; comme c'eſt la couſtume auſſi-toſt que telles priſes ſont faites. Ce Sol-

Soldat François pria incontinent le Rays de la Galere, qu'on ne le mal-traittaſt nullement, & qu'on le fit parler à Ucchialy : car il luy diroit & reveleroit une choſe, dont à jamais il s'en trouveroit tres-bien. Aucuns diſent qu'il demanda à parler au Grand Seigneur, mais ce fut à Ucchialy à qui il parla : car l'accez de la Porte du Grand Seigneur n'eſt pas ſi libre, comme de nos Princes Chreſtiens, qui ne tiennent du Barbariſme, comme les Turcs. Eſtant donc devant Ucchialy, il luy revele de point en point toute la force & fortereſſe de la Goulette, & le plus fort & le plus foible : car il eſtoit un tres-bon Ingenieur ; & meſmes il y fut employé là & ailleurs pour cet Eſtat. De plus il luy raconta le nombre de Gens, qui eſtoient leans, & les Munitions de bouche & de guerre ; luy faiſant la choſe ſi facile, qu'il luy promit de la prendre dans un rien, s'il le vouloit croire, & ſe gouverner par luy. Ucchialy preſte l'oreille à tout ce qu'il dit, & trouva une grande apparence en ſon dire. Il part & s'en va à Conſtantinople, & declare au grand Seigneur l'entrepriſe, & luy fait ſi facile l'execution, que le grand Seigneur luy baille auſſi-toſt l'armée & les forces qu'il demanda avec Synam Baſcha : Encor promit-il mieux, qu'il ne con-

consumeroit pas plus de jours à la prendre, que le Roy d'Espagne & son Pere y avoient consumé d'années à la garder ; qui estoit ce me semble quarante & un ou trente & un an: la supputation en est fort aisée à faire : la fasse qui voudra : je ne suis pas pour m'y amuser. Le voila donc venu, il met son siege, se gouverne tousiours par l'advis de son homme ingenieux ; tellement qu'il ne faut de l'emporter dans tant de jours qu'il avoit dit. Bien est-il vray qu'il eut beaucoup de peine aprés à combattre & forcer le Fort de l'Estang, que Jean André Doria avoit fait faire, qui importoit beaucoup : là où s'estoit jetté dedans le Sieur Pagan Doria son parent, & le Sieur Gabriël Cerbellon, tres-braves & vaillans Capitaines, qui le deffendirent certes tresvaillamment. Ces deux Chefs, avec les Italiens qui estoient dedans, firent grande honte aux Espagnols qui estoient dans la Goulette, qui combattirent & se defendirent bien autrement qu'eux. Aussi il y avoit bien de la difference entre Pagan Doria & ce brave & vaillant Capitaine Gabriël Cerbellon, & *Dom Iuan de Puerto Carrero*, duquel on ne tenoit pas grand conte, & lequel par derision on appelloit, *Dom Iuan Puerco Carnero*, pourceau & mouton, en faisant allusion sur son nom. S'il eust fait comme fit Dom Hernandille de

Puerto

Puerto Carrero, portant meſme nom, dans Amiens, il euſt mieux fait, & euſt eſté plus eſtimé. Cette place eſtant priſe, Vcchialy fut par aprés en grande vogue & en belle faveur avec le Grand Seigneur. Et voila les deux ſignalez effets de cet Vcchialy, qui l'ont fait valoir & eſtimer pour tres-bon & grand Capitaine.

Ceux qui tiennent le party de Dragut, diſent que Dragut l'avoit fait de ſa main, & qu'il ne ſçavoit que ce qu'il avoit appris de luy : & que jamais il n'eſtoit tombé ny deſcheu en ſi baſſe fortune comme avoit fait Dragut. Que s'il en euſt taſté de pareilles, à grand' peine euſt-il peu ſe relever de ſes cheutes, comme avoit fait Dragut. Davantage qu'il eſt fort aiſé à faire des expeditions, & des grands miracles de guerre avec de grandes armées, où rien ne manque, & où il y a tout à ſouhait. Mais de faire de pierre pain, comme on dit, ainſi que fit Dragut, c'eſt là où eſt la peine. Et on dit de plus, que quand Dragut n'auroit fait en ſa vie que ce trait de Sequennes, & d'avoir ainſi forcé la nature, c'eſt quaſi ſe parangonner, ou à Dieu, ou au diable : comme j'ay oüy dire à aucuns.

Quant au reſte, Vcchialy a eſté petit compagnon comme Dragut: il fut natif de Calabre ; où j'ay veu le lieu, & aucuns de ſes pa-

parens, qu'il venoit voir quelquesfois, & leur faisoit du bien & du plaisir. Il estoit Moine, ce dit-on, & s'en allant à Naples pour estudier, il fut pris; & depuis se renia : & de peu à peu se faisant Corsaire il s'advança, comme on l'a veu. Je croy qu'il prit le Turban, plus pour cacher sa tigne, qu'on disoit l'avoir gardée toute sa vie sans s'en deffaire, que pour autre chose: & bien qu'il fist bonne mine de Renegat, il ne quitta jamais sa Religion du Christianisme. Je l'ay oüy ainsi de Monsieur de Dage, Ambassadeur pour le Roy en Levant qui l'avoit veu à Constantinople.

J'ay oüy dire pourtant qu'il estoit plus cruël que Dragut, & n'avoit si grande civilité que Dragut, qui aymoit les François. Aussi quand il fut employé pour la France, & commandé par le grand Seigneur pour courir les mers, pour l'amour d'elle, il s'y employa de tres bon cœur. Je l'ay ainsi oüy dire à Monsieur le Baron de la Garde, qui l'a mené, & luy a commandé par le commandement du grand Seigneur. J'en ay assez dit, remettant aux grands mariniers & bons Capitaines de mer, qui ont tasté de l'un & de l'autre, à en discourir, & donner leurs advis sur leur perfection & sur la presceance des deux. Si faut-il avant que finir, que je dise encore ce mot.

La

La priſe de la Goulette fut de telle importance au grand Seigneur, que dernierement en cette guerre de Perſe s'eſtant eſmeuë quelque contention d'honneur, & de ſervices faits à leur Maiſtre (comme cela eſt couſtumier parmy les grands Capitaines) entre Muſtaffa Baſcha General de l'armée en la premiere année & conqueſte, & qui depuis fut premier Vizir à la porte du grand Seigneur, aprés la mort de Mehemet Baſcha; mais aprés deſappointé & diſgracié; & Synam Baſcha, qui eſtoit ſous luy en cette premiere conqueſte, fut puis aprés General. Venans donc aux reproches & à leurs valeurs & ſervices faits, Muſtaffa ſe vantant d'avoir conquis la Cypre à ſon Maiſtre, l'autre reſpondit qu'il ſe ſentoit autant glorieux, & ſon Maiſtre autant obligé à luy, de luy avoir conquis la Goulette, place inexpugnable, & avec le Fort garny de ſi grande quantité de ſi bons Capitaines & ſoldats: mais l'autre luy reprocha, que ce n'eſtoit pas luy ſeul qui en devoit avoir la gloire, mais Vcchialy, qui avoit eſté l'autheur de l'entrepriſe & l'executeur avec luy. Synam repliqua que l'autre auſſi n'avoit pas luy ſeul conquis la Cypre; mais d'autres grands Capitaines & Baſchas, qui le valoient bien: & qui plus eſt, il y avoit con-

consumé une grande traisnée & laps de temps, & mesmes és prises de Famagouste & de Nicosie, que le moindre secours qui fust venu des Chrestiens, il se retiroit avec sa courte honte ; au lieu que luy en trente & un jours, il avoit fait sa conqueste, sans grandes longueurs ny de grands frais à son Maistre, au lieu que luy en avoit fait d'extraordinaires en sa Cypre : qui pourtant dit Mustaffa par aprés avoit bien rapporté depuis le rembourssement, & beaucoup de bons moyens & revenus. Voy-là les reproches que se faisoient ces deux grands Baschats, fondez sur de bonnes raisons. J'ay oüy dire ce conte à un honneste Italien, qui pour lors estoit à Constantinople ; & je l'ay aussi veu ainsi escrit dans un livre Italien, qui a esté fait sur cette guerre de Perse. Il ne peut pas y avoir de cela plus haut de vingt ans.

Enfin ces deux grands Baschats & Capitaines un peu aprés se defirent l'un l'autre, comme cela se voit souvent en la Cour de tous les grands Roys & Princes souverains, & il s'est veu par une infinité d'exemples. Il faut noter en ce discours, comme ce Sinam Bascha estimoit autant la conqueste & prise de la Goulette, comme l'autre pouvoit faire de la Cypre : toutes-fois Ucchialy en fut le principal autheur & executeur ; bien que ce Si-

Sinam fuſt un tres-grand & vaillant Capitaine, & tres-grand ennemy des Chreſtiens s'il en fut oncques ; & qui ordinairement diſſuadoit au grand Seigneur la guerre contre les Perſes, & la luy perſuadoit du tout contre les Chreſtiens ; la faiſant cent fois plus utile & aiſée, que contre les autres.

BARBEROUSSE.

AVant ces deux grands Capitaines & Corſaires, Dragut & Ucchialy, l'un fait de ſa main, comme j'ay dit, & l'autre non, avoit eſté ce grand Barberouſſe ; duquel bien que j'aye eſcrit de luy en mon livre des Colonnels de France, ſi faut-il que j'en diſe encore quelque petit mot ; afin que le monde ſçache, que jamais des Romains ny des Grecs, grands Conquerans de Royaumes & de terres, il n'y en a eu de tel. Il prit & conqueſta par ſa prouëſſe & par ſon induſtrie deux Royaumes, dont l'un fut celuy d'Alger. Il eſt vray que ſon frere aiſné en fit le premier fondement ; mais auſſi il luy ayda en la conqueſte, & le garda tres-bien aprés ſa mort. L'autre Royaume fut celuy de Thunis. Qu'eſtoit cela, ſinon qu'en peu de temps il conquit une ſeconde Carthage : que ces braves & vaillans Romains conſumerent tant

& toute ſon armée en allarme, & à ſa barbe ſe ſauve dans Alger. Voire il fait encor plus, d'un meſme vol il s'en va piller & ſaccager l'Iſle de Minorque, & y prend le port de Maon : & puis chargé de butin il prend la route de Conſtantinople, & ſe preſente au grand Seigneur, luy raconte ſa perte & ſa diſgrace ; nonobſtant laquelle & ne la connoiſſant point advenuë par ſa faute, il le reçoit tres-bien, luy redonne un nouveau armement, & il fait le Diable pis que jamais. Allez moy trouver de pareils Capitaines & Corſaires, auſquels la fortune aye ſi bien dit & ſi mal auſſi, & qui s'en ſoient ſi bien relevés. Voyez les hiſtoires de ces temps là, tant Italiennes qu'Eſpagnoles.

S'il eſt vray qu'il ait eſté François, comme j'ay dit ailleurs, il a fait honneur au nom François, & s'il ne l'eſtoit pas, il eſt à louër d'où il ſoit. Car il a eſpouvanté non ſeulement les Chreſtiens, mais les Arabes & les Mores, ayant fait la guerre aux uns & aux autres, & par mer & par terre les ayant rendus tributaires. Un des beaux exploits qu'il fit contre les Chreſtiens, fut le ſiege & la priſe de Caſtro novo, où il y avoit dedans en garniſon trois mille braves Eſpagnols naturels ; deſquels eſtoit Maiſtre de

de Camp ce vaillant Capitaine Sarmiento, qui quelques années auparavant avoit eſté eſleu des ſoldats mutinez en Lombardie : dont je parle ailleurs. Il mourut là en combattant vaillamment ſur la breſche : & Barberouſſe eſtant aprés fort curieux de recouvrer ſa teſte, pour l'envoyer en don au grand Seigneur ; quelque diligence qu'il y peut faire, il ne ſe peut jamais trouver parmy les morts, tant il y en avoit de tuez & amoncelez les uns ſur les autres. C'eſtoit combattu & ſouſtenu une breſche & un aſſaut vaillamment cela. Voyez les hiſtoires Italiennes & Eſpagnoles ; vous y verrez force faits merveilleux.

Il mourut fort vieux & caſſé, & Roy d'Alger abſolu, la ſeconde année que le Roy Henry II. commença à regner. Il avoit un compagnon qu'il avoit fort aymé, qui fut Synam ſurnommé le Juif, & qui fut auſſi un tres-renommé Corſaire, de meſmes que l'autre un grand homme de mer ; & pour ce le grand Sultan Solyman l'envoya pour ſon Admiral en la Mer Rouge. C'eſt aſſez parlé de ces Corſaires.

LE MARQUIS DE SAINTE CROIX.

POur finir les bons Capitaines de l'Empereur & du Roy d'Eſpagne, j'y mettray encore le Marquis de Sainte Croix : car il a eſté tres-bon. Je l'ay veu General des Galeres de Naples, d'où le Roy d'Eſpagne le retira, & pour ſa ſuffiſance s'en ſervit en la grande mer Oceane, contre le Milord Drach Anglois, le plus fameux homme de deſſus cette mer, qui ait eſté il y a plus de deux cent ans ; & qui a bien donné de l'affaire en Eſpagne. J'eſpere d'en parler ailleurs. C'a eſté auſſi ledit Marquis, qui defit Monſieur de Strozzy vers la Tercere : voy-là pourquoy je ne m'eſtendray pas ſur ſes loüanges, encores qu'il en merite de plus hautes que les miennes : mais il me ſieroit mal, de dire tant de bien de celuy, qui a fait mourir le plus grand de mes amis, & qui a fait mourir & trancher la teſte à tant d'honneſtes gentilshommes François, comme il fit en ce voyage.

PHI-

PHILIPPE II. ROY D'ESPAGNE.

OR maintenant aprés avoir parlé du pere, qui eſt l'Empereur Charles V. il faut parler à preſent du fils, qui eſt ce grand Roy d'Eſpagne Dom Philippe, Roy tres-Catholique; lequel encore qu'il n'aye mis le pied tant de fois à l'eſtrier & paru à la campagne, ny monté ſur mer comme l'Empereur Charles ſon pere, ſi eſt-il un grand Roy & un grand Capitaine: puiſque pluſieurs Roys & Capitaines ont eſté autant loüez & eſtimez, d'avoir fait de belles conqueſtes, & mené de grandes guerres, auſſi bien aſſis en la chaire de leurs Conſeils, comme en leurs ſelles d'armes. Sans m'amuſer à l'allegation de pluſieurs exemples, je n'allegue que celuy de noſtre Roy Charles cinquieſme, lequel eut le ſurnom de ſage, & duquel le Roy d'Angleterre ſe plaignoit, qu'il luy faiſoit une guerre ſi importune ſans bouger de ſon cabinet.

Davantage, comme j'ay oüy dire à de grands Capitaines, il eſt plus difficile de donner remede aux inconveniens qu'on ne voit point, qu'à ceux qu'on voit: car comme on dit communément, quand on voit les choſes à l'œil, & meſmes de la guerre, l'on y remedie plus

plus aiſément. Voylà pourquoy ceux qui conſeillent & remedient non ſeulement aux maux qu'on voit, mais auſſi à ceux qu'on ne voit point, ſont fort à eſtimer, & montrent avoir un profond jugement & grand ſens. Auſſi dit-on qu'il faut faire la guerre à l'œil, & qui la fait bien les yeux fermez, ou en abſence & bien loing, eſt fort à loüer. De plus encore, quand tout eſt dit, ainſi que j'ay oüy dire à pluſieurs de bon advis, quand un grand Roy ou grand Prince à paſſé les premiers feux de ſa jeuneſſe à la guerre, ce n'eſt pas le meilleur ny pour luy, ny pour tous ceux de ſon Royaume, qu'il faſſe tousjours la guerre en perſonne : les raiſons là deſſus s'y peuvent apporter belles : & auſſi que c'eſt trop ſe faire eſclave de Mars, & non pair & compagnon à luy. Davantage il y a difference, & y en doit avoir, entre les Roys & nous autres Gentils-hommes, qui vivons de la guerre.

Au ſurplus, quand un Roy fait tant du hazardeux & du Cheval leger, il n'eſt pas poſſible qu'il ne luy arrive une fois en ſa vie quelque faute, ou diſgrace de fuitte, ou d'autre erreur : de laquelle s'il eſt une fois taſché tant ſoit peu, il ne s'en peut jamais bien laver. Et tels mots, quand on dit, il a fallu que le Roy ſe retire plus viſte

que le pas, ou bien il eſt fuy à bon eſcient, quand ce ne ſeroit que cent pas, il ne s'en ſçauroit jamais nettoyer, ſonnant ce mot ſi mal à la bouché. Voylà pourquoy les Roys doivent meſnager leurs hazards & leurs vies, à la mode que font aucuns avares leurs treſors; leſquels ils eſpargnent en choſes petites & baſſes, & les deſpendent en choſes nobles & de conſequence, quand il en eſt queſtion. De meſmes les Roys doivent faire de leurs vies, ne les adventurer à toutes heures & occaſions legeres, mais à d'autres belles & tres-grandes : affin que ſi le mal-heur veut qu'il y meurent, on diſe d'eux qu'ils ſont morts en une belle bataille, ou en un honorable rencontre, ou en un ſignalé combat, bravement & vaillamment, les armes au poing toutes teintes de ſang, comme pluſieurs grands Empereurs & Roys ont fait : dont le nombre eſt infiny. S'il faut qu'ils ſe retirent, que ce ſoit en valeureuſe & honorable relique de bataille, comme fit ce brave Philippes de Valois aprés la bataille de Crecy : qui aprés avoir combattu tout ce qui ſe pouvoit, juſques à la ſoirée, fut obligé par les tenebres de ſe retirer au giſte en un Chaſteau & une petite ville, où le Gouverneur luy ayant demandé ſon nom de la muraille,

il

il respondit que c'estoit la fortune restée de la bataille perduë. S'il faut qu'ils soient pris, que ce soit à la mode du Roy Jean devant Poitiers, & du Roy François devant Pavie ; lesquels plustost que fuïr avec plusieurs autres, furent pris, n'en pouvant plus, & tout las du combat : ou bien du tout sortir bravement victorieux, ainsi que fit nostre grand Roy Henry IV. à la bataille de Coutras, & à celle d'Yvry : & comme avant luy avoient fait ses deux illustres Predecesseurs, les Roys Charles VIII. & Louys XII. aux batailles de Fornouë & d'Agnadet.

Ainsi les Roys, qui sont esclairez de toutes parts, doivent mesnager leurs vies & leurs honneurs ; car ils sont tant veus, que s'ils bronchent tant soit peu, ils sont remarquez de tous costez. Si ne sçauroit-on reprocher au Roy d'Espagne, qu'il n'aye grandement aymé la guerre de son vray naturel : car dés lors que l'Empereur son Pere luy eut mis tout son Estat entre ses mains, il nous alla de premier coup dresser de grosses armées, & nous les jetta si bien sur les bras, qu'il nous fit donner la bataille de St. Quentin, qu'il gagna sur nous, avec grosse perte de beaucoup de gens de bien & Seigneurs. Au partir de là il alla en personne assieger la Ville de St. Quentin,

la battre furieuſement, & la prendre d'aſſaut, gardée auſſi bien de feu Monſieur l'Admiral de Chaſtillon, que place de ce temps-là, qui ait eſté priſe. Et puis il prit Ham & le Chaſtelet, & s'en contentant il ne voulut paſſer plus outre, ny venir à Paris, comme beaucoup le preſumoient & en avoient la crainte : meſmes on dit qu'il le devoit faire, & l'Empereur meſme le dit ; mais pourtant il ne voulut paſſer plus outre luy-meſmes au camp de Galon. Il ayma mieux faire ſa paix que venir à Paris, qu'il avoit autres-fois tant menacé ; & en eſtant ſur le point meſmes d'y venir, il y ſongea, ne voulant pas meſmes que ſon Armée paſſaſt d'Italie en France, ſuivant les perſuaſions de Monſieur de Bourbon apres la perte de la bataille de Pavie ; car c'eſt un grand fait que d'aller attaquer un Royaume de France tout à coup dans ſon fort. Le Roy d'Eſpagne donc y penſa bien auſſi, lequel conduit d'un bon & ſage advis, tant de luy, que de ſes Capitaines, s'arreſta coy : dont il luy euſt mal pris s'il euſt pouſſé plus avant. Car noſtre grand Roy Henry s'eſtoit remis ſus, avec une tres-bonne Armée ; & il fit mieux de reculer ainſi, pour faire aprés ce qu'il nous fit ; car il nous alla encore livrer une ſeconde bataille, dont la perte nous fut de fort grande importance, qui fut celle

de

de Gravelines, où Monſieur le Mareſchal de Termes fut pris,& Monſieur d'Annebaut, avec force Gentils-hommes & Seigneurs morts; du nombre deſquels fut feu Monſieur d'Archiac, de la noble Maiſon de Montberon, fort honneſte, brave & vaillant jeune homme, & qui montroit bien d'où il eſtoit deſcendu, ne faiſant nullement tort à ſes nobles Anceſtres, Euſtache, Adrian & François de Montberon: car il fut tué en combattant vaillamment juſques à la derniere vigueur. Cette perte de bataille, a ce que j'ay oüy dire à des plus grands de la France, nous porta plus de dommage qu'on n'a creu. Puis apres ce grand Roy dreſſa une des grandes Armées, que l'Empereur ſon Pere euſt oncques fait, & luy meſme vint en perſonne prenant ſa route vers Amiens, pour continuer encore quelque uſage de nous donner quelque bataille; car il en avoit une fort grande envie; croyant tousjours que la fortune le favoriſeroit comme elle avoit fait. Auſſi de ſon coſté l'avoit bien noſtre Roy Henry, qui n'avoit pas moins belle Armée, comme un chacun ſçait; ny moins d'envie de combattre & avoir ſa revanche: mais Dieu ayant pitié de la mort de tant de mille perſonnes, s'ils en fuſſent venus là, inſpira les deux Roys valeureux & bons pour entendre à une paix, laquel-

le aprés avoir eſté fort debattuë à Cercan, fut concluë, arreſtée, & liée d'un nœud ſi bon & ſi ſaint, qu'elle a duré inviolable juſques icy; encore que l'on diſe que les Eſpagnols ayent donné de grands ſujets pour la deſnouër ou rompre du tout. Je m'en rapporte à tant d'entrepriſes, qui ſe ſont faites ſur la France: deſquelles je puis bien ſçavoir quelque choſe, le tout s'eſtant traitté du regne du Roy Charles IX. & du Roy Henry III. Sur quoy je feray ce petit conte par forme de digreſſion.

Un peu devant les tumultes de Flandres le Comte d'Egmont les prevoyant, prit la poſte, & s'en alla en Eſpagne trouver le Roy ſon Maiſtre. Il paſſa a Paris, où il ſe tint un conſeil eſtroit de luy & de deux grands perſonnages François, que je ne nommeray point, fors un qui eſtoit Huguenot, Monſieur l'Admiral: l'autre n'eſtoit pas de cette Religion, ce diſoit-il, mais il les favoriſoit du tout ſous main, ne s'oſant manifeſter pour pluſieurs raiſons, que je dirois bien. Ces trois firent là un ſymbole, & y taillerent bien de la beſoigne, que l'on a bien ſceu depuis, & veu eſclorre; le tout tendant la plus grand' part à rompre la paix entre la France & l'Eſpagne. Tant y a que ledit Comte d'Egmont aprés cette belle conſultation s'en alla en Eſpagne, où il fut bien venu & receu de ſon

Mai-

Maistre, auquel il annonça tout ce qui estoit advenu en Flandres, & ce qui devoit advenir, comme Prophete, ou plustost comme principal conseiller & negotiateur de tout. Le Roy d'Espagne trouva ces evenemens fort estranges, & demanda audit Comte les remedes & son advis pour y pourvoir : lequel luy fit response, qu'il n'en sçavoit point de plus propres que de faire la guerre en France, comme auparavant ; & que jamais il n'y fit plus beau, ny meilleur : & que desja il luy promettoit plusieurs Villes aux frontieres, aussi seures que s'il les tenoit en main. Car il avoit parlé à ces deux Marchands, qui luy aideroient à la delivrance en partie de la marchandise. Ce qu'entendant le Roy d'Espagne il le renvoya bien loing, & luy dit : Comte, ne me parlez plus de cela : car j'aymerois mieux perdre toute la Flandre, que de rompre si vilainement la foy que j'ay donnée au Roy Tres-Chrestien, mon bon frere, & tant jeune qu'il est. Jamais ce grand Prince ne refusa marché que celuy-là : cas estrange ! En telle response donc du Roy d'Espagne pouvons nous reconnoistre, s'il nous a esté si cruel ennemy, comme l'on a tant crié en France, par la bouche & la voix de plusieurs, non de tous. Et si l'on me met au devant, pourquoy il a tant entretenu de Pensionnaires en France, & donné

tant de penſions ? Je le croy & l'advoüe, & en nommerois pluſieurs, & des plus haut huppez, ſi je voulois: mais il les faut blaſmer ceux-là. Car il n'appartient à aucun ſujet, ſans congé du Prince, de prendre penſion d'un eſtranger. Mais il faut loüer le Roy d'Eſpagne : car ce n'a jamais eſté à mauvaiſe intention, qu'il entretenoit ces Penſionnaires, ny pour luy aider à faire la Guerre contre leur Maiſtre, mais pour le perſuader tousjours de ne la faire point, & le tenir en cette bonne humeur de Paix. En quoy certes tels Conſeilliers ont bien fait & ſont à loüer, ſi ce n'eſt qu'ils ne doivent point tirer d'argent pour un ſi ſaint office, & que la loy le deffend, comme j'ay dit.

D'aucuns plus remuans & plus paſſionnez pourtant ont tenu, qu'il euſt mieux valu faire cette guerre, que la noſtre civile : dequoy je m'en rapporte aux meilleurs diſcoureurs. Poſſible y euſſions nous gagné, poſſible non : témoing cette derniere guerre declarée contre luy, dont on maudit en France les Conſeillers. Car nous y avons perdu Cambray, Calais, Ardres, Dourlans, le Caſtelet, la Capelle & Amiens. Mais cecy ne fait rien à noſtre propos pour à cette heure, encor que j'aurois grande envie d'en parler : ce ſera pour une autre fois.

De-

Depuis la paix faite en France, ce Roy n'a jamais laiſſé eſcouler une ſeule année qu'il n'aye fait un armement, ſoit par mer ou par terre contre les Turcs & Infideles, pour faire quelque belle journée, qu'ils appellent *jornada*; qui ſe prend non tant ſeulement pour quelque bataille, que pour quelque ſiege & entrepriſe, ou autre expedition grande & ſignalée: comme ont eſté le voyage & la bataille des Gerbes, les guerres d'Oran, le voyage & la priſe du Pignon de Velez, où j'eus l'honneur de me trouver: les deux ſecours de Malte, faits & arrivez à propos, la guerre contre les Mores en Granade, & la bataille gagnée & eux ſubjuguez & chaſſez du tout: cette memorable & incomparable journée de Lepante, le voyage de la Goulette & ſa perte; mais ce n'a pas eſté ſa faute. Bref force autres armemens de mer, pour aller en courſe & pour nettoyer les mers: où il ſe faiſoit touſiours de beaux actes & de grandes entrepriſes & grands ſervices pour la Chreſtienté. Car c'eſtoit choſe infaillible, qu'à tous les Printemps en Italie & en Eſpagne, comme j'ay veu, on y voyoit touſiours battre le tambour pour y amaſſer des gens, toûjours remuer & embarquer des gens de guerre contre le Turc; ſinon depuis huit ou neuf ans, qu'il a eſté contraint de faire la treve avec le

grand Seigneur, qui luy couſte bon : car il n'y a année qu'il ne donne à la Porte dudit grand Seigneur, aux Vizirs, aux Baſchas & autres, plus de huit à neuf cens mille eſcus ; comme je le tiens de bon lieu. Il a auſſi eſpuiſé force argent en cette grande armée, qu'il dreſſa il y a deux ans contre l'Angleterre ; la plus belle qu'on aye veu de long-temps en cette grande mer Oceane de deça : & ce pour tirer de captivité cette pauvre Reyne d'Ecoſſe ; de laquelle ce Roy par pitié ſe voulut rendre protecteur & liberateur, s'il euſt peu : mais ce barbare element ſe banda contre luy à ce coup là trop injuſtement.

Il a eu de grandes guerres à deſmeſler avec ſes ſujets de Flandres. Et certes j'ay oüy dire à aucuns tres-grands & point paſſionnez, que ces revoltez en ont eu quelques raiſons : tant pour ſecouër le joug des Eſpagnols, qui eſt certes inſupportable ; que pour ſe garder de l'Inquiſition, comme d'une male peſte, diſoient-ils, & fort dangereuſe. D'autres les blaſmoient d'avoir repris les armes, aprés que Dom Juan d'Auſtriche, arrivé en Flandres pour les contenter, en eut fait retirer les Eſpagnols, & les eut renvoyé tous en Italie, aprés le ſac d'Anvers ; & leur avoit accordé la paix, & beaucoup de libertez de vivre. Ils vindrent aprés rompre tout, & aux armes plus

que

que devant : ce qui fascha fort le Roy. Car pour avoir sa revanche d'eux, il ne la peut avoir sur les Turcs, qui luy avoient pris la Goulette, place forte & tres-importante pour la Chrestienté. J'ay oüy dire que lors qu'il en sçeut la nouvelle de sa perte, il la porta si fort impatiemment, qu'il en devint malade ; non tant pour sa perte, disoit-il, que parce que les chiens triomphent des pauvres Chrestiens. Car il luy estoit à grief de voir tant de Chrestiens encadenez, & menez esclaves, & traittez miserablement pour jamais. Ce ne fut point sa faute ; car il y avoit fort bien & diligemment pourveu, y ayant envoyé une fort grosse armée : mais il y fut fort mal servy.

Il y en a plusieurs qui s'estonnent, pourquoy en l'âge qu'il est, & maladif, il ne se distrait point de tant d'occupations & d'affaires (car il les veut toutes sçavoir, & en dire son advis, & y donner commandement) & ne fasse la retraite de l'Empereur son Pere. Ceux-là voudroient bien qu'il la fist, & qu'il ne s'en meslast point tant : car ils s'en trouveroient mieux, & y perdroient un tres-dangereux ennemy. D'autres le loüent & l'estiment davantage, pour continuer tousiours son ambition tant plus qu'il vieillit :

auſſi dit-on que l'avarice & l'ambition ont quelque ſympathie & reſſemblance enſemble ; d'autant que tous les vices s'affoibliſſent & s'abattent par le temps, l'âge & la vieilleſſe : car les perſonnes vieilles n'ont plus la force ny la vigueur de les exercer ; fors l'avarice. Car quiconque en eſt taché, tant plus il vieillit, tant plus il l'augmente. De meſmes aucuns ambitieux, qui ont eſté atteints une fois bien au vif de l'ambition, à grand' peine s'en peuvent-ils defaire bien aiſement ; mais ils la couvent touſiours dans leur ame, juſques au tombeau. Que s'il y en a aucuns qui s'en deſpoüillent du tout, & diſent n'en avoir ; c'eſt qu'ils en font des bons hypocrites, & qu'ils nous font à croire qu'ils n'en ont un ſeul brin ; ou qu'ils n'en peuvent plus pour la maintenir ; ou bien pour d'autres raiſons, qu'ils cachent & pallient ; ou du tout s'ils s'en defont à bon eſcient, c'eſt un tres-grand miracle : comme du Roy de Naples Jacques de Bourbon, d'un Duc de Guyenne, d'un Duc de Savoye, qui ſe rendirent Religieux, & de l'Empereur Charles. Encore penſe je qu'ils s'en repentoient quelquesfois, & en couvoient touſiours, quoy qu'il en fuſt, un peu dans leur ame, & la cachoient ſourdement, ny plus ny moins qu'un grand braſier de feu ſous une cendre

qui

qui ſemble morte. Je croy que ſi on euſt eſleu l'Empereur Pape, comme il deſiroit, qu'il ne l'euſt pas refuſé, non plus que ce Duc de Savoye, & qu'il fuſt mort Pape: & n'euſt fait en cela comme ledit Duc de Savoye, qui quitta le Papat & reprit ſon Hermitage de Ripaille. Auſſi dit-on que les ambitions ſont auſſi bien parmy les Monaſteres, les Cloiſtres, & les Religions, que ailleurs. Telles repentances & converſions ſont bonnes pour nous autres Gentils-hommes, qui eſtant vieux & caſſez ne devons eſtre ambitieux: car nous ne ſervons en une armée, ou en une Cour, que d'importunité ou d'empeſchement. Mais il fait tousjours beau voir un Roy veillard; & auſſi les Royaumes ſe portent mieux, eſtans regis par un Roy âgé, que par un jeune. Certainement ce Roy d'Eſpagne ayant abandonné le monde, & fait comme ſon Pere; en acqueroit bien le renom d'un tres-bon Religieux: mais puiſqu'il eſt né Roy & grand, pourquoy ne veut-on pas qu'il vive & meure en Roy, puis qu'il peut faire ſon ſalut auſſi bien ainſi, comme Religieux, & qu'il ne connoiſſe auſſi des affaires de ſon Royaume. Et meſmes veu qu'il n'a pas en luy un Succeſſeur formé, comme il eſtoit, lors que l'Empereur ſon Pere ſe defit de

ſes

ſes Eſtats entre ſes mains. Encor l'Empereur par cette converſion fit-il tort à ſa reputation, & à ſes terres, & à ſes Serviteurs, qui demeurerent ainſi veufs d'un ſi bon Maiſtre : meſmes que ſes Soldats Eſpagnols en furent tres-mal contents, & l'en brocarderent, juſques à ne l'appeller plus par ce beau nom de jadis d'Empereur ; mais par mocquerie & deſdain aucuns l'appelloient, *fray Carolo de Santo Hieronimo*. C'eſtoient des Soldats indiſcrets & nouveaux ; mais les vieux, & qui avoient reconnu ſes armes & ſes valeurs, deferoient tousjours à ſon beau nom & à ſa venerable memoire, le pleurans & regrettans ſans ceſſe, de ce qu'il les avoit laiſſez ; & pour l'amour de luy ſervirent tousjours ſon fils, & l'aymerent fort ; auſſi les aymoit-il fort.

Il me ſouvient qu'aprés la priſe du Pignon de Velez, il y eut environ trois ou quatre cens Soldats, qui de tous ces freres d'Italie ſe desbaucherent, & ſe desbarquerent à Mallaga, & ſe desbanderent mal contents & demy mutinez : & ſous ombre de vouloir voir leurs Parens (diſoient-ils) vindrent à la Cour à Madrid ; & ſans faire le petit ſemblant ouvertement commencerent à crier, qu'ils vouloient leurs payes qu'on

qu'on leur devoit, & ſe pourmenant quadrilles par quadrilles parmy les ruës, braves & en bon point comme Princes, portans leurs eſpées hautes, les mouſtaches relevées, les bras aux coſtez, bravoient & menaçoient tout le monde, ne craignans ny juſtice ny Inquiſition; pour la juſtice, qu'elle n'avoit eſgard ſur eux qui eſtoient gens de guerre; pour l'Inquiſition qu'il n'y avoit ny Moines, ny Preſtres, auſquels les rencontrans par les ruës, ils ne diſent leur quolibet, à l'un *Señor Clerigo adonde eſta la puta* ? à l'autre *Señor frayle como va la puta* ? & autres petits mots pareils, ſcandaleux pour gens d'Egliſe. Tout cela fut rapporté au Roy, de leurs menaces & de leurs inſolences, & pource il les falloit chaſtier. Le Roy d'Eſpagne ne le voulut point, mais dit ſeulement, ce ſont ceux qui me font regner : je ſerois bien marry donc de les faire mourir. Parquoy il commanda au Duc d'Albe (J'y eſtois) d'aller parler à eux, de les appaiſer & les faire retirer & rembarquer aux galeres : & que pour le ſeur ils ne ſeroient pas pluſtoſt en Italie, qu'ils trouveroient là tout l'argent de leurs montres, lequel eſtoit desja paſſé, & qu'ils n'en perdroient pas une ſeule. Cela les contenta fort ; & par ainſi ils ſe retirerent, non ſans louër fort leur

Roy

Roy. Auſſi les paya-il tousjours fort bien; & ſi ils demeurent long-temps ſans faire monſtre; & qu'on leur en doive juſques à douze, quinze, & vingt, ils n'en perdent jamais pas une; & ſont tousjours tres-bien payez, & mieux que de l'Empereur: d'autant que le Roy a plus de biens que ſon Pere; & les Indes luy produiſent plus, tant celles d'Eſpagne que de Portugal, leſquelles l'Empereur n'avoit pas de ſon temps. Auſſi cettuy-cy ne fait pas de ſi grandes deſpences & deſmeſurées deça & de là, comme faiſoit ſon Pere, mais eſt un peu plus meſnager, & eſpargne fort, pour employer tout à la guerre, & au maintien de ſa grandeur & de ſon Eſtat, fors le ſuperbe baſtiment de l'Eſcurial, auquel il a deſpenſé vingt millions d'or, qu'aucuns ont tenu pour fort vaine deſpence. Tous les ans il y employe un million, & y a mis vingt ans pour le mettre en perfection. Oeuvre de nature certes miraculeux. Si ces derniers mutinez, qui ſont avec les Eſtats de Flandres, euſſent eſté du temps du Roy Philippes, Ils euſſent eſté bien-toſt contentez, & n'euſſent pris le party contraire. Je parle ailleurs de pluſieurs mutinemens de ſes gens.

Ainſi a paſſé ce Prince ſes vieux ans parmy les armes, comme il a paſſé ſes jours de meſmes. Il les a tres-bien aymées en ſa jeu-

jeuneſſe, lors que l'Empereur le mit en poſſeſſion des Pays-bas, & qu'il l'envoya querir en Eſpagne. Il vouloit fort prendre la charge des armées de ſon Pere, mais jamais l'Empereur ne le voulut, craignant de le perdre,& n'ayant que celuy-là ; dequoy le fils en deſeſperoit:car il eſtoit bien né pour les armes, & elles luy ſeoient bien. Aucuns diſoient qu'une belle jalouſie en empeſcha l'Empereur, craignant qu'il n'euſt fait quelque plus bel exploit que luy. J'ay oüy raconter à pluſieurs Gentils-hommes & Dames, qui eſtoient pour lors à la Cour de l'Empereur,que ce Roi ſon fils fit de tres-beaux tournois & combats à cheval & à pied,en toutes les Villes & és Pays où il prit poſſeſſion, & fit ſes entrées: ſur tout à Binchs,petite Ville du Hainaut, chez la Reyne d'Hongrie, où il ne ſe fit jamais partie, fuſt à pied, fuſt à cheval, que ledit Roi d'Eſpagne n'en fuſt,& ne fiſt la ſienne: où il acquit tousjours la reputation des mieux faiſans & combattans, & de force & d'addreſſe; monſtrant tousjours les armes ſi belles à la main, qu'il emportoit tousjours le prix. J'en ay veu un livre en Eſpagnol,qui s'intitule,*El viage del principe*, qui deſcrit la pluſpart des combats quiy furent faits,& comme le Roi d'Eſpagne y faiſoit tousjours des mieux: auſſi eſtoit-il de fort bonne grace,beau & agreable, blond,

blond, & qui s'habilloit fort bien, comme j'ay veu : & il le montra bien aprés qu'il fut hors de la discipline de l'Empereur son Pere, & qu'il fut en pleine liberté : car il nous fit la guerre à bon escient : ainsi que j'ay dit cy-devant. Voyla ce que pour à cette heure je puis dire de la vie de ce grand Roy ; duquel depuis la mort s'est ensuivie ; de laquelle je diray en passant ce que j'en ay appris. C'est qu'en cette année 1598. le Roy Dom Philippes III. du nom, le Prince, estant allé en la place de Madrid, aux festes & esbats qui s'y faisoient, le jour de la celebration de la feste de Saint Jean-Baptiste, le Roy son Pere n'y fust pas, parce que pour lors il estoit saisi de la goutte, qui l'avoit pris aux deux mains. Son Alteſſe revenant de ces jeux & esbats, faisoit rapport à son Pere de ce qu'il y avoit veu. Sa Majesté luy respondit, je suis bien-aise de ce que tu y as pris plaisir, parce que tu ne verra plus en ma vie aucune allegeance de cette maladie, & commanda ledit Roy que chacun se preparast pour aller à l'Escurial. Sur quoy le Docteur Mercatus, son Medecin de la chambre, luy dit qu'il ne falloit pas changer d'air, de crainte de faire augmenter l'accident de son mal. A cela le Roy respondit, qu'il falloit bien qu'on l'y portast en vie, puis qu'aussi bien il l'y falloit porter

aprés

aprés ſa mort. Enfin pour obeir à ſa volonté, ſes Laquais & Valets de pied le porterent ſur leurs eſpaules, & demeurerent ſix jours à ſept lieuës. Il y fut quelques jours en meilleur eſtat, encore qu'il ne ſçeuſt ſe tenir debout, & falloit qu'il fuſt aſſis ou couché, & là deſſus augmenta ſa goutte; de laquelle ſes Medecins luy appaiſerent la douleur: de ſorte qu'incontinent ſa Majeſté voulut donner ordre au ſalut de ſon ame, ſe confeſſa & communia: & ſur ce commanda que Dom Garcia de Boëſa, Archeveſque de Tolede, dit la Meſſe; mais ce fut le Nonce du Pape qui la dit avec la ſolemnité requiſe. Il ſortit à ce bon Roy une apoſtume fort veneneuſe au genoüil droit, qui ne le laiſſoit pas repoſer: ſes Medecins n'y ſçachans que faire, envoyerent querir un nommé Oliat, Medecin de Tolede, qui eſtoit à Madrid, & luy & les autres avec le Licencié Vergara, ayans donné ordre à faire meurir l'apoſtume, la firent ouvrir, pour en faire ſortir la mauvaiſe humeur, qui y eſtoit corrompuë. Et aprés cela il luy ſurvint quatre autres apoſtumes à l'eſtomac, leſquelles ils ouvrirent ſemblablement, afin que toutes purgeaſſent: & de cette mauvaiſe humeur, il creut & ſortit une grande abondance de vermine, de façon qu'on ne la pouvoit eſpuiſer. Ils eſtoient en pei-

peine de tourner ſa Majeſté dans ſon lit, & ne pouvoient faire autrement qu'en faiſant ſouſlever ſon corps par quatre hommes, avec les draps par deſſous ; & cependant les autres accouſtroient le lit. Dix jours auparavant ſa mort luy arriva une grande ſincope, qui luy dura cinq heures: de façon que les eſprits vitaux luy commençoient à faillir : dont pluſieurs Seigneurs ſe preparoient au deüil. Mais ſa Majeſté revint à ſoy, & en preſence de l'Archeveſque, & de ceux de la chambre elle leur dit : Mes amis & vaſſaux, il ne me ſert de rien, que vous vous affligiez ny faſchiez pour le recouvrement de ma ſanté, parce qu'elle ne depend plus des remedes humains : ce qu'il faut faire, c'eſt que vous regardiez de bonne heure pour enſevelir mon corps : maintenant, en attendant que je vous laiſſe, je veux que vous faſſiez venir voſtre Prince, qui ſera bien-toſt voſtre Roy ; & que vous m'apportiez le cercueil, dans lequel je dois eſtre enſevely, & au haut de l'effigie vous mettrez la Couronne Royale, laquelle cependant vous pourrez garder dans un buffet. Cela fut ainſi fait, & en la preſence du Prince & de l'Infante ſa Majeſté appella Kayer de Velaſco, & luy dit: Ne vous ſouvenez vous pas d'un petit Coffre, que

que je vous ay donné à garder il y a quelque temps ? Ouy, Sire, luy reſpondit-il. Lors il luy dit qu'il luy apportaſt ledit Coffre, qui eſtoit fort petit : & eſtant ouvert ils en tirerent une pierre, qui eſtoit de tres-grande valeur, laquelle ſa Majeſté commanda eſtre donnée à l'Infante, & luy dit : Ma fille Elizabeth, ma chere Eugenie, reçoy cette bague que ta mere m'apporta : je te la donne pour mon partement de ce monde. Et ſe tournant vers le Prince, il luy dit : mon fils as-tu agreable que je la donne à ta ſœur ? Ouy Seigneur, dit-il, voire tout ce que j'ay. Le Roy fit beaucoup de cas de cette parole : & lors ſa Majeſté commanda que l'on cherchaſt un autre papier qu'il avoit là, & le donnant au Prince, il luy dit.

Tu verras par là, par quel moyen tu as à gouverner ton Royaume. Il fit auſſi tirer hors d'un Coffret un foüet de diſcipline, qui eſtoit ſanglant par les bouts ; & le tenant en haut il dit : Ce ſang eſt de mon ſang, non toutesfois proprement du mien, mais de celuy de mon Pere, que Dieu abſolve ; lequel avoit accouſtumé de ſe ſervir de cette diſcipline. Et afin que l'on en ſçache la verité, & combien il eſtoit devotieux, je l'ay bien voulu declarer. De plus il fit encor tirer un papier de deſſous ſon chevet de lit, le-

lequel fut leu par ledit Kayer, & contenoit ce qui s'enſuit.

Nous Dom Philippes, par la grace de Dieu Roy de Caſtille, ayant par l'eſpace de quarante ans gouverné deux Royaumes, le LXXI. an de mon âge, je le remets & reſigne à mon Dieu, à qui il eſt, & mon ame en ſes tres-benites mains, afin que ſa divine Majeſté faſſe d'elle ce qu'il luy plaira : & veus qu'aprés qu'elle ſera ſortie de ſon corps, il ſoit enbaumé & veſtu en habit Royal, & mis dedans le cercueil de bronze qui eſt icy : & aprés y avoir tenu mon corps autant de temps qu'il eſt accouſtumé, qu'on le porte au ſepulchre de cette façon.

Que le Guidon de l'Archeveſque marche devant : puis la Croix, les Moines, & le Clergé; apres cela l'Adelantado veſtu en deüil, l'Eſtandart Royal traiſnant en terre. Le Duc de Najera portera la Couronne en un grand Baſſin couvert d'un voile, & le Marquis d'Aguilar portera l'Eſpée, & mon Corps ſera porté par huit de mes Serviteurs en Chef, habillez de deüil avec leurs torches allumées, & l'Archeveſque marchera aprés ; puis les Grands & noſtre heritier univerſel derriere, avec ſon deüil allant à l'Egliſe. Que mon Corps ſoit mis dans un tombeau qui ſe fera, & aprés que le ſervice ſera dit par le Prelat,

lat, on me mettra en la cave, qui ſera ma derniere maiſon pour jamais.

Cela eſtant fait, voſtre Roy III. de mon nom, s'en ira à Madrid à Saint Jeroſme, où ſe fera ma neufaine, & ma fille avec ma ſœur s'enfermeront pendant ce temps aux Cordeliers. Et vous Prince, outre ce que je vous ay autrefois dit, que vous ayez beaucoup de ſoing de voſtre ſœur, qui eſtoit tout mon amour & la lumiere de mes yeux: tenez la Republique en paix, donnez luy de bons Gouverneurs, recompenſant les bons, & chaſtiant les mauvais.

Je veux que le Marquis de Montdalard ſorte de la Priſon, en laquelle il eſt, & demeure libre, à la charge qu'il n'entrera point à la Cour.

L'on pourra auſſi delivrer la Femme d'Antoine Perez,& luy rendre ſon bien,à la charge qu'elle ſe retirera dans un Monaſtere, & que ſes filles n'heriteront que de la part de leur Mere.

Je pardonne à ceux qui ont eſté pris pour la chaſſe, & à ceux qui ſeront condamnez à mort, par faute d'avoir un pardon du Roy. En ſuite de cela ſa Majeſté demanda le dernier embraſſement à ſes Enfans, leur diſant qu'ils s'allaſſent repoſer. Au ſortir le Prince dit à Chriſtophle de Moura, qui eſt celuy qui tient

tient la Clef maiſtreſſe ? C'eſt moy Monſeigneur, reſpondit-il. Donnez la moy, dit le Prince. Voſtre Alteſſe me pardonnera, dit Chriſtophle de Moura, c'eſt la Clef de confiance. Sur cela le Prince dit, c'eſt aſſez, & entra en ſa chambre : & Dom Chriſtophle retourna au Roy, lequel il trouva un peu allegé, & luy dit, Sire ſon Alteſſe m'a demandé la Clef maiſtreſſe, & je ne luy ay pas voulu donner, ſans le congé de voſtre Majeſté. Le Roy luy reſpondit, vous avez mal fait.

Il luy arriva puis aprés un autre ſincopé, & il demanda l'extreme Onction ; laquelle l'Archeveſque luy donna. En ſuite dequoy il commanda qu'on tiraſt un Crucifix, qui eſtoit gardé en un coffre, parce que c'eſtoit celuy, avec lequel mourut ſon Pere, & il voulut auſſi mourir avec luy.

Aprés que ſa Majeſté eut eu l'extreme Onction, ſon Alteſſe voulut le revenir voir, & lors Dom Chriſtophle entra, & mettant le genoüil en terre preſenta à ſon Alteſſe la Clef, laquelle elle prit, & la donna au Marquis de Denia : & ſur ce point le Roy luy dit. Je vous recommande Dom Chriſtophle pour le meilleur de mes ſerviteurs que j'ay eu, & vous recommande auſſi les autres, afin que vous en ayez ſoin. Et lors ſa Majeſté ſe retourna pour leur dire adieu, en les embraſſant

il

il perdit la parole, & demeura deux jours en cette façon. Il mourut le treizieſme du mois de Septembre à trois heures du matin, l'Archeveſque dit la Meſſe, le nouveau Roy retourna de l'Eſcurial le ſeizieſme à huit heures du ſoir, laiſſant ſa ſœur aux Cordeliers, & ſe retira à ſaint Jeroſme. La Cour en demeura fort attriſtée.

Aprés ſa mort ſceüe en France & en Flandres, aucuns firent ſon tombeau par ce Sonnet; auquel en tout ne faut preſter creance, comme choſe faite par haine, paſſion, & animoſité.

SONNET

Sur la mort du Roy d'Eſpagne.

IL eſt donc mort ce grand, ce tyran, ce Monarque,
Cet alteré de ſang, ce monſtre ambitieux,
Qui penſoit eviter l'ordonnance des cieux,
Braver Pluton, la mort, les deſtins & la Parque.
Mais Caron l'a paſſé, qui avec luy embarque
Cette Inquiſition, dont le feu furieux
A ſi long-temps bruſlé les hommes genereux,

Conduiſant aux enfers ce triomphe en ſa barque.
Il fit mourir ſa femme, il tua ſon enfant,
Il pilla Portugal, injuſte triomphant
Du Royaume d'autruy: & puis inſatiable,
Pauvre en ſon abondance, il broüilla les François,
Fit mettre à mort leur Roy, viola toutes loix,
Ores joüiet des morts, & des vivants la fable.

Or ſi ce grand Roy a aymé l'eſpée & la guerre, il a bien autant aymé, ou plus, & trop, l'eſpée de la Juſtice, enſuivant bien la doctrine de l'Empereur qu'il luy donna, de l'aymer & embraſſer, comme j'ay dit cy-devant: voire il l'a tellement aymée & reverée, qu'il ne l'a pas eſpargnée ſur ſon propre fils, Dom Charles, Prince d'Eſpagne, ayant eu plus de conſideration à la garde de ſon Eſtat, qu'à la vie de ſon fils: Ce que ne fit pas ce grand Charlemagne à l'endroit du ſien.

Je ne veux pas entreprendre de dire toutes les raiſons, pourquoy ce Prince Dom Carlos mourut; car elles me ſont inconnuës: & puis on en parle fort diverſement. Bien dit on qu'il y en avoit de tres-juſtes & de pertinentes, & au nombre de trente deux; dont la moindre eſtoit qu'il avoit voulu faire mourir

rir ſon Pere : car cela ſe diſoit pour lors en noſtre Cour de France, mais c'eſtoit en riſée. J'ay oüy raconter à un grand perſonnage Eſpagnol, que le Roy d'Eſpagne le tenant priſonnier, il aſſembla un jour ſon Conſeil, pour ſçavoir ce qu'il en feroit. Les uns opinerent qu'il ne le devoit pas faire mourir, ny reſpandre ſon propre ſang, qui poſſible un jour crieroit vengeance devant Dieu ; mais qu'il le falloit mettre dans une priſon auſtere & perpetuelle. Les autres dirent qu'il le falloit bannir & confiner en Flandre, & là luy bailler de l'exercice à ſon haut courage, qui deſiroit tant la guerre, pour la faire là aux rebelles heretiques, & les du tout exterminer : ou bien l'envoyer aux Royaumes de Naples & de Sicile, & les luy donner en partage, & luy amollir le cœur par un ſi beau don & bienfait, provenant d'un bon naturel d'un doux Pere, qui luy pardonnoit ſa faute. D'autres dirent qu'il le falloit pluſtoſt envoyer à Oran, & l'en faire Roy, & là ſe comporter avec les Mores, ou bien, ou mal, comme il luy en viendroit à la fantaſie. Sur quoy le Roy d'Eſpagne reſpondit à tous, que pour le tenir en priſon, il n'y avoit point de raiſon, d'autant qu'à un tel enragé & endiablé de Lyon il ne ſe pouvoit trouver de cage, fuſt-elle de fer, aſſez forte pour l'y tenir en

ſeureté, qu'il n'en eſchappaſt. De l'envoyer en Flandres, il n'y ſeroit pas pluſtoſt, qu'il s'accorderoit avec les rebelles, leur pardonneroit, & les accoſteroit en quelque façon que ce fuſt pour ſe faire encore plus rebelle qu'eux, & luy faire la guerre. De luy donner le Royaume de Sicile & de Naples, c'eſtoient deux trop petits morceaux & Royaumes pour raſſaſier & borner ſon ambition ; d'autant qu'en hauteſſe de courage naiſt ſouvent convoitiſe de regner, ſoit par juſtice ſoit par intolerance de ſuperieur, comme l'on dit, ou par les mauvaiſes perſuaſions des ſerviteurs que l'on tient prés de ſoy. Et s'il vous plaiſt, diſoit-il, ſi les Napolitains de tout temps ont eſté ſujets aux mutations & rebellions, que ne ſeront ils avec luy. De plus il s'aideroit des moyens & richeſſes qui ſont là ; & ſur tout de ces Galeres, qui luy viendroient faire la guerre juſque dans toute l'Eſpagne. Car celuy qui eſt le plus fort ſur la mer vers l'Italie, il eſt quaſi maiſtre d'Eſpagne. Voire meſmes qu'il s'accoſteroit pluſtoſt des forces & Galeres d'Alger & du Levant, pluſtoſt qu'il ne fiſt tous les maux du monde, à luy & à tous ſes pays. Pour le regard de l'envoyer à Oran, auſſi-toſt il feroit confederation avec les Roys de Fez & de Maroque, &

de

de tous les Mores, pour entrer en Eſpagne & la ravager, auſſi bien que firent jamais les Sarraſins. Parquoy il conclud ſur ſes raiſons, que le meilleur eſtoit de le faire mourir : dont un matin on le trouva en la priſon eſtouffé d'un linge ; non, dit-on, ſans avoir auparavant débagoulé contre ſon pere mille injures & execrations, maledictions, & vilainies, lors qu'on luy annonça ſa mort, & ſans l'avoir adjourné devant Dieu, à y comparoiſtre un jour pour ſa cruauté. Ceux qui l'ont veu & connu diſent qu'il eſtoit fort opiniaſtre, eſtrange, & qu'il avoit pluſieurs humeurs bijarres. Il ſe faſchoit fort de demeurer oiſif en Eſpagne ; & meſmes quand il oüyt parler le Comte d'Egmont, qui luy propoſa force belles choſes, dont les mains luy demangeoient ſi fort pour mener la guerre, qu'on dit qu'il voulut ſe dérober pour aller en Flandres. Dom Ruy-Gomez tres-fidel au Roy, ſon Gouverneur, en advertit ſa Majeſté, qui parla bien à luy; toutesfois il ne fut ſans reſponſe, diſant que s'il vouloit eſtre oiſif, qu'il ne le vouloit pas eſtre en ſi jeune âge, & en ſi belle occaſion qui ſe preſentoit. De ſorte qu'il ſe mocquoit de ſon Pere & de ſes oiſivetez : ſi bien qu'il fit faire un jour un livre de papier, tout en blanc, & par mocquerie fit

mettre en la ſubſcription & au commencement dudit livre : *Los grandes y admirables viajes del Rey Dom Philippe.* Et au dedans il y avoit. *El viaje de Madrid al Pardo, del Pardo al Eſcurial, del Eſcurial à Aranjuez, de Aranjuez al Eſcurial, del Eſcurial al Pardo, del Pardo à Madrid, de Madrid à Aranjuez, de Aranjuez à Toledo, de Toledo à Valladolit, de Valladolit à Burgos, de Burgos à Madrid, y del Pardo à Aranjuez, de Aranjuez al Eſcurial, del Eſcurial à Madrid, y de aquy à las Cortes de Monçon.*

Et ainſi de feuillet en feuillet il emplit le livre de telles inſcriptions & eſcritures ridicules, ſe mocquant ainſi du Roy ſon Pere, & des voyages & pourmenades qu'il faiſoit en ſes maiſons de plaiſance : ce que le Roy ſceut, & en vit le livre, dont il fut fort aigry contre luy. Parmy les injures & poüilles, qu'il dit de ſon Pere aprés ſa ſentence, fut qu'il luy reprocha qu'il luy avoit ſouſtrait & ravy ſa femme, Doña Elizabeth de France, qui juſtement luy avoit eſté donnée par accord en faiſant la paix, & qu'elle luy eſtoit deuë : ce qui luy deſplaiſoit fort ; car il l'ayma toûjours & l'honnora juſques à la mort ; comme certes elle eſtoit une des plus aymables Princeſſes du monde ; & il luy faſchoit fort qu'on

la

la luy avoit oſtée. Bref, s'il euſt veſcu, il euſt fait enrager ſon pere, car il eſtoit fort bizarre & tout plein d'opiniaſtreté. Il menaçoit, il frappoit, il injurioit. Si bien que Dom Ruy Gomez fort favory du Roy d'Eſpagne, s'il en fut onques, & qui avoit eſté nourry avec luy dés ſa jeuneſſe, & qui eſtoit venu de Portugal avec la Princeſſe ſa femme (car il eſtoit Portugais) n'en pouvoit chevir: & à toute heure il ſupplioit le Roy de luy oſter cette charge, & de la donner à un autre; qu'il en ſeroit tres-aiſe: mais le Roy ſe fiant en luy, ne voulut jamais: & touſiours ce Prince menaçoit ſon gouverneur; qu'un jour quand il ſeroit grand il s'en repentiroit.

Quant à ſes autres ſerviteurs & officiers, quand ils ne le ſervoient pas bien à ſon gré, il ne faut point demander comment il les eſtrilloit. Moy eſtant en Eſpagne il me fut fait un conte de luy, que ſon Cordonnier luy avoit fait une paire de bottes tres-mal faites, il les fit mettre en petites pieces, & fricaſſer comme tripes de bœuf, & les luy fit manger toutes devant luy, en ſa chambre, de cette façon. Il aymoit fort à ribler le pavé & faire à coups d'eſpée, fuſt le jour, fuſt la nuit: car il avoit avec luy dix ou douſe enfans d'honneur des plus grandes mai-

ſons d'Eſpagne, les uns les forçant d'aller avec luy & en faire de meſmes, d'autres y allans d'eux meſmes & de tres-bon cœur. En quoy on a obſervé en Eſpagne, que la pluſpart de tous ceux-là, voire tous ont eſté tuez en mauvais garnemens; & pluſieurs ont finy mal, retenant fort de la nourriture de leur Prince, qui leur avoit appris tout cela.

Quand il y alloit par les ruës quelque belle Dame, & fuſt elle des plus grandes du pays, il la prenoit & la baiſoit par force devant tout le monde, & il l'appelloit putain, bagaſſe, chienne, & force autres injures leur diſoit-il. Celles qui le venoient baiſer à l'amiable, quand il leur diſoit, putain baiſez moy, il les careſſoit plus modeſtement, en leur diſant, qu'elles eſtoient fort gracieuſes putains & veſſes. Bref, il leur faiſoit mille petits affronts: car il avoit une tres-meſchante opinion de toutes les femmes, & plus encor des grandes Dames que des autres, les tenant pour tres-hypocrites & traiſtreſſes en amour, qu'en cachette & ſous les rideaux elles eſtoient plus putains que les autres. Bref, il eſtoit le fleau de toutes, fors de la Reyne, que j'ay veu qu'il honoroit fort & la reſpectoit: car eſtant devant elle il changeoit du tout d'humeur & de naturel, voire de couleur. Enfin il eſtoit un terrible maſle, & s'il euſt veſcu,

veſcu, aſſeurez vous qu'il s'en fuſt fait accroire, & qu'il euſt mis le pere en curatelle. Aucuns l'ont ſoubçonné de la Religion tant de Luther que de Calvin, & qu'il s'entendoit avec les Proteſtans, qui luy promettoient l'Empire & le Pays-bas ; car il avoit de l'ambition tout ce qu'il luy falloit. Le Pere, treshabile Prince, le prevint par le moyen de Ruy Gomez, qui luy reveloit tout, en quoy il fut tres-digne de loüange, & du tout point ingrat à l'endroit de ſon premier Maiſtre, qui eſtoit le Roy d'Eſpagne.

Je me ſuis laiſſé dire, qu'il s'eſtoit fait un Livre en Eſpagne, voire imprimé, de ſes opiniaſtretez & bizarreries, de ſes traits & humeurs, là où il y en a de toutes façons, dequoy paſſer le temps en les liſant. Il avoit eu pour precepteur Monſieur Boſſulus, François, qu'on a veu depuis en France, l'un des ſçavants & bien-diſans de ſon temps, & qui parloit auſſi eloquemment pluſieurs langues, de meſchante vie pourtant : dont il luy en pouvoit faire de bonnes leçons. Auſſi on dit que luy s'eſtant deſcouvert de quelque choſe d'importance à Dom Jean, qu'il le revela au Roy d'Eſpagne : dont il l'en ayma touſiours davantage, mais mal reconneu depuis, & Dom Charles l'en haït ſi bien, qu'ordinairement

ils avoient disputé ; jusques là qu'il l'appella une fois bastard & fils de putain ; mais il luy respondit, *Si yo lo soy, mas yo tengo Padre mejor que vos*, Oüy je le suis, mais j'ay un Pere meilleur que vous : & ils en cuiderent venir aux mains.

Je croy qu'aprés que ce Prince eust bien jetté sa gourme, comme ces jeunes poulains, & passé tous ses grands feux de sa premiere jeunesse, qu'il se fust rendu un tres-grand Prince, & homme de guerre & d'Estat. Il fut Filleul de l'Empereur, en portant le nom ; & tout petit fils qu'il fust, quand il s'en alla reduire en son Monastere, il le voulut voir ; & en eut tres-bonne opinion & espoir, & luy fit de tres-belles leçons : & puis luy donna sa benediction, qui luy servit à faire un bon commencement. Quant à mon petit jugement, je le jugeois un jour grand, & luy trouvois une tres-bonne façon & bonne grace ; encore qu'il eust son corps un peu gasté, mais cela paroissoit peu : si n'approchoit-il pas jamais en tout de Dom Juan d'Austriche, lequel estoit un beau & tres-accomply Prince ; & n'ay jamais veu homme approchant des vertus bien universellement à feu Monsieur de Nemours Jacques de Savoye, que luy. Il estoit fort beau, comme j'ay dit, & de bonne grace, gentil en

toutes

toutes ſes actions, courtois, affable, d'un grand eſprit, & ſur tout tres-brave & vaillant, & qui croyoit le Conſeil, & luy obeïſſoit fort pour ſe faire grand ; comme il l'euſt eſté, ſi la mort ne l'euſt prevenu. Pour ſa premiere guerre il fut General du Roy d'Eſpagne ſon Frere, en la guerre de Grenade, où il ſe fit ſignaler pour eſtre un tres-vaillant Prince ; & meſmes aucuns vieux Capitaines & Soldats, qui eſtoient encor en vie, de l'Empereur ſon Pere, s'eſcrierent tous aprés. *Ea es verdadero hijo del Emperador*, il eſt vray Fils de l'Empereur.

A ce coup il fit une choſe tres-belle pour la Religion d'Eſpagne : car il chaſſa tous les Mores de Grenade : de ſorte qu'ils n'ont plus infecté l'Eſpagne depuis, & ne ſe reſſentent plus du Marranne, comme ils faiſoient ; au moins aucuns de leurs voiſins, pour traiter par trop avec eux. Cela eſtant fait, par ſa renommé qui voloit par le monde, tant des Chreſtiens que des Infidelles, il fut fait General de la ſainte Ligue ; mais pourtant aprés le refus de Monſieur le Duc d'Anjou, noſtre feu Roy dernier Henry III. & de Monſieur de Savoye : car le bon Pape Pie V. leur ayant preſenté à tous deux l'Eſtandart, l'un aprés l'autre, Monſieur s'excuſa ſur les affaires du Roy ſon Frere ; &

tant de nous autres qui avions des vaiſſeaux : je conterois maintenant de cette bataille au vray, ce qu'il me faut emprunter de la bouche d'autruy.

J'ay donc oüy dire, que l'armée Turqueſque partit le vingt cinquieſme d'Avril, le jour de Saint George ; car c'eſt la grande Feſte des Turcs, & ils n'en chaument d'autre, ny ne reverent autre ſaint : & meſmes que le grand Sûltan Soliman faiſoit ce jour là ordinairement ſortir toutes ſes armées, tant de terre que de mer en campagne & ſur mer : fors que celle qu'il envoya à Malte, ayant anticipé le jour, tant il luy tardoit de ruiner & prendre cette place. Cette armée donc eſtant partie ce jour là 1571. & aprés avoir fait pluſieurs grands maux, pilleries, ravages, & priſes de pauvres Chreſtiens, tant ſur la terre ferme, où ils deſcendoient, que ſur les Iſles : ayant ſceu comme Dom Jean partoit de Meſſine pour la combattre, elle envoya vers le grand Turc auſſi-toſt, pour ſçavoir ſa volonté, qui manda que l'on combattiſt reſolument. Ladite armée eſtoit compoſée de deux cents trente deux groſſes Galeres, ſans douze que Ucchialy Viceroy d'Alger y mena, & autant de galiottes. Aprés donc pluſieurs maux faits, & battu la terre de la mer,

mer, depuis le quinzieſme d'Avril juſques au ſeizieſme de Septembre, partit Dom Jean de Meſſine, avec deux cents & huit Galeres, ſix Galeaſſes, vingt deux gros Vaiſſeaux, & quarante Fregattes, ſur leſquels il y avoit huit mille Eſpagnols, douze mille Italiens, trois mille Adventuriers, trois mille Allemands, ſans conter les mariniers, ce qui eſtoit peu pourtant. Eſtant revenu le Chevalier Gilles d'Andrade de prendre langue, & ayant aſſeuré que l'armée des ennemis eſtoit à Lepante, Dom Jean fit aſſembler tout le Conſeil, pour ſçavoir ce qu'ils auroient à faire. Il en avoit parlé à part à Monſieur de Rommegas, qu'il eſtimoit beaucoup; auſſi avoit-il raiſon: car c'eſtoit le meilleur homme de mer qui fuſt là, ſans faire tort aux autres, & qui avoit plus fait la guerre aux Turcs. Luy ayant donc demandé ce qu'il luy en ſembloit? Ce qu'il m'en ſemble, dit Monſieur de Rommegas, je dis que ſi l'Empereur voſtre Pere ſe fuſt veu une fois en ſa vie telle armée de mer comme cette-cy, il n'euſt jamais ceſſé qu'il n'euſt eſté Empereur de Conſtantinople, & l'euſt eſté ſans difficulté. Cela veut dire, dit Dom Jean, qu'il faut donc combattre, Monſieur de Rommegas? Oüy Monſieur: Combattons donc. Il en demanda auſſi advis au Seigneur Antoine

Co-

Colonne, qui eſtoit Lieutenant de la Ligue, le Pape l'ayant creé tel aprés Dom Jean. Il luy reſpondit ſeulement, *etiamſi oporteat me mori, non te negabo.* Jéan André Doria ne demanda auſſi pas mieux; car il a eſté touſiours courageux; & il dit qu'il falloit combattre. Les Generaux des Venitiens, les Seigneurs Sebaſtien Venier & Juſtinian Barbarico le voulurent auſſi & de bon cœur; car c'eſtoit à eux, & à leurs terres que les Turcs en vouloient; & dé-jà ils y avoient tres-bien commencé. Le Seigneur de Requeſens grand Commandeur de Caſtille, & depuis Lieutenant du Roy en Flandres, le vouluſt auſſi: mais à ce que j'ay oüy dire à aucuns, il voulut peſer trop toutes choſes, à la mode Eſpagnole, & le Marquis de Sainte Croix de meſmes. Tant y a que j'ay oüy dire, que pluſieurs vouloient la bataille, les autres non; & que ſi Dom Jean n'euſt eſté brave & vaillant, l'on n'euſt jamais combattu: car Monſieur de Rommegas l'a dit depuis à un Cavalier d'honneur, qui me l'a dit; car c'eſtoit luy qui augmentoit le courage de tous.

Ces deux armées donc reſoluës de ſe battre, la Turqueſque part de Lepante le ſoir, & à la pointe du jour ſe trouve en pleine mer: la Chreſtienne faiſant grande force con-

contre le vent, qui eſtoit contraire, apparut de meſmes à la pointe du jour : la Turqueſque venoit à pleines voiles, ayant le vent en pouppe : ſoudain Dom Jean fit mettre toute ſon armée en bataille, le pluſtoſt qu'il peuſt, & la rangea en quatre batailles ou bandes, l'une eſtoit de la main droitte, menée par le Seigneur Jean André Doria, avec cinquante Galeres & deux grandes Galleaſſes ; l'autre à la gauche eſtoit conduitte par le Seigneur Juſtinian Barbarico, General des galeres Venitiennes, avec cinquante Galeres auſſi & deux Galeaſſes, & au milieu des deux Dom Jean mit toute ſa bataille, qui eſtoit de ſoixante & dix Galeres ; & à ſon arrieregarde venoit le Marquis de ſainte Croix avec tout le reſte des Galeres & deux Galeaſſes. Là deſſus Dom Jean à la teſte de la bataille, ainſi en ſi bel ordre, marcha en grande braverie vers l'ennemy. eſtant encore à quatre milles loing il fit tirer une cannonade à l'ennemy par bravade & comme à coup perdu, & comme luy faiſant ſigne par là qu'il eſtoit preparé à la battaille, & alloit droit à luy, & luy monſtroit dequoy ; & outre cela il fit monter le caro à l'Arbre & la flamme à la Pene, qui eſtoient tous ſignals de bataille ; & voyant ſon armée en ſi bel ordre il

deſ-

deſcendit en une Fregatte, & alla par toute l'armée, viſitant & animant un chacun à bien faire, & à mettre toute ſon eſperance en Dieu, monſtrant un crucifix qu'il avoit en la main, ce diſent aucuns, qui favoriſeroit leur bonne cauſe, prononçant ces paroles de ſi bonne & genereuſe grace, qu'il n'y avoit nul qui ne l'admiraſt de ſa reſolution & de ſon courage, & qui ne ſe conformaſt du tout à luy, & ne luy monſtraſt un viſage tres-aſſeuré, avec une tres-grande envie de combattre. Soudain aprés cela il s'en retourna en ſa Reale, car les armées (celle du Turc eſtant en un tres-bel ordre de croiſſant) s'approchoient de voiles & de rames les unes des autres. A ſon coſté droit eſtoit tout contre ſa Reale la generale du Pape, ſur laquelle eſtoit Antoine Colonne Lieutenant de ſa Sainteté, & à ſon coſté auprés de luy la Capitaneſſe de Savoye, commandée par Monſieur de Ligny, un fort honneſte & brave Seigneur, bien digne de ſa charge, que j'avois veu à Malte, & qui m'offroit beaucoup de courtoiſie, par le commandement que luy avoit fait Madame de Savoye : & dans cette Galere de Savoye eſtoit le Duc d'Urbin. A ſon coſté gauche eſtoit la generale des Venitiens, & auprés d'elle à ſon coſté eſtoit la Capitaineſſe de Gennes,

en

en laquelle estoit le Prince de Parme. Les deux dernieres, qui faisoient aisles à la bataille, estoient la Generale de Malte, & à main droite celle de Paul Jourdan Ursin, avec celle de Lommelin à main gauche, & à la pouppe de la Reale pour la conserver estoit la Capitanesse du grand Commandeur de Castille, & la Patrone d'Espagne.

En cette belle ordonnance l'on alla à eux, & ils firent la moitié du chemin : car ils presumoient tant d'eux qu'ils croyoient, que jamais nos Chrestiens ne les attendroient. Lors tout à coup on vit le vent, qui estoit contraire, se faire bon environ midy, que l'on commença la bataille, laquelle fut commencée à la corne gauche de la bataille, où les deux Reales & Generales, tant d'un costé que de l'autre, soudain qu'elles se virent, elles s'accosterent & s'investirent, taschant chacune à se rendre Maistresse de son ennemie; & tout le reste de l'armée chacune de son costé en fit de mesmes. Enfin aprés un tres-grand combat la Reale de Dom Jean se rendit Maistresse de la Turque, & mit en pieces tout ce qui estoit dedans ; & la teste ayant esté couppée au Bascha, soudain elle fut mise sur le bout d'une pique, en signe de trophée : ce qui estonna les Turcs, & anima encor plus les Chrestiens : si bien que toute l'esqua-

l'eſquadre des Galeres Turqueſques, qui eſtoient venuës affronter & attaquer la bataille Chreſtienne, fut traittée de meſmes que leur Generale. Dom Jean victorieux de ce qui l'eſtoit venu charger & attaquer, rallia le plus de Galeres qu'il peut; & voyant que du coſté de ſa corne droite on eſtoit encor aux mains, & bien dangereuſement, donna ſi à propos dedans, qu'il ſe fit bien-toſt maiſtre de toute la bataille, & caſſa & briſa tout ce qui ſe preſenta devant luy. Ucchialy donna beaucoup de peine aux noſtres; mais il fut chargé ſi à propos par le Seigneur Jean André Doria, qu'aprés avoir fait tout ce qu'il peut, & rendu le dernier combat, il ſe ſauva avec trente deux Galeres : on luy donna la chaſſe tant que l'on peut, mais la nuit ſurvint qui empeſcha la veuë & la pourſuitte.

Les Venitiens firent tres-bien, où mourut le Seigneur Juſtinian Barbarico leur General, qui fit ce jour-là merveilleuſement bien, & eſtoit digne de ſa charge : en mourant il dit qu'il mouroit tres-heureuſement pour une telle victoire.

Dom Jean coucha au champ de battaille, & le lendemain il fit recognoiſtre le nombre des vaiſſeaux qui eſtoient pris & mis à fonds : où il s'en trouva entre les ga-

galeres & galiottes deux cens & ſept : le nombre des morts dans ces vaiſſeaux environ trente mille, & douze mille Chreſtiens delivrez de la chaine (ce qui a eſté un bel œuvre) ſans ceux qui furent noyez ou qui allerent mourir ailleurs ; & de pris plus de ſix mille.

Le Roy Charles en eut pareil advis, & manda cet advis à l'Eveſque de Paris, pour en remercier Dieu & chanter le *Te Deum*.

Du coſté des Chreſtiens il y eut bien de morts & de bleſſez juſques à huit ou neuf ou dix mille hommes, tant ſur les quinze galeres qui furent priſes & aucunes recouvrées, que ſur les autres : deſquelles quinze fut la generale de Malte, qui combattit long-temps contre ſept galeres Turqueſques, mais ce maraut de Ucchialy vint qui en emporta une des Chevaliers du ſaint Eſprit de Savoye, une de Gennes, une autre de Sicile, & une du Pape.

Ce ſont des batailles celles-là, bien renduës & debattuës, non pas celles où nous ne rendons de combat pour un double, & où la pluſpart s'enfuyent, comme nous en avons veu de noſtre temps. Et pour mieux faire remarquer celle-cy, voyez

s'il

s'il vous plaiſt les grands perſonnages morts du coſté des Turcs.

Premierement Pertau Baſcha, General de l'armée de mer, Haly Baſcha de terre, Ahmalbey Capitaine des Janniſſaires, Aſſan Baſcha fils de Barberouſſe, Mehemet Bey Gouverneur de Metelin, Ydey Bey Gouverneur de Scio, Caraban Gouverneur de Soubaſſels, Campſau Bey Gouverneur de Rhodes, Dely Solyman, Tapart Cheluby Proutſaga Gouverneur de Napoli de Romanie, Amipſa Bey Gouverneur ou Roy de Tripoly, Dardagan Bey Gouverneur de Tercenal, Muſtaffa Cheluby Treſorier General de l'armée, Affit Cayga Capitaine de Galipoly, Pery Begoly Capitaine d'une eſquadre de galeres, Ochiman Beoly Capitaine de Fanal, Datamus Patron, Daly Baſcha, Dondomy Capitaine de Fanal auſſi, Jafer Aga Viceroy de Tripoly, de Sourie, Maret Aga fils de Dragut, les enfans d'Haly Mehemet & Sahin Bey pris, Mehemet Gouverneur de Negrepont pris, Sirocco Bey d'Alexandrie pris, & Carachaly grand Corſaire ſauvé avec Ucchialy. Il y en a eu une infinité d'autres morts & pris.

Cependant il faut noter, quels gens de marque ſont tous ceux que je viens de nommer.

Ainſi

Ainſi ſe gaigna cette bataille ſans raconter pluſieurs autres particularitez, qui ſeroient trop longues à mettre par eſcrit: auſſi a-elle eſté deſcrite au long par pluſieurs. Mais il faut encor remarquer, que la Reale portoit pour ſon Eſtandart un grand Crucifix, & une Noſtre Dame de Pitié, & une autre des armes de la Ligue. La corne gauche portoit un gaillard jaune, la corne droite en portoit un verd, & l'arriere-garde une Banniere blanche & en pouppe.

Jamais il ne fut donné une ſi belle bataille de mer; auſſi celuy qui en porta les nouvelles à Venize, s'appellant le Seigneur Laffran Juſtinian, comme il vint devant le Doge ou Duc de Venize, il mit le genoüil en terre, & luy dit, Sereniſſime Prince, je vous apporte la nouvelle de la plus glorieuſe victoire que la Chreſtienté eut jamais. De fait certes elle l'eſtoit: & ſi on l'euſt bien pourſuivie comme il falloit, Conſtantinople trembloit & eſtoit auſſi-toſt conquis: mais la jalouſie de nos Princes Chreſtiens gaſta tout; & meſmes celle d'aucuns que je ſçay, leſquels je ne nommeray point; qui ne deſirans la grandeur d'autruy, & portans envie à D. Jean, ſuſciterent la guerre ailleurs, où il n'y avoit ny propos ny raiſon. Puis qu'il y alloit du fait de la Chreſtienté, j'ay grande peur que Dieu

ne

ne s'en ſoit irrité depuis ſur ces perturbateurs. Les Venitiens de l'autre coſté ſe faſchans de la guerre, prierent le Roy de France de moienner la paix envers le grand Seigneur ; où fut envoyé Monſieur l'Eveſque de Dax, de la maiſon de Novaille en Limouſin, fort grand & digne perſonnage de cette charge ; les Venitiens l'ayant eſleu & demandé au Roy : lequel avoit d'autresfois, du temps du Roy Henry ſecond, eſté Ambaſſadeur vers eux, & bien venu d'eux, comme je l'y ay veu. Il fit un tres-heureux voyage pour eux vers le grand Seigneur, & en obtint la bonne paix qu'ils deſiroient : & par ainſi de tres-bonnes occaſions & bons effets, qui n'euſſent manqué d'en ſortir pour la Chreſtienté, faillirent, à l'appetit des malheureuſes envies, jalouſies, & diviſions de nos Chreſtiens. Ainſi ſe perdit jadis la noble Terre Sainte, laquelle, tant que les Princes Chreſtiens furent bien d'accord, fleuriſſoit & augmentoit de jour en jour ; mais eux venans à ſe deviſer & s'envier tout à coup, elle nous eſchappa vilainement des mains. Grande honte certes à nous autres, & de ce temps-là, & d'aujourd'huy : car pour aſſeuré ſi les Princes Chreſtiens ſe fuſſent bien entendus & accordez, infailliblement l'on euſt fait un grand effort ſur l'Empire d'Orient. Car j'ay

oüy

oüy dire à des gens, qui eſtoient à Cõſtantinople pour lors, que les nouvelles y furent apportées de cette grande deffaite, que le grand Seigneur, tout ſon Conſeil de la Porte, & les gens de guerre eſtoient ſi eſtonnez, que ſi l'on euſt veu ſeulement cinquante galeres Chreſtiennes paroiſtre, ils quittoient la Ville. Une choſe fut bien contre nous, & pour les ennemis, c'eſt que ce fut en hiver & au mois d'Octobre que ſe fit cet eſchec: & pource à cauſe du mauvais temps d'hiver, & à cauſe des vents & orages qu'il produit, la belle occaſion ſe perdit. Mais ſi cela fuſt arrivé en May ou Juin, la victoire ſe fuſt pourſuivie: autrement c'euſt eſté un grand blaſme, & une grande honte aux vainqueurs. En renvoyant les malades & bleſſez, comme auſſi les vaiſſeaux caſſez, rompus & briſez, d'où ils eſtoient venus, pour les remettre & refaire, on eût peu faire une election tant d'hommes que de vaiſſeaux frais & gaillards, & puis donner voile, comme j'en ay oüy diſcourir aux grands diſcoureurs. Il eſt bien vray que l'année d'aprés il ſe fit un nouvel armement, mais il ne fit ny ne ſervit de rien, ſinon qu'on alla en la Morée, & aſſiegea Navarain; mais on le fallit, à cauſe du grand ſecours qui vint. Voyla que c'eſt que d'avoir donné loiſir à l'ennemy de reſpirer, & de prendre haleine & courage. Cela arrive ſouvent

vent parmy les grands Capitaines, qu'aprés une grande victoire ils ne ſont pas toûjours bien adviſez & ſages, & font touſiours quelque lourde faute ; & qui pis eſt ils ſont ſi inſolents & aiſes de leur victoire, qu'il leur tarde à toute heure qu'ils ne ſoient retournez en leur patrie, pour ſe montrer & entrer en parade, & faire leur triomphe. Ainſi que fit Antoine Colonne, à qui le Pape donna le triomphe, & voulut qu'il entraſt dans Rome triomphant, ny plus ny moins & en la meſme ſorte que les anciens Conſuls & grands Capitaines Romains ; ainſi que j'ay oüy dire à ceux qui le virent, & eſtoient à Rome pour lors, & que c'eſtoit une tres-belle choſe à voir. J'eſtois à la Cour quand ces nouvelles vindrent : mais j'y en vis aucuns grands ſe mocquer de ce ſot triomphe, qu'ils appelloient ainſi. Cela euſt eſté mieux ſeant encor, ſi l'on en euſt fait de meſmes à Dom Jean le grand General, & qu'il euſt eſté ſuivy d'Antoine Colonne, du General des Venitiens, de Jean André Doria, & de tous ces autres grands Capitaines tant de mer que de terre, qui avoient ſi bien fait, & qui meritoient de triompher auſſi bien que le Seigneur Antoine, juſques aux braves & genereux ſoldats, adventuriers, & mariniers, qui

ſerviſt à jamais de ſouvenance de la valeur de ces braves hommes, tant de ceux qui y moururent, que de ceux qui en eſchapperent vifs. Cela devoit avoir eſté fait de part Dieu, ainſi que j'ouïs un jour à Malte diſcourir un gentil Capitaine Eſpagnol, que l'on devoit amaſſer tous les os des Turcs, qui eſtoient morts en ce ſiege, & d'eſtre curieux juſque là, de n'en oublier un ſeul; & les mettre tous en un monceau, & là en dreſſer une montagne; afin qu'elle ſerviſt à jamais d'eternelle memoire & inſigne, & de memorable trophée pour les braves Chevaliers qui les avoient défaits, & de leur valeur: à celle fin qu'on peuſt dire, voylà une montagne des oſſements des Turcs, qui moururent au ſiege de cette place, qu'ils ne peurent prendre: & que là auprés on dreſſaſt une aiguille en piramide, où l'eſcriteau en fuſt engravé. Certes ce Capitaine eſtoit de bien noble eſprit, d'aller trouver cette gentille invention, qui devoit avoir eſté prattiquée, pour la gloire de ſi braves Chevaliers. Ainſi auprés de Nancy, où le Duc de Bourgogne fut défait & tué, l'on y voit une chappelle, où les Lorrains furent curieux d'amaſſer & d'y poſer tous les os des Bourguignons, qui moururent là: & ce en ſigne de leur belle victoire. Mais je n'ay eſté que trop long en

cette digreſſion, laquelle j'eſpere que le Lecteur me pardonnera, parce qu'elle n'eſt point mauvaiſe.

Pour retourner encores à Dom Jean, à ce que je tiens de quelques braves & grands Capitaines, qui l'ont veu en affaires, il eſtoit ſi brave & vaillant, que ſi tout le monde l'euſt voulu croire, il ſe fuſt fait un Roy ou petit Empereur de quelque Róyaume ou Empire en Orient; & y euſt bien planté l'Evangile de noſtre Dieu. On l'a un peu blaſmé pour la perte de la Goulette, & ſi bien que dans Rome il s'en fit un Paſquin. *El Cardinal con la bragueta, Dom Iuan con la raqueta, han perdido la Goletta.* Ils veulent dire, que le Cardinal de Granvelle, pour lors Viceroy de Naples, s'amuſant trop à l'amour, & Dom Jean trop à jouër à la paulme, dont il aymoit fort l'exercice, avoient perdu la Goulette.

Il eſtoit aiſé à ceux qui firent ce Paſquin de bavarder, mais il ne tint nullement à Dom Jean: car de jour en jour il ſe preparoit pour l'aller ſecourir: mais ceux de dedans le previndrent, & ne tindrent comme on le preſumoit; & on penſoit que s'ils euſſent tenu la moitié autant que ceux de Malte tindrent, ils eſtoient bravement ſecourus, & tout

tout de meſmes : & on euſt fait un grand eſchec ſur les Turcs, qui avoient toute leur armée en terre, & on les euſt pris à l'impourveu : de ſorte qu'il en fuſt allé tres-mal pour eux. Voila pourquoy Dom Jean n'eut là aucune coulpe ny faute.

Quelque temps aprés le Roy d'Eſpagne l'ayant fait venir à ſoy en Eſpagne, & aprés l'avoir bien embouché, l'envoya en Flandres, où il alla en galant Cavalier, & non en homme qui euſt peur : ains pour faire le chemin il y alla en brave Adventurier : car ſans autre grand embarras de train ny d'armée, pour aller plus aſſeurement & aſſeurer ſa perſonne, il prend la Poſte avec ſix chevaux ſeulement, ayant avec luy le Seigneur Octavio Gonzague pour confident, & un poſtillon François, qu'il prit en Eſpagne, un gentil compagnon, & qui ſçavoit toutes les Poſtes, les chemins, les routes & traverſes de France : lequel m'a mené auſſi pluſieurs fois par les poſtes de France, & mémes celles de Guyenne : & on diſoit qu'il eſtoit Suiſſe Franciſé, ou my-Savoiard Eſpagnoliſé. Il le paſſa par toute la France, en un temps dangereux, & en un pays ſcabreux, & meſmes par la Guyenne à la veille de la guerre : car dans trois mois aprés nous l'euſmes. Il vint à Paris deſcendre à la ruë ſaint

Antoine, tout devant le logis de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne : la nuit eſtant venuë, il le va trouver, parle un peu à luy, & ſçachant que ce ſoir là il y avoit un bal fort ſolemnel au Louvre, il y vient deguiſé avec le Seigneur Octavio, voit dancer toute la Cour ; la contemple ; & ſur tout par grande admiration la belle Reyne de Navarre, ſœur de Noſtre Roy, la merveille du monde ; il demeure preſque en extaſe de voir une telle beauté : puis aprés il ſe remet & s'en va tout ravy & & bien informé d'elle, & de noſtre Cour : ainſi que j'ay oüy dire à un Secretaire de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne. Le lendemain il ſe pourmene par Paris, voit le Palais, admire ſa grandeur & la beauté de la ville, ſans eſtre connu ny rien ſçeu de luy qu'aprés ſon départ. Puis il reprend la poſte, pourſuit ſon voyage droit à la Duché de Luxembourg, & de là en Flandres : où ayant trouvé Anvers pris & ſaccagé, il fit une paix, ſous condition d'en chaſſer les Eſpagnols ; ce qu'il fit ; & ils s'en allerent tous en Italie, ſi chargez du butin d'Anvers, qu'ils n'en pouvoient marcher. Ce Prince fut bien trompé en cette paix ; & bien luy ſervit de ſe montrer bon, vigilant & bon Capitaine. Aucuns le blaſment de ce traitté de paix, de ſe deſarmer ainſi, & renvoier ſes gens. Et ce fut ce qu'un jour ſceut bien remontrer cet-

cette brave, genereuſe, & belle Infante, à qui le Duc d'Arſchot (fut ou de luy ou d'autres qui l'en avoient prié) porta la parole, que jamais elle n'auroit ſon Païs-bas paiſible, qu'elle n'euſt chaſſé les Eſpagnols. A quoy luy reſpondant, & luy donnant un grand ſoufflet, elle luy dit : n'avez vous pas honte de me dire cette parole, veu que vous ſçavez bien, que pour les avoir chaſſez il en prit tres-mal à Dom Jean d'Auſtriche mon Oncle. Comme de vray les Eſtats ne garderent gueres la paix, en quoy ils furent fort blaſmez. Car ils aſſemblerent une fort groſſe armée de cinquante mille hommes, compoſée de ceux de leur nation, de François, d'Anglois, & de Reiſtres, que le Prince de Cazimir avoit amenez : mais Dom Jean fit aller leur armée à rien, & elle ſe diſſipa de ſoy meſme : car il l'alla aſſaillir, encore qu'elle fuſt retranchée de grands retranchemens ; & leur donnant une camiſade, n'ayant avec luy que quatre mille Eſpagnols, luy à la teſte, fauſſe tous leurs retrenchemens & batricades, enfonce & donne dedans, défait tout ce qu'il trouve ; & n'euſt eſte une brave trouppe, fort petite pourtant, de François & de quelques Anglois, qui ſe reſolurent à la defence, là où ſe trouva auſſi à propos Monſieur de la Nouë à faire teſte,

& qui fit tres-bien, il leur enlevoit resolument leur logis, & leur defaisoit la plusspart de leur armée, & mettoit en routte tout le reste.

J'estois lors à la Cour, quand ces nouvelles arriverent au Roy, qui ne se pouvoit saouler de loüer un tel acte, genereux & vaillant. Un peu auparavant Monsieur de la Nouë m'avoit escrit, me priant de l'aller trouver, & me mandoit les forces des armées des Estats, qui estoient grandes, & m'escrivoit ainsi. Nous sommes plus forts que Dom Jean : *Mas los Espagnoles dïsen que son superiores en valor.* Tels estoient ses mots.

Or ce pauvre Prince ne jouyt pas longuement de cette belle gloire & loüange : car luy qui avoit tant cherché de mourir dans un camp rude de Mars, alla mourir dans un lit mol & tendre, comme si c'eust esté quelque mignon de Venus, & non un fils de Mars. Il mourut de peste, qu'il avoit prise de Madame la Marquise d'Avré, disoit-on, de laquelle il estoit espris : mais tout le monde ne dit pas cela, & mesmes en Espagne : car on tient qu'il mourut empoisonné par des bottines parfumées : & je m'en vay dire comment. Dom Jean avoit un Secretaire, que le Roy d'Espagne luy avoit donné, & en

en qui il se fioit fort, qui s'appelloit le Seigneur d'Escovedo : il avoit esté à Dom Ruy Gomez, ledit Dom Jean l'envoya un iour de Flandres vers le Roy, pour luy rapporter les affaires de son Estat. Estant à la Cour, aprés avoir fait sa legation & sa charge, il s'enquiert des nouvelles de la Cour, & mesmes des Dames ; ainsi que nous autres Courtisans sommes curieux aussi-tost de nous en enquerir, quand nous y arrivons. On luy dit que la Princesse d'Eboly, vefue de Ruy Gomez (que j'ay veu) une tres-belle femme, qui estoit de la maison de Mendoza, traittoit fort l'amour avec Antoine Perez, que j'ay aussi veu Secretaire mayor du Roy Philippe, & son principal Conseillier & tres-favory, un tres-habile homme, qui faisoit tout. Escovedo, qui avoit esté & à son mary & à elle, & qui se ressentoit encore de l'ancienne amitié & fidelité qu'il portoit à son feu Maistre, ne peut supporter sur le cœur cette nouvelle, qu'il ne s'en deschargeast à feu sa Dame & Maistresse, à sçavoir à ladite Princesse d'Eboly, & ne luy remonstrast le meschant bruit qui couroit d'elle, & le grand tort qu'elle se faisoit. Elle en colere aussi-tost de telles remonstrances le renvoya bien loing avec des rudes menaces, & descouvrit le tout à son amy Antoine

Perez ; qui en concevant la vengeance le fit tuer, & ſuppoſa force faux memoires, qu'il monſtra au Roy d'Eſpagne ; par leſquels il le montroit traiſtre & infidele au Roy ; & que Dom Jean ſon Maiſtre traittoit pour s'impatroniſer non ſeulement de l'Eſtat de Flandres, mais de celuy de Milan & du Royaume de Naples. Bref, il ne manqua pas de fauſſes impoſitions & inventions à quantité: à quoy le Roy prenant pied, comme jaloux de ſon Eſtat (car quelle eſt la choſe qu'un Prince ne faſſe, pour maintenir ſon Eſtat, quand on le luy veut ébranler) fait donner la venuë à la vie de Dom Jean, comme j'ay dit. En quoy le Roy eſt excuſable, mais Antoine Perez tres-blaſmable. Dieu qui eſt Juge juſte des meſchantes actions humaines, en produiſit auſſi-toſt la punition. Car le Preſident de Caſtille, *El Conde Braias de la Caſa de Sappatos*, en Arragon, avec Mattheo Vaſquez Secretaire du Roy, & tous deux grands ennemis d'Antoine Perez, firent tant ſur la perquiſition de la mort d'Eſcovedo, qu'ils en ſceurent la verité, & que pour le ſeur ladite Princeſſe & Antoine Perez l'avoient pourchaſſée : & de plus deſcouvrirent les fauſſes accuſations & impoſitions du pauvre Dom Jean. Dequoy le Roy tres-indigné & faſché fit mettre l'un & l'autre

tre en prison ; mais cela ne repara pas la vie du pauvre Dom Jean, ny du pauvre Escovedo, ny les regrets qu'en fit le Roy ; non plus que fit le Roy Louys XI. à l'endroit d'un Moine de son Royaume ; lequel voyant un jour le Roy disner, & ayant par cas fortuit tout contre soy un Capitaine de Picardie, à qui le Roy en vouloit ; il fit signe seulement de l'œil à Tristan l'Hermite son grand Prevost : car le plus souvent il n'usoit pas d'autres commandemens, sinon par guignades & signes. Tristan pensant qu'il luy fist signe du Moine, ne manque aussi-tost de le prendre dans la basse court, & de le faire jetter dans un sac en l'eau. Le Capitaine, qui avoit veu le signe du Roy, se douta que c'estoit pour luy ; c'est pourquoy tout bellement il s'evada & monta à cheval, & picqua vers la Flandre. On dit au Roy le lendemain, qu'on l'avoit veu sur le grand chemin, qui s'en alloit à belle erre. Le Roy envoya querir Tristan, & luy dit : Tristan, pourquoy ne fistes vous hier ce dont je vous fis signe de cet homme ? Ha, il est bien loing à cette heure, dit Tristan. Ouy, bien loing, dit le Roy, on l'a trouvé vers Amiens. Mais vers Rouën, dit Tristan, où il a dé-jà beu son saoul. Qui entendez vous, dit le Roy ? Hé, le Moine, dit Tristan, que vous

me montraſtes : je le fis jetter auſſi-toſt en un ſac dans l'eau. Comment ! dit le Roy, le moine ? Hé Paſque Dieu ! (Car c'eſtoit ſon jurement) c'eſtoit le meilleur moine de mon Royaume : qu'avez vous fait ? Hé bien, il luy faut faire dire demain une demie douzaine de Meſſes *de Requiem* ; & par ainſi nous voylà autant deſchargez : car j'entendois ce Capitaine Picard. Voylà comme le Moine ſauva la vie au Capitaine, ayant eſté pris pour l'autre. Ce fut bien un qui pro quo d'apotiquaire ; mais la vie de l'autre n'en fut nullement reparée. Il n'eſt pas bon de faire tels commandemens par ſignes, vous en voyez l'inconvenient. Il n'eſt que de parler haut & clair, & abſolument en Roy & Magiſtrat ſouverain.

Ainſi la mort d'Eſcovedo, ny de Dom Jean ne furent point reparées ny remiſes, pour l'empriſonnement d'Antoine Perez, ny pour ſon banniſſement : lequel rompant les priſons s'enfuit en Arragon ; où il fit en partie cette belle revolte de Saragoſſe & d'Arragon ; qui euſt pris grand feu ſans la grande prudence du Roy, qui ne s'en eſtonnant autrement, y envoya Dom Alonzo de Varas, avec une groſſe armée de Caſtille, dont il eſtoit General : leſquels aprés avoir fait des mauvais aſſez, quand il fallut venir au bon du fait, *ils* ſe rendirent, & poſerent bas les armes :

mes : & par commandement fut trenchée la teſte à la Juſtice d'Arragon, qui fut un grand fait : car elle a eſté de tout temps tresfiere & ſi arrogante que rien plus. Et le Juge s'appelloit Dom Jean de la Muſa : lequel eſtant pris, le Roy ne fit qu'envoyer un petit billet, qui portoit ainſi. *La preſente veuë, vous ferez trencher la teſte à la juſtice d'Arragon, ſans autre delay ; parce qu'il convient à noſtre ſervice, ſur peine d'indignation.* C'eſt commander cela, en mots briefs, & non par ſignes, comme je viens de dire. Il fit auſſi prendre priſonnier le Duc de Villermes, & le Comte d'Arande, tous parens dudit D. Jean & mener en Caſtille. On ne ſçait s'ils en ont eu autant tous ces rebelles. Auſſi certes avoient-ils fait une grande injure au Roy : car ayant pris dans ſon logis Dom Inigo de Mendoza, Marquis d'Almenara, Surintendant de toutes les affaires d'Arragon, & l'ayant ſorty de ſon dit logis & mené dans la ruë, ils luy baillerent tant de coups de baſton, qu'il mourut au bout de quinze jours dans la priſon.

Quant à Antoine Perez, il ſe ſauva tellement quellement, comme il peut par les montagnes, avec toutes les peines du monde, par les pluyes, neiges, glaces, & vents : il vint en Bearn, où il demeura long-temps avec Mada-

Madame la Princeſſe Sœur du Roy, luy perſuadant & mettant en avant beaucoup de belles occaſions, ainſi que font touſiours les malcontents & rebelles, pour conquerir par delà; ſi bien que Madite Dame y envoya quelques gens : mais la pluſpart furent defaits, & s'en retournerent fort pietres. Aprés cela ledit Antoine s'en alla avec elle à la Cour trouver le Roy, & luy parler; de là en Angleterre, où il n'a pas mieux fait ſes affaires qu'ailleurs; & eſt derechef retourné en France. A cette heure il dit qu'il veut aller à Conſtantinople, trouver le grand Seigneur; là où s'il peut il nuira au Roy ſon Maiſtre, en tout ce qu'il pourra par ſon grand eſprit, comme il l'a tres-bon & habile, & qui ſçait les affaires de ſon Maiſtre mieux qu'homme du monde; les ayant maniées de long-temps, ce qu'il a fait à ſouhait, & comme il vouloit. Il ſera homme poſſible, dit-on, pour ſe renier, eſtant en tel deſeſpoir : & force gens l'ont fait, & le feroient. Ce fut luy qui le premier fut mediateur & traffiqueur des amours de ladite Princeſſe d'Eboly avec le Roy : & par ainſi faiſant pour autruy, il vouloit faire auſſi pour ſoy; n'eſtant pas ſi fol de s'oublier : ainſi que couſtumierement tels traitteurs d'Amours ou porteurs de poulets ſont couſtumiers de faire;

re ; leſquels ne ſont pas ſi remplis de fidelité à l'endroit de ceux qui les emploient (au moins la pluſpart d'eux) qui n'eſchançonnent, ne taſtent ou devant ou aprés le bon morceau, qu'ils appareillent pour autruy. Et ce fut ainſi que fit Antoine Perez ; dont mal luy en prit, & à la Dame. Car le Roy l'avoit ſervie & aymée long-temps : ſi bien que ſon fils aiſné, que l'on appelle, *El Duque de Paſtrane*, luy reſſemble du tout, ce dit-on, eſtant blond ainſi que le Roy. Ruy Gomez le ſçavoit bien, mais il falloit qu'il paſſaſt par là ; car pour recompenſe il luy faiſoit de grands biens & faveurs: car il luy fit eſpouſer cette femme, qui eſtoit fille du Duc de Francavilla tres-grand Seigneur d'Eſpagne, dont ſon fils ſecond en porte le nom : mais pourtant il y en a procez. Le tiers s'appelle comme le pere, Ruy Gomez. Pour la fille, le Roy la maria avec le Duc de Medina Sidonia, celuy qui fut General de cette grande derniere armée Eſpagnole en Angleterre. Bref, d'un ſimple Gentil-homme Portugais qu'il eſtoit, quand il vint trouver le Roy, il eſt mort un tres-riche & grand Seigneur, & du tout gouvernant ſon Maiſtre.}

J'ay oüy dire que le plus grand ſujet que le Roy prit de l'aymer, fut que joüant un jour en Flandres à la prime avec deux autres, un grand

grand reſte y allant de tout, qui montoit à vingt mille eſcus, le Roy d'Eſpagne allant d'affection à la prime, la vint à rencontrer, dont il fut tres-aiſe : car qui que ce ſoit, & meſmes un grand Seigneur & liberal, eſt avare au jeu. Soudain s'eſcriant qu'il avoit prime, Ruy Gomez avoit cinquante cinq, lequel pour n'empeſcher la joye que le Roy ſon Maiſtre avoit d'avoir rencontré prime, en monſtrant ſon jeu au tiers & au quart, il jette ſes cartes, & les meſle parmy les autres, diſant ſeulement, je le quitte. Le lendemain le tiers & le quart, qui eſtoient des grands ſeigneurs, & me ſemble que le Duc de Feria y eſtoit, dirent au Roy le trait qu'avoit fait Ruy Gomez, luy ayant dit qu'il ne vouloit luy empeſcher & troubler la joye & le contentement qu'il avoit eu, à rencontrer prime, & qu'en nulle façon il ne luy vouloit donner faſcherie : comme certes le ſerviteur doit toûjours taſcher, le plus qu'il peut en tout, de complaire à ſon Maiſtre, meſmes à tel que celuy-là & en telle choſe. Le Roy luy en ſceut ſi bon gré, qu'il l'en recompenſa au triple ; & depuis l'en ayma plus qu'il n'avoit fait. Je tiens tout ce grand diſcours precedent de fort bon lieu & point vulgaire : il peut eſtre du tout vray ou à demy : mais un grand Seigneur François Eſpagnoliſé me l'a ainſi dit,

dit, & un Gentil-homme, Capitaine Eſpagnol.

Je romps cette digreſſion pour retourner encores à Dom Jean, de la valeur duquel j'ay parlé, & de ſa mort. Pour ſon origine, j'en diray ce petit mot, & puis rien plus. Il fut fils naturel du Grand Empereur Charles Quint, & d'une grande Dame & Comteſſe de Flandres, mere d'un grand, dont nous avons parlé, ou poſſible en parlerons, & non point d'une boulangere de Bruxelles, ou d'une lavandiere, comme la pluſpart du commun l'a dit; laquelle eſtoit belle en toute extremité, & on la nommoit, Dame Barbe de Plombergh; qui fut depuis mariée au Seigneur Requel, Gentil-homme du pays de Namur ou de Luxembourg. De l'avoir bien aymée, & joüy d'elle, il le faut croire: mais qu'elle aye eſté mere de Dom Jean, ce ſont abus: car il tenoit par trop du noble, & d'un coſté & de l'autre. Auſſi-toſt qu'il fut né, l'Empereur ſon pere envoya querir un riche Paſteur des montagnes de Liege, & le luy donna à nourrir & à eſlever fort curieuſement, ſans que beaucoup de perſonnes le ſceuſſent, & à endurer & s'endurcir au travail, ny plus ny moins qu'un de ſes enfans; ſans le nourrir mollement ny delicatement, & ſans qu'il diſt qu'il fuſt

fils

fils de l'Empereur ; ſinon au bout de quelque temps, qu'il vint à ſe faire grand, & que l'Empereur voulut quitter le monde, & ſe retirer en Eſpagne ; qu'il commanda au Roy ſon fils de l'envoyer querir, commandant au Paſteur pareillement de l'amener, & qu'il s'en ſervit, & luy ordonna une penſion fort belle & grande ; & le luy recommanda pluſieurs fois comme ſi c'eſtoit ſon propre frere. J'ay appris cela en Eſpagne de quelques grands & habiles hommes, qui le ſçavoient bien. Voila que c'eſt d'une belle & genereuſe naiſſance. Celuy qui avoit eſté nourry en maiſon champeſtre, comme un Paſteur, ſe rendit depuis ſi gentil, ſi galant, ſi honneſte, & ſi agreable, comme il a eſté, & ſentant ſi peu ſa nourriture rurale, ainſi que j'ay veu en Eſpagne. Car il eſtoit fort beau, & fort bonne grace, comme j'ay dit : & s'il avoit eſté nourry en vie ruſtique, ſi n'en tenoit-il rien; car il avoit fort bonne & belle façon parmy les ſoldats ; il avoit bien auſſi bonne & belle grace parmy les Dames ; deſquelles il eſtoit fort doucement regardé, & bien venu auprés d'elles.

A luy ſucceda en ſa charge de General en Flandres le Prince de Parme, ſon Neveu ; duquel pour cette heure je ne parleray pas ; d'autant que j'en fais un diſcours à part, ſur

une

une comparaiſon qui ſe peut faire de huit grands Capitaines, & bien jeunes pourtant, de noſtre temps : à ſçavoir noſtre Roy Henry II Monſieur le Duc d'Alençon ſon Frere, le Roy de Navarre, Monſieur de Guiſe, Monſieur du Maine ſon Frere, Monſieur le Prince de Parme, le Comte Maurice, & Monſieur de Biron dernier mort : de la valeur & ſuffiſance deſquels j'eſpere de dire ce que je pourray. Je remets cette partie à une autrefois, pour parler maintenant de feu Monſieur de Savoye Philibert dernier.

PHILIBERT DUC DE SAVOYE.

MOnſieur de Savoye fut fort aimé du feu Empereur ſon Oncle : car il aimoit cordialement ſa Mere, ſa belle Sœur, Doña Beatrix de Portugal, Sœur de Doña Yſabel Imperatrice. Auſſi cette belle Sœur rendoit pareil amour à ſon beau-frere; de telle ſorte qu'elle fit perdre l'Eſtat à ſon mary. Car elle ne ceſſa jamais, qu'elle ne le broüillaſt au party de l'Empereur, au lieu qu'auparavant il eſtoit bien à ſon aiſe, & il ne luy demandoit rien. Il ſe dit & ſe lit, que l'Empereur eſtant à Naples, à ſon retour de Thunis, Mon-

Monſieur de Savoye, mary de Beatrix, eſcrivit une lettre à un Gentil-homme, qu'il aymoit fort, & qui ſe tenoit auprés de l'Empereur, qu'il ſceuſt de luy comment il ſe devoit gouverner en ce fait de la guerre de Savoye, qu'il voyoit ſe preparer & tomber toute ſur luy. L'Empereur luy manda qu'il ſe gouvernaſt à l'accouſtumée en connivant, ſans autrement ſe declarer ny pour l'un ny pour l'autre : mais ſa femme, qui eſtoit altiere & d'un courage animé, ne ceſſa jamais qu'elle ne le fiſt declarer du tout: dont mal en prit & à l'un & à l'autre. Car il fut deſpoüillé de ſon bien ; & elle de deüil de ſa perte, & de ce qu'elle en eſtoit cauſe, mourut à Nice comme deſeſperée. On dit que la mere du Duc de Cleves mourut ainſi de triſteſſe, quand elle vit ſon fils privé de ſes bien, & reduit à petit pied. Et dites que les femmes meurent de joye, non pas ces deux là. Enfin cette Ducheſſe de Savoye fut tres-mauvaiſe Françoiſe.

J'ay oüy conter à un vieux Gentil-homme de noſtre pays, qui s'appelloit le bon homme Premillac, vieux Advanturier de guerre du temps paſſé, qui avoit prés de cent ans ; lequel retournant au Royaume de Naples aprés le ſiege & la mort de Monſieur de Lautrec, & aprés la perte de noſtre armée, il ar-

arriva au jour de Pentecoſte en paſſant à Chambery, où il s'adviſa avec quelques cinquante ou ſoixante compagnons, qu'il avoit commandé comme enſeigne, d'aller à la porte de la grande Egliſe demander la paſſade & l'aumoſne à leurs Alteſſes, quand elles iroient à la Meſſe, comme pauvres ſoldats devaliſez. Comme ils y eſtoient, voicy venir Madame la Ducheſſe de Savoye, avec ſon arrogance & ſuperbité, tant de ſes façons naturelles, que de ſes habits, & avec ſa grande beauté auſſi : car elle eſtoit pourveuë & de beauté & de gloire, comme il falloit. Ces pauvres François eſtans tous de rang luy demanderent la paſſade. Elle les regardant dedaigneuſement leur dit : vous eſtes François : je ne donne point d'aumoſne aux ennemis de l'Empereur mon Frere : vous avez eſté bien eſtrillez d'où vous venez : je voudrois que tant de François, qu'il y a en France, le fuſſent de meſmes : & ainſi elle paſſa ſans leur faire du bien autrement. Voila le bien que cette Ducheſſe nous ſouhaitoit.

Monſieur de Savoye donc, ſon mary, ayant perdu tout ſon Eſtat, tant de Savoye que de Piedmont, au moins la plus grand' part, il ſe retira à Nice, & ſon fils, Monſieur le Prince de Piedmont, auprés de l'Empereur; qui le receut de tres-bon cœur, (j'en dirois

rois bien aucunes raiſons ſecrettes, mais je m'en paſſeray) & luy fait un tres-bon traittement, le tient en ſa Cour fort honorablement, & l'eſleve en luy faiſant voir les armes: ſi bien qu'en peu de temps il ſe rendit tres-capable pour ſervir l'Empereur: & pour avoir perdu ſon bien íl ne perdit jamais le cœur, mais l'en augmenta davantage: & pour mieux le favoriſer, il prend pour deviſe ces mots de Virgile en l'Eneide.

.....Spoliatis arma ſuperſunt.

Comme voulant dire, que celuy-la n'eſt pas deſpoüillé de tout, à qui reſtent encor les armes en main. Belle deviſe certes, & digne d'un ſi courageux Prince: & elle paroit bien autant altiere & brave, que celle du Marquis de Villanne, l'un des plus grands Seigneurs d'Eſpagne; à qui l'Empereur ayant oſté, fuſt ou par juſtice ou par force, deux de ſes plus belles terres; neantmoins pour cela il n'en demeure pas ſi pauvre & denué, qu'il ne luy en reſtaſt encore davantage, tant il eſtoit opulent. Et pource il fit faire un jour un ſaye ſans manches, & le bas du ſaye tres-long & fort ample, & tout à l'entour il y avoit cet eſcriteau en broderie tres-riche, en pluſieurs endroits dudit ſaye. *Aunque me han quitadas las mangas, no me faltan las faldas.*

En-

Encor qu'on m'ait oſté les manches, les pans de la robe ou le bas du ſaye ne me faillent & me ſon reſtez. Et ainſi il ſe pourmenoit en la Cour de l'Empereur avec ſon ſaye & ſes eſcriteaux, qu'un chacun admiroit, & les liſoit par grande curioſité comme choſe extraordinaire. Ce Marquis de Villanne eſtoit celuy, auquel l'Empereur ayant commandé de loger en ſon logis Monſieur de Bourbon, il luy fit reſponce qu'il le feroit, puis qu'il luy commandoit; mais qu'il ne trouvaſt pas mauvais, ſi aprés qu'il en ſeroit party qu'il y miſt le feu : car il ne voudroit pas qu'il luy fuſt reproché, que ſa maiſon euſt ſervy de retraitte à un traiſtre & à un infidele à ſon Roy.

Monſieur de Savoye le jeune s'eſtant donc rendu bien expert aux armes, l'Empereur en eut ſi bonne opinion, qu'il luy donna à mener avec le Duc d'Albe l'avant-garde en la guerre des Proteſtans, puis il le fit ſon Lieutenant General en la guerre de Picardie; & on ne l'appelloit que le Prince de Piedmont: & meſmes aux priſes de Theroüane & d'Heſdin (où je perdis mon pauvre frere le ſecond, dit le Capitaine Bourdeille, l'un des braves de ſon temps) là où il ſe remit & ſe rempluma un peu. Car encore que l'Empereur luy baillaſt tout ſon entretien de ſa maiſon,

ſon, ſi eſt-ce qu'il luy falloit beaucoup deſpenſer ailleurs; & pource bien ſouvent les moyens luy failloient : & en ces deux priſes il y gagna force priſonniers, les plus grands Chefs, comme à luy deus; & pour les moyens, il les acheta à vil prix des ſoldats : & puis aprés il en tira de grandes rançons. Dont auſſi Monſieur de Bourdeille, mon frere aiſné, pris là à Heſdin, en fut d'un grand eſcot, qui a porté grand prejudice à noſtre maiſon. Puis il fut General du Roy d'Eſpagne à la battaille de ſaint Quentin & au ſiege; là où il gagna beaucoup auſſi, & de meſme façon des priſonniers comme des autres. Enfin il fit ſi bien & ſervit ſi bien ſes Maiſtres, que la paix ſe faiſant entre nos Roys, en une heure & avec un trait de plume il recouvra tous ſes biens & ſes terres, qu'il avoit perdu és guerres en trente ans. Quel heur voylà! Outre plus il eut force argent, il eut de bonnes penſions & d'un coſté & d'autre: meſmes une choſe, que gueres on n'a veu avoir, qui eſt deux compagnies de cent hommes d'armes : l'une du Roy de France, tres-bien entretenuë, appointée & payée; dont j'ay veu le Comte de Montrevel Lieutenant : & l'autre du Roy d'Eſpagne, entretenuë de meſmes. Cette-cy pour ſervir le Roy d'Eſpagne, & l'autre pour ſervir le Roy de France : laquelle ne failloit

loit, quand elle eſtoit mandée, de venir & ſe rendre comme les autres où elle eſtoit commandée. Je l'ay veuë ſouvent, & meſmes au ſiege de la Rochelle; où elle entra en ſon quartier, & il la faiſoit tres-beau voir. Car elle eſtoit tres-bien montée & de bons hommes, avec les caſaques tres-belles, tout de velours cramoiſy en broderie d'or & d'argent.

Tant que Madame ſa femme, noſtre bonne fille de France, fut en vie, il ne fit point de faux bonds contre la France: car elle l'eſclairoit, & le gagnoit & amadoüoit de tout ce qu'elle pouvoit; & tant auſſi que nous tenions encore Pignerol & Savaillan dans ſon pays, qui luy ſervoient d'eſpine en ſon pied: mais il ne ceſſa jamais qu'il ne les euſt, en gagnant le Roy par belles paroles & perſuaſions, & par la bonne chere qu'il luy fit en ſes terres; comme auſſi par les bons melons d'Aſt, qu'il luy donna à manger, & par la fraiſche glace qu'il luy donna à boire: tous petits & foibles appas pourtant, pour l'induire à le recompenſer au double par ces deux villes. Mais on croit qu'à grand' peine le Roy en euſt dit le mot, ſans Madame de Savoye, ſa bonne & vraye tante, qui meritoit un tel preſent, voire encor un meilleur, pour la bonne amitié qu'elle luy portoit, & à la grandeur de ſon Eſtat.

Il offrit de plus au Roy quelques trois ou quatre mille hommes de ſa milice (ainſi eſtoient-ils nommez) que nous pourrions comparer proprement à nos Legionnaires : mais quelle milice eſtoit-ce ? tres-pietre. Et quels gens de guerre ? qui ne ſervoient que de nombre, & non de faction. Teſmoin le ſiege de Leveron, où s'il n'y euſt eu devant de nos braves ſoldats François, ceux de dedans, avec trois cens hommes, les euſſent mis en pieces cent fois, & n'y euſt eſté jamais parlé de milice. Or avec tous ces artifices il obtint du Roy tout ce qu'il vouloit.

Tout cela euſt eſté bon (car fait ſes affaires qui peut) ſi quelques années aprés il n'euſt tenu la main avec le Marquis d'Ayamont, Gouverneur de l'Eſtat de Milan, au Mareſchal de Bellegarde, de peur de s'emparer du Marquiſat de Saluçes; & ainſi ſe rendre rebelle au Roy, afin de l'impatroniſer & rendre propre à luy par aprés ; comme a fait Monſieur ſon fils depuis, lequel le trouvant deſnué de gens, d'argent, & de moyens, l'uſurpa au grand deſpit du Roy : qui un jour en ayant ſçeu les nouvelles, ainſi qu'il eſtoit ſur le point d'aller à la Meſſe, & de faire ſes Paſques, il s'en retourna, & ne les fit point, tant il fut

fut en colere : & comme Monſieur des Urſins, un fort grand perſonnage & digne de ſa charge, voire d'une plus grande, Ambaſſadeur de ſon Alteſſe devers ſa Majeſté, luy en voulut faire des excuſes, il en fut bien rejetté. Et entr'autres il allegua, que ſon Maiſtre avoit eu advis, que Monſieur de Leſdiguieres & tous ſes Huguenots luy en vouloient ; & pource il avoit gaigné les devans, d'autant qu'ils eſtoient ſes ennemis. Le Roy diſoit par tout, qu'il ne vouloit point de tels officieux que celuy-là : que quand bien Monſieur de Leſdiguieres l'euſt pris, il luy euſt auſſi-toſt oſté, quand il luy euſt pleu ; & qu'à luy meſmes il le luy oſteroit, & luy feroit cher couſter cette charité : tellement qu'un jour il luy en bailleroit ſi ſerré ſur les doigts, qu'il s'en repentiroit : veu que ſa force au prix de la ſienne eſtoit ſi foible, qu'il n'en oſeroit quaſi parler.

Le Roy, qui de ſoy meſme n'eſtoit pas autrement trop eſchauffant ny turbulent, on le trouva à ce coup fort eſchauffé : dont il falloit bien dire, qu'une telle ſurpriſe le touchoit juſques au vif Tout de meſmes luy touchail, quand le Pere ſouſtenoit ainſi le Mareſchal de Bellegarde, de telle façon qu'il le faiſoit ordinairement coucher en ſa chambre : auſſi le Roy luy ſceut-il bien rendre envers ceux

de Geneve ; desquels il en prit la protection, contre son gré pourtant, parce qu'il haïssoit leur Religion, mais pour vengeance il le fit: dont Monsieur de Savoye s'en trouva tres-mal, sur les entrepriſes qu'il y vouloit faire dessus. En cela Monsieur de Savoye estoit bien de cet humeur, que pour sa grandeur il bouchoit les yeux à tout ; comme il l'avoit montré long-temps auparavant en nos guerres estrangeres : car durant la treve de l'Empereur & du Roy, il fit une entrepriſe une fois sur la ville de Mets, par le moyen de quelques Cordeliers, & la faillit : & ainsi que Monsieur des sept fontaines, Ambassadeur pour le Roy en Flandres (depuis Evesque de Limoges, grand personnage certes, & qui avoit peu de ſes pareils, de la maison de l'Aubespine) luy remonstroit le violement de toy & de la treve : il luy fit responſe, comment le Roy François prit il mes pays, lors qu'on ne s'en doutoit aucunement & en treves ? Doutez vous de moins, que je n'en vouluſſe faire autant, si je pouvois ? Car c'est alors qu'on n'y pense point & qu'on ne se donne pas garde, que les belles entrepriſes se font. Il avoit raison de parler ainsi : car comme je tiens de pluſieurs grands Capitaines, & mesmes de Monsieur du Bellay, au livre de l'art militaire : il se faut donner de garde de ces

temps

temps de treves, & de ces ſurceances d'armes, plus que de la chaude guerre ; parce que bien ſouvent il ſe preſente de ſi bons morceaux, que pour eux on peut bien rompre ſon jeuſne : & aprés que la choſe eſt faite, il n'y a plus de reparation. Et ce mot eſt ſi mal-ſonnant, quand on dit, Je n'euſſe jamais penſé une telle meſchanceté, que de violer ainſi la ſainte foy donnée. Enfin Monſieur de Savoye, pour faire ſes affaires, eſtoit peu ſcrupuleux & fort habile ; auſſi avoit-il fort paty, ayant eſté deſpoüillé ; & s'il n'euſt eſté tel, il ne s'en euſt pas fait accroire, par ſon eſpée qui luy eſtoit reſtée & par ſa valeur, il fut demeuré le plus pauvre Prince qui fut jamais.

Il a laiſſé Monſieur ſon fils, qui eſt aujourd'huy ſon ſucceſſeur en tout ; & qui pour ſon jeune âge s'eſt rendu un bon & vaillant Capitaine ; en ayant appris de fort bonne heure l'uſage. Auſſi ay-je oüy dire à des ſoldats Eſpagnols : *Que no ha en el mundo que un Rey, un Ducque, y un Conde.* Entendant le Roy de France, le Duc de Savoye, & le Comte Maurice. Je m'eſbahiſſois pourtant, comment ce Duc, duquel je parle ailleurs, peut ſi-toſt s'accommoder à la fatigue de la guerre : car je l'ay veu en ſon enfance ſi tendret, & ſi

delicatement nourry de par Madame ſa mere, que je n'euſſe jamais penſé qu'il fuſt jamais venu à cette grande gloire qu'il a. J'eſpere d'en parler ailleurs. Bref, il eſt vray fils de pere. Bien eſt-il auſſi vray, à ce que j'ay oüy dire, qu'il n'a pas tant la grace de ſoldat que le pere, lequel l'avoit tres-bonne. Auſſi tiens-je d'un vieux Capitaine Eſpagnol, qui eſtoit ſon Maiſtre d'hoſtel, qu'en ſon jeune âge eſtant aux armées de l'Empereur ſon Oncle, il ſe plaiſoit fort parmy les ſoldats Eſpagnols, & eſtoit parmy eux le plus ſouvent, juſques à porter l'arquebuſe & le fourniment comme eux, & aller aux eſcarmouches: à quoy l'Empereur prenoit tous les plaiſirs du monde. Il mourut non gueres vieux, du mal de reins & de gravelle, dont il eſtoit tourmenté; ſi bien qu'il ne portoit jamais ſon eſpée au coſté, à cauſe de la ceinture, qui luy euſt trop eſchauffé les reins: mais il la portoit toûjours ſous le bras comme un ſergent; & cela ne luy ſeoit point mal: car il avoit tres-bonne grace en tout, & il ſentoit fort ſon ſoldat, & aymoit tous honneſtes exercices; & ſur tout à forger des canons d'arquebuſes, il en faiſoit de tres-bons: j'en ay veu ſa forge, où il nous faiſoit montre de ſon exercice. On diſoit qu'il ne reſſembloit gueres à feu ſon pere, duquel j'ay veu le monde en France en faire

de

de ſi fats & de ſi ſcandaleux contes, qu'il n'en faut rien croire : car à ce que j'ay oüy dire à ceux qui l'ont veu, il n'eſtoit point homme pour faire toutes ces ſottiſes, veu qu'il eſtoit tres-ſage & fort homme de bien. C'eſt aſſez pour ce coup avoir parlé de Monſieur de Savoye juſques à une autre fois: car il ne faut pas tout en un coup debiter toutes ſes denrées.

LE COMTE D'EGMONT.

NOus parlerons de Monſieur le Comte d'Egmont, lequel a eſté un fort brave & vaillant Capitaine, pour ſi peu qu'il en a fait le meſtier : car au plus beau coup de ſes alliances, la paix ſe vint à faire entre la France & l'Eſpagne, aprés qu'il venoit de frais de gagner la bataille de S. Quentin & Gravelines. Car à ce que je tiens de la pluſpart des Eſpagnols, Flamans, & François qui y eſtoient, ils luy en attribuoient le ſeul gain : ſi bien que le commandement luy ayant eſté fait par Monſieur de Savoye, Lieutenant general du Roy d'Eſpagne, & par Ferdinand de Gonzague principal Chef du Conſeil, d'aller ſeulement reconnoiſtre l'ennemy, & l'amuſer, cependant que le gros arriveroit ; voyant à l'œil qu'il y faiſoit bon pour luy, il ne voulut point temporiſer ; mais avec ſa trouppe de

Reyſtres & de Lanciers Bourguignons il chargea ſans aucun reſpect de commandement, & ſi à propos, qu'il mit en route toute noſtre armée ; & avoit quaſi demy achevé lors que le gros arriva.

Un an & demy aprés il donna encore luy ſeul une autre bataille à Monſieur le Mareſchal de Termes prés de Gravelines, qu'il gaigna, le défit, & le prit priſonnier ; comme j'ay dit cy-devant : ce qui fut un ſecond contre-coup à la France fort dangereux. Que ſi le tiers s'en fuſt enſuivy, elle eſtoit trouſſée ; & je croy que ſans la paix cet homme nous euſt bien porté dommage : car il nous eſtoit fort ennemy, & fort heureux & vaillant : avec cela auſſi le preſumoit-il fort, & en eſtoit beaucoup plus enflé de gloire.

Sur quoy je me ſouviens qu'à noſtre retour du voyage de Malte, ainſi que j'eſtois allé baiſer les mains à Monſieur de Savoye, me faiſant pourmener dans ſon jardin de Thurin, où eſtoit ſa forge, il me dit le commencement des troubles de Flandres, deſeſperant pourtant fort des affaires des rebelles, s'ils n'avoient d'autres Chefs, qu'un qui s'eſtoit dé-jà declaré, qu'on appelloit le Sieur de Brederode, grand Seigneur du pays, & grand homme d'Eſtat ; & qui fut le principal autheur de ces revoltez, qu'on nomma

ma les Gueux : nom certes vil, par trop bas, fatal, & mal-heureux, bien different de celuy qui eſt venu aprés, qu'on nomme les Eſtats, qui eſt un nom beaucoup plus beau, plus ſpecieux & plus heureux que ce premier. Et ſi Mr. de Savoye n'eſtimoit pas trop ledit Seigneur de Brederode pour la guerre, il eſtimoit bien autant ledit Comte d'Egmont ; diſant que s'il ſe declaroit, comme il s'en doutoit, que leur affaire iroit fort bien ; le tenant pour un fort grand & vaillant Capitaine, ſi la gloire ne le perdoit. Car, me diſoit-il, je l'ay veu ſi glorieux & ſi outrecuidé, aprés nos deux batailles dernieres, gagnées contre vous autres, qu'il luy ſembloit nul n'eſtre eſgal ny digne d'eſtre parangonné à luy, eſtimant fort peu un autre : mais je luy en rabattois fort bien les coups ; & fort ſouvent en avons nous eu different enſemble, comme quaſi me voulant deſdaigner pour ſon General ; mais je luy fis bien reconnoiſtre aprés ce qu'il devoit. Je croy que Mondit Sieur de Savoye prophetiza alors de ce Comte ; car il preſumoit tant de ſoy, qu'il luy eſtoit advis que jamais le Roy d'Eſpagne ne luy feroit mauvais tour, ny que le Duc d'Albe oſaſt jamais luy faire mettre la main ſur le collet ; mais il en arriva bien autrement : car ayant eſté convié en un

feſtin à Bruxelles, luy & le Comte de Horn, grand Seigneur & des principaux du païs, aprés le diſner le Duc d'Albé s'eſtant retiré en ſon cabinet & conſeil, il les envoya tous deux conſtituer priſonniers. Ce fut le Capitaine Salines, non celuy qui eſtoit habitant d'Aſt, mais ſon Couſin, qui eut charge de conſtituër priſonnier le Comte d'Egmont; Auquel ayant dit avec toute reverence Eſpagnole, qu'il le faiſoit priſonnier de par le Roy, & qu'il laiſſaſt l'eſpée; ce fut le Comte d'Egmont qui fut fort eſtonné, & dit au Capitaine Salines tels mots. A moy, Capitaine Salines? oſter mon eſpée, qui ay ſi bien ſervy le Roy? puis donc que telle eſt ſa volonté, qu'elle ſoit faite; & luy meſmes ſe l'oſta, & la donna au Capitaine Salines; lequel le mena en la priſon qui eſtoit deſtinée pour luy. Eſtans ſi bien ſeparez, luy & le Comte de Horn, qu'ils ne ſe virent plus, juſques au jour de leur ſupplice; auquel jour la ſentence eſtant donnée audit Comte d'Egmont, il l'apprit fort patiemment, & ſoudain demanda l'Eveſque d'Ipre, fort homme de bien & digne Prelat, & fort familier, auquel il ſe confeſſa fort ſaintement, luy donna une bague fort riche, que le Roy d'Eſpagne luy avoit donnée, lors qu'il fut en Eſpagne, & en ſigne d'amitié, pour la luy renvoyer & faire

faire tenir. Ce fut lors qu'il luy alla proposer toutes ces belles choses contre la France, que j'ay dit cy-dessus; & puis il luy envoya ses humbles recommandations, le priant d'avoir pitié de sa femme, & de ses enfans. Et l'heure de l'execution estant venuë, il fut conduit par le Capitaine Salines & Julien Romero, estant au milieu des deux, & passa tout du long de la grande place, au bout de laquelle estoit l'eschaffaut, toute remplie de trente enseignes de gens de pied Espagnols en bataille; au beau milieu desquels il passa, & saluant tous les Capitaines & Soldats avec une fort belle, douce, & triste façon, la larme à l'œil, & eux tous aussi, qui tous d'une voix disoient, que c'estoit grand dommage de la perte d'un si grand Capitaine, il s'en alla à l'eschaffaut tout couvert & paré de drap noir: & sans estre attaché, comme l'on voit en France nos criminels, il monta dessus, & harangua le peuple, se recommanda à Dieu; & puis l'executeur ayant tiré un rideau, pour n'estre executé à la veuë du peuple, il luy trencha la teste; le corps fut jetté au dessus de l'eschaffaut, par une trappelle faite à propos, avec celuy du Comte de Horn, & la teste presentée au peuple le rideau étant tiré; comme fut aussi celle du Comte de Horn: lequel fut bien-tost aussi executé aprés le Comte d'Egmont.

voylà la façon de la mort de Mr. le Comte d'Egmont, comme plusieurs le disoient de ce temps-là, & d'autres qui en ont escrit.

Mais d'autant que Mr. de Mondoucet, lors Ambassadeur pour le Roy en Flandres vers Madame de Parme & le Duc d'Albe, en envoya l'advis au Roy, je le veux inserer icy, lequel vint à Monsieur de l'Aubespine le jeune, Secretaire des commandemens, l'un des vertueux & honnestes Seigneurs de son temps, & qui aymoit tant la noblesse, que quand il mourut en fort jeune age & en sa grande beauté, comme il estoit tres-beau, elle y perdit beaucoup. Il me tenoit pour un de ses grands amis, & se plaisoit quelques fois à me conter des nouvelles : dont ce matin qu'il receut celles dudit Comte, ainsi que je l'estois allé voir, il me monstra cet advis, lequel estoit tel. Le second jour de Juin les Comtes d'Egmont & de Horn, aprés avoir esté gardez quelque temps dans la Citadelle de Gand, sortirent par le commandement du Duc d'Albe, pour estre menez à Bruxelles; dont le Capitaine Almeda en eut la charge. Ledit Comte d'Egmont estoit dans un coche fait en chariot, dans lequel estoit le Capitaine Tordezillas, & un autre Capitaine Espagnol; au devant d'iceluy marchoient quatre compagnies d'arquebusiers Espagnols, & autour

dudit

dudit chariot les arquebuſiers de la compagnie dudit Capitaine Tordezillas, & derriere eſtoient les picquiers des compagnies dites cy-deſſus : apres cela ſuivoit le chariot du Comte de Horn, dans lequel eſtoit avec luy Antoine d'Avila, & le Capitaine Erraſſo, & autour les arquebuſiers dudit Erraſſo, & aprés ſes picquiers en rang, & ceux de Dom Antoine de Tolede, & de Dom Hernando de Saiavedra, & tous avec leurs enſeignes deſployées & tambour battant ; le tout eſtant accompagné aux coſtez de la compagnie de cinquante lances de Dom Sanche d'Avila à l'avant-garde, & autant à l'arriere-garde : & en cet ordre ainſi ils entrerent dedans Bruxelles ſur les deux heures aprés midy. Le quatrieſme de Juin ils marcherent dans la ville en bataille, avec une batterie de tambours & de fiffres ſi piteuſe, qu'il n'y avoit ſpectateur de ſi bon cœur, qui ne palliſt & ne pleuraſt d'une ſi triſte pompe funebre. Toutes les compagnies furent logées les unes dans la ville, & les autres demeurerent pour la garde en la maiſon du Roy, qui eſt devant la place ; & ils furent menez & logez ſeparément, les portes & les feneſtres de leurs chambres eſtant toutes fermées. Sur les onze heures du ſoir on leur vint annoncer leur arreſt, pour avoir le lendemain leurs teſtes tranchées.

Le

Le Comte d'Egmont, qui dormoit lors, trouvant fort eſtrange une ſi triſte nouvelle, s'eſtomacha & s'altera outre meſure, & avec grande exclamation demanda, comment il eſtoit poſſible qu'on le vouluſt traitter de cette façon; ne penſant avoir fait aucune choſe, contre le ſervice de Dieu, ny de ſa Majeſté, indigne de ſon devoir. Bien diſoit-il, que la mort ne luy eſtoit point ennuyeuſe, pource que c'eſt un paſſage inevitable, & une dette à laquelle nous ſommes naturellement obligez; mais ce qui luy eſtoit plus en cela douloureux, eſtoit la perte qui en reſultoit de ſon honneur & de ſa reputation. Puis il reïtera en diſant, voy-là une ſentence tres-ſevere; je ne penſe point avoir tant offencé ſa Majeſté, que je merite une punition ſi cruelle: toute-fois ſi j'ay failly, que ma mort ſoit l'expiation des mes fautes, ſans qu'on me des-honore & honniſſe les miens pour l'advenir, & que ma femme & mes enfans aient à ſouffrir, mes biens eſtans confiſquez; outre qu'il me ſemble, que mes grands ſervices paſſez meritent bien qu'on uſe de quelque grace à mon endroit: mais puis que c'eſt le plaiſir de Dieu mon createur, & du Roy mon Seigneur, je m'attends de prendre la mort en patience. Puis il ſe leva de ſon lit, & s'habilla, prit de l'encre & du papier, & eſcrivit une lettre au

Roy

Roy d'Eſpagne, par laquelle il luy demandoit pardon de ſes fautes, le ſuppliant treshumblement d'avoir pour recommandée ſa pauvre & deſolée femme, & d'avoir pitié de ſes enfans; leſquels pour les pechez du pere demeuroient tres-pauvres, & en termes d'eſtre miſerables toute leur vie : s'aſſeurant tant ſur ſa Majeſté, que courtoiſement de benignité il leur uſeroit telle grace, puis qu'ils eſtoient innocents des fautes de leur pere; auſſi pour l'amour des grands ſervices qu'il luy avoit faits par le paſſé. Aprés qu'il eut fermé la lettre, & bien ſellée, il la donna à l'Eveſque d'Ipre, pour la faire tenir ſeurement au Roy d'Eſpagne, avec une bague qu'il avoit au doigt, que le Roy ſon Maiſtre luy avoit donnée, dont il le pria bien fort : ce que l'Eveſque luy jura ſur ſa foy, de l'envoyer tres-fidelement à ſadite Majeſté : à quoy il ne faillit auſſi, & on dit que le Roy Catholique la leut avec pitié, bien faſché qu'il avoit eſté contraint d'en venir là : mais il n'eſtoit plus temps, & cela ne ſervoit plus de rien. Ledit Comte ſe confeſſa puis aprés fort devotieuſement audit Eveſque d'Ipre, qu'il avoit choiſi pour ſon confeſſeur; & tant parce qu'il l'aymoit de longue main, que parce qu'il le tenoit pour un fort homme de bien.

Le

Le Comte de Horn du commencement ne ſe peut ſi bien aſſeurer & ſe reſoudre, ſe deſpita outre meſure, maugreant & regrettant fort ſa mort, & ſe monſtrant quelque peu opiniaſtre en la confeſſion, la rejettant fort, & diſant qu'il s'eſtoit aſſez confeſſé : Toutesfois aprés avoir ſongé à ſoy, & digeré ſon fait, & connu qu'il n'y avoit nul remede pour la prolongation de la vie, enfin de ſon propre mouvement il demanda un confeſſeur, & continua depuis à uſer d'apparence de bon Chreſtien & Catholique, & non ſans grande contrition de ſes fautes : & en ces alteres ils demeurerent juſques à neuf heures du lendemain au matin, ne parlans d'autre choſe que de léur fait de conſcience, & du tort qu'on leur faiſoit, au reſpect de la fidelité & obeiſſance qu'ils avoient touſiours portée à leur Prince. En aprés le Comte d'Egmont commença à ſolliciter fort l'advancement de ſa mort, diſant que puis qu'il devoit mourir, qu'on ne le devoit pas tenir ſi longuement en ce travail. Sur les dix heures on le tira dehors, & il fut conduit ſur l'eſchaffaut, accompagné du Maiſtre de camp & du Capitaine Salines, d'aucuns Preſtres, & de l'Eveſque d'Ipre ſon confeſſeur. Il eſtoit veſtu d'une juppe de damas cramoiſi, & d'un manteau noir avec du paſſement d'or, les chauſſes de taffetas noir,

&

& les bas de chamois bronzé, ſon chappeau de taffetas noir couvert de force plumes blanches & noires, & un mouchoir ouvré en la main, ſans qu'il euſt les mains liées aucunement; leſquelles on luy avoit laiſſées libres ſur ſa parole de Cavalier, & qu'il ne donneroit aucun empeſchement, par lequel le bourreau peuſt faillir ſon coup. Il n'eſtoit ſuivy ny de bourreau, ny de ſergents: bien eſt-il vray que le Prevoſt ſe tenoit auprés de l'eſchaffaut avec une baguette rouge, pour repreſenter la Juſtice: Et allant audit eſchaffaut ainſi accompagné, il paſſa au travers de toutes les compagnies que nous avons dit cy-deſſus, & qui eſtoient toutes en bataille; & en paſſant au beau milieu il ſalüoit & diſoit Adieu à tous les Capitaines & ſoldats qui eſtoient là, leſquels pleuroient & regrettoient de voir un ſi grand Capitaine mourir ainſi. Puis eſtant monté ſur l'eſchaffaut, qui eſtoit tendu tout de drap noir, il ſe mit à genoux; puis jettant les yeux vers le ciel, il commença à haute voix à faire quelques clameurs & exclamations, ſur la contrition connuë de la repentance de ſes infidelitez & deſobeïſſances; tellement que le peuple en eſtoit eſmeu à grande pitié: & bien-toſt aprés il ſe deſpoüilla ſon manteau & ſa juppe, & ſe remettant à genoux il baiſſa ſon chappeau ſur ſes yeux, & puis dit l'oraiſon,

In

In manus tuas domine, &c. fort devotement: & comme il commençoit à la redire, le bourreau, qui s'eſtoit touſiours tenu caché, commença à paroiſtre, qui luy enleva & fit ſauter la teſte de deſſus les eſpaules fort dextrement. Le corps fut incontinent levé & couvert de drap noir.

Le Comte de Horn ſuivit bien-toſt aprés, qui fut deſpeché de meſmes. Il ne fit point de ſi belles prieres, que le Comte d'Egmont ; il ne pria que le peuple de prier Dieu pour luy. Leurs teſtes furent poſées ſur des baſſins, & demeurerent en ſpectacle l'eſpace de deux heures. Le corps du Comte d'Egmont fut mis dans un cercueil bien enbaumé, & porté en une de ſes terres, où il fut enſevely ; comme fut auſſi celuy du Comte de Horn en ſa Comté. Les gens du Comte d'Egmont planterent ſes armes & enſeignes de dueil à la porte de ſon Palais : mais le Duc d'Albe en eſtant averty, les fit bien-toſt oſter & emporter.

La grande amitié que le peuple portoit audit Comte d'Egmont, & l'exceſſive douleur, que chacun avoit conceuë de ſa mort, fut telle, que pluſieurs allerent à l'Egliſe ſainte Claire, où giſoit ſon corps, baiſans le cercueil avec grande effuſion de larmes, comme ſi c'euſſent eſté les ſaints oſſements

&

& Reliques de quelque Saint ; & tous d'un accord prioient pour le repos de ſon ame : ce qu'on ne fit pas pour l'autre Comte, lequel eſtoit à la grande Egliſe.

Quoy qu'il en ſoit, il n'y eut perſonne qui ne pleuraſt ledit Comte d'Egmont, & n'y eut Eſpagnol qui ne le plaigniſt : voire le Duc d'Albe meſme en donna grande demonſtration de triſteſſe, encore qu'il l'euſt condamné. Car c'eſtoit un des vaillans Chevaliers & grands Capitaines qui fuſt au monde. Cet advis eſt le plus vray.

Aprés cette execution faite, le Duc d'Albe fit battre aux champs, & marcha avec toute ſon armée, pour aller faire la guerre à outrance, & vanger la mort du pauvre Comte d'Aremberg, qui avoit eſté tué à une défaite par le Comte Loüis de Naſſau en Friſe : dont le meſme jour, que le Comte d'Egmont fut executé, ſa femme Madame la Comteſſe, fort honneſte, ſage & belle Dame, eſtoit venuë à Bruxelles, pour conſoler (ce qui eſt à noter) Madame la Comteſſe d'Aremberg, ſur la mort de ſon mary ; laquélle ainſi qu'elle eſtoit en ſa Chambre, & ſur ces propos, on luy vint annoncer qu'on alloit trancher la teſte à ſon mary. Je vous laiſſe à penſer ſi elle eut beſoin de conſolation, au moins de celle qu'elle donnoit à foiſon à l'autre

tre Comteſſe. De ſorte que toutes deux avoient bien beſoing de Dieu, & plus encor la Comteſſe d'Egmont, puiſque ſon mary n'avoit pas reçeu une mort ſi honorable que le Comte d'Aremberg.

Voila donc la fin de ce pauvre Comte, duquel avant que je l'acheve, je diray de luy, que c'eſtoit le Seigneur de la plus belle façon, & de la meilleure grace que j'aye jamais veu, fuſt-ce parmy les Grands, parmy ſes eſgaux, parmy les gens de guerre, & parmy les Dames; l'ayant veu en France & en Eſpagne, & parlé à luy.

Mais pourtant voyez & conſiderez un peu une belle choſe, que je vous veux dire, & que j'ay appriſe de Madame de Fontaines, l'une des plus ſages, belles, vertueuſes & honneſtes Dames qu'il eſt poſſible de voir: laquelle du temps qu'elle eſtoit fille, & qu'on l'appelloit Mademoiſelle de Torcy (Sœur de feu Monſieur de Torcy, gentil Cavalier & Capitaine) elle fut nourrie comme fille de la Reyne Eleonore en France & en Flandres; où ladite Reyne alla ſe tenir avec l'Empereur ſon Frere, & avec la Reyne d'Hongrie ſa Sœur, aprés qu'elle fut vefve du Roy François. Or ladite Dame de Fontaines eſtant une de plus belles filles d'alors, qui ne cedoit en beauté & gentilleſſe ny à Eſpagnole, ny à Flamande,

ny

ny à Allemande, ny à Italiennel, ny à toute autre, fit un long ſejour avec la Reyne ſa Maiſtreſſe ; & ce fut là où elle vit le Comte d'Egmont, fort jeune encor & à ſon commencement, & comment il vint, mais elle m'a dit qu'en toute la Cour il n'y avoit point de jeune homme plus neuf que luy, & d'aſſez mauvaiſe petite grace, & à qui on en faiſoit fort la guerre, & les hommes & les Dames: mais aprés pluſieurs petites algarades receuës, il ſe rendit ainſi galant, honneſte, brave & vaillant homme, comme nous l'avons veu. Poſſible que la nourriture, & la guerre continuelle qu'on luy faiſoit, luy apporta ce changement.

LE PRINCE D'ORANGE,

Et le Comte Loüis de Naſſau.

A Ce feſtin des Comtes d'Egmont & de Horn avoient eſté pareillement conviez le Prince d'Orange, & le Comte Loüis de Naſſau ſon Frere ; mais ils ſentirent la fricaſſée de loing ; & pource ils ſe retirerent en Allemagne : ce qui faſcha fort le Duc d'Albe. Car il avoit fait deſſein (diſoit-il) de peſcher & prendre les grands ſaumons,

&

& laiſſer les petites truittes & ſardines ; comme depuis il ſe vanta qu'il en avoit attrappé deux grands ; mais que les autres ne s'eſtoient pas voulu jetter dans les rets & filets : ce qui fut cauſe que ſon feſtin fut imparfait, par le manquement des conviez faillis qu'il y avoit deſignez. Cependant le Prince d'Orange ne chauma pas, & amaſſa une groſſe armée en Allemagne, & force François s'y jetterent auſſi, juſques à mille ou douze cents chevaux, & force arquebuſiers des contrées de France, qui n'avoient peu paſſer les rivieres & franchir les paſſages, pour ſe joindre à Monſieur le Prince de Condé avec Monſieur l'Admiral : les Chefs deſquels eſtoient Meſſieurs de Genlis, de Moicy, d'Antricourt, Guidon de la compagnie de Mr. d'Anjou noſtre General, & autres. Enfin l'armée eſtoit tres-belle, & plus grande deux fois que celle du Duc d'Albe ; mais en temporiſant & uſant de prudence accouſtumée, le Duc fit aller toute cette armée en fumée, & la chaſſa hors de Flandres, & la renvoya d'où elle eſtoit venuë : & de ces debris & reliques pluſieurs François ſe joignirent avec le Duc de Deux-ponts; meſme le Prince d'Orange, & le Comte Loüis ſon jeune frere y eſtoient tous joints enſemble (eſtant ledit Prince de Deux-ponts mort) à Brantome chez moy, où je m'eſtois

ſtois retiré du Camp, à cauſe d'une groſſe fievre quarte, qui m'avoit ſi vilainement ſaiſi que je ne m'en peus défaire de dix mois. Et ce fut là que je vis tous ces Meſſieurs chez moy, qui me firent (François & eſtrangers, tant les plus grands, que les plus petits) tous les honneurs & toutes les milleures cheres du monde, ſans qu'il me fuſt fait aucun tort, ny à ma maiſon, non pas une ſeule image d'Egliſe abbattuë, ny une vitre caſſée; juſques-là, par maniere de dire, que ſi la Meſſe y euſt eſté en propre perſonne, on ne luy euſt fait un ſeul petit mal, pour l'amour de moy. Auſſi leur fis-je tres-bonne chere: & meſmes le Roy de Navarre m'aimoit, & Monſieur l'Admiral ſur tous, à qui j'appartenois de fort prés, à cauſe de Madame l'Admirale ſa femme. Bref, j'eu grande occaſion de me contenter fort d'eux; entre leſquels j'avois beaucoup de mes bons amis & parens. Ce fut donc là que je vis ces Princes eſtrangers, & entretins un aſſez long temps ledit Prince d'Orange, en une allée de mon jardin. Je le trouvay un fort grand perſonnage à mon gré, & qui diſcouroit bien de toutes choſes; il m'entretint du peu d'effet de ſon armée, & en donnoit la coulpe à la faute d'argent, & aux eſtrangers qui l'aymoient deſmeſurement: mais il dit qu'il ne s'arreſteroit pas en ſi beau chemin, & qu'il revo-

revoleroit bien-toſt. Il avoit une fort belle façon, & eſtoit d'une fort belle taille. Le Comte Loüis ſon Frere l'avoit plus petite. Je le trouvois un peu triſte, & il montoit par ſa mine qu'il ſe ſentoit accablé de la fortune: mais ledit Comte Loüis eſtoit plus ouvert en ſon viſage, & ſe montroit plus joyeux: & on le tenoit pour plus hardy & haſardeux que le Prince d'Orange; & en recompenſe le Prince auſſi pour plus ſage que luy, plus meur & plus adviſé. Auſſi l'Empereur Charles Quint l'avoit nourry, & il ſe reſſentoit ſi bien d'une ſi belle nourriture, que depuis il s'en eſtoit bien ſervy en toutes les grandes affaires qu'il a maniées; ayant tant donné de traverſes au Roy d'Eſpagne, qu'il s'eſt veu n'avoir gueres de terres en Flandres, tant il luy avoit broüillé cet Eſtat; & le broüilla encores de telle ſorte, que le Roy d'Eſpagne n'en pouvant avoir raiſon par guerre deſcouverte, il la fallut avoir par la couverte; où rien ne fut oublié pour en trouver force façons.

Enfin un pauvre maraut d'Eſpagnol Biſcain, qui s'appelloit Jean Jauregny, ayant eſté preſché & perſuadé par quelques-uns, ou pluſtoſt charmé & enſorcellé, entreprit de le tuer: & un jour eſtant entré dans la ſale, l'ayant veu diſner à ſon aiſe, & oüy diſcourir

de

de plusieurs cruautez, que les Espagnols avoient commises en Flandres, aprés avoir disné, & s'en allant en son Antichambre, où il montroit à ceux qui avoient disné avec luy, tant Flamans que François, comme Messieurs de Laval, Bonnivet, & des autres principaux, une tapisserie, où estoient representez quelques soldats Espagnols usants de leurs cruautez; voicy venir ce galant, qui estoit si resolu en son fait, qu'il tire un coup de pistolet chargé d'une seule balle, de laquelle il l'attaignit au dessous de l'oreille droite, & le perça de part en part, la balle estant passée par le palais, & sortie par la jouë gauche, prés de la maschoire de dessus. Ledit Seigneur (comme depuis il dit) ne sçavoit ce que c'estoit, & pensoit qu'il y eust quelque ruïne d'une partie de la maison, car il ne sentoit point d'avoir esté frappé: toutesfois la veuë luy en fut ébloüie quelque temps. A l'instant les Seigneurs &. Gentils-hommes mirent l'espée au poing, qui donnerent des coups d'espée à travers du corps de ce pauvre Diable; & ce fut Monsieur de Bonnivet qui donna le premier coup, & ils le tuerent.

Monsieur le Prince estant revenu à soy, cria, qu'on ne le tuë pas; mais cela estoit dé-jà fait. Car en telles choses si importantes,

comme eſt la vie d'un Grand, on ne peut pas eſtre ſi ſage & retenu ; toutesfois il le faudroit, pour ſçavoir beaucoup de ſecrets. Cet Eſpagnol fut foüillé & viſité : on trouva ſur luy force billets, qu'on luy avoit donnez, luy faiſant accroire qu'il ſeroit invincible ; ce qui fut cauſe qu'il entreprit ce coup, mais il y fut trompé.

On dit que ce Prince eſtant revenu à ſoy s'eſcria, Ah ! que ſon Alteſſe perd aujourd'huy un bon ſerviteur en moy ? laquelle Alteſſe eſtoit pour lors à Anvers. Que ſi l'on n'euſt trouvé beaucoup de choſes dans les poches de cet Eſpagnol, le peuple ſe vouloit eſmouvoir contre les François, car on ne ſçavoit d'où venoit le coup, & on les en ſoupçonnoit ; mais en un rien qu'on l'eut deſcouvert le tout s'appaiſa.

Cependant le Prince ſe fit penſer ; & fut ſi bien ſecouru qu'il eſchappa de cette bleſſure : & pour revanche aſſeurez vous qu'il ne chauma pas à broüiller l'Eſtat pis que jamais contre le Roy d'Eſpagne, & luy faire le pis qu'il peut : mais comme ce qui doit eſtre ne peut faillir, & que nos vies & nos morts, voire leurs façons & genres de les mener, filer, & achever, ſont eſcrites parmy les arreſts de Dieu, il fut tué quelques années aprés fort eſtrangement. Je vous le vay dire, ainſi que

que je l'ay appris d'un Gentil-homme, qui eſtoit lors en la ville de Delft, où il mourut; & que les nouvelles en vindrent à la Cour où j'eſtois.

Il faut donc ſçavoir que quelques ſix ou ſept années avant ſa mort, fut faite une entrepriſe ſur la ville de Beſançon en Bourgogne, dite la Franche Comté; & ce par la menée de Monſieur le Prince d'Orange, lequel eſtoit Maire perpetuel de ladite ville, & il s'aida à cela de la conduite d'un certain homme de là, qui conduiſoit toutes ſes autres affaires, lequel ſe nommoit Briet. Mais la ville eſtant à demy priſe, fut regagnée par Monſieur le Cardinal de la Baume, de grande & illuſtre maiſon, homme de bien, d'honneur & de valeur. Il eſtoit Couſin de Madame de Carnavallet, l'une des honneſtes Dames de France, des plus belles & agreables. Ce Cardinal eſtoit jeune, brave, & valeureux, lequel s'eſmeut ſentant cette rumeur, & ſe rallia ſi bien avec quelques ſiens amis & les ſerviteurs du Roy d'Eſpagne, qu'il chaſſa les preneurs & entrepreneurs de la ville: de ſorte qu'il la remit en ſa premiere liberté, & en la puiſſance de ſon Maiſtre; & en fit pendre quelques ſoixante ou quatre vingt des ennemis, dont ce Briet fut des premiers. Au bout de quelque jours un jeune homme natif de

Nogarol en Bourgogne, où il y a un Chaſteau prés de Beſançon qui eſt au Roy d'Eſpagne: il partit de là, & vint en Flandres tout gueuſement habillé, & tout malotru : & ainſi un jour il ſe preſenta au principal Secretaire du Prince d'Orange, & ſe donna à connoiſtre à luy, en luy diſant qu'il eſtoit fils de Briet, & qu'il euſt pitié de luy. L'autre entendant nommer Briet, & luy demandant encor s'il eſtoit ſon fils, il le preſenta au Prince d'Orange ; qui pour l'amour du nom du pere, & pource qu'il eſtoit mort pour luy, le receut en ſon ſervice, & le donna au Secretaire, pour apprendre ſous luy à eſcrire : car il avoit aſſez bonne façon, & eſtoit beau, & il le fit tres-bien habiller & le mettre bien en point. Au bout de quelque temps, il apprit donc ſi bien ſous ce Secretaire & ſon Maiſtre, que bien ſouvent en ſon abſence le Prince ſe ſervoit de luy : tellement que ce premier Secretaire eſtant venu à mourir, le Prince luy donna ſa place, & ſe ſervoit ainſi de luy ; lequel le ſervit l'eſpace de cinq ans tres-fidelement : au bout deſquels il ſe reſout de le tuer, encor qu'il euſt veu jouër le jeu auparavant à l'Eſpagnol qui fallit de le tuer. Nonobſtant cela une fois ayant eſpié le jour, le temps, l'occaſion, & l'heure, ainſi que le Prince eut diſné, & fut rentré dans ſon cabinet pour ſes affaires,

res, ce Briet (car il estoit tousiours ainsi nommé, se disant tousiours fils de Briet) luy apporta un grand fatras de lettres pour signer; & par ainsi estans tous deux renfermez dans le cabinet, les gardes disnant, & le reste de la maison aussi, il tire un pistolet, & en donne au Prince, & de la dague trois ou quatre coups; & sans faire aucun bruit, & sans que les gardes en eussent rien oüy, il sortit aussi resolu comme les autres fois, portant ses lettres en la main: encor dit-il au Capitaine des Gardes, qu'il ne faisoit que travailler nuit & jour, & qu'il n'estoit pas possible de s'y pouvoir plus tenir. Quelques jours auparavant il avoit acheté un fort beau & bon cheval d'Espagne, que le Prince avoit voulu voir; & il luy avoit fait accroire que c'estoit pour quelquesfois passer le temps: ce que son Maistre approuva fort. Ainsi estant revenu en son logis il prend son cheval, qu'il avoit fait tenir tout prest, & monte dessus, & s'en va le plus viste qu'il peut. Mais le malheur fut pour luy, qu'arrivant à Dordrecht, il trouve que le batteau, qui estoit ordonné pour le passage, estoit par de là; si bien qu'encore qu'il criast fort aprés, & l'appellast fort, il ne peut venir assez à temps, d'autant que le trajet y est aucunement grand & large. Que s'il l'eust trouvé à propos de son costé, sans doute il estoit sauvé. Cependant il se fait tard,

on trouve que Monſieur le Prince demeure dans ſon cabinet plus que de couſtume, ſes Gentils-hommes & gardes ſe doutent de quelque mal, s'approchent du cabinet, ils n'oyent nul bruit, regardent par le trou de la ſerrure, voient le Prince mort eſtendu; là deſſus ils rompent la porte, & le trouvent en ce pitoyable eſtat : les gardes diſent que pour le ſeur nul n'y eſtoit entré ny ſorty que Briet : parquoy ils ſe doutent qu'il avoit fait le coup, vont à ſon logis, ne le trouvent point, le Capitaine & ſes gardes courent aprés, le trouvent ſur le bord du paſſage qu'il attendoit le batteau : & ainſi qu'ils luy crierent il s'eſcria auſſi, eſt-il mort ? tuez moy auſſi, mais laiſſez moy premierement un peu prier Dieu, Ah ! pendart, dit le Capitaine, tu n'es pas digne de mourir d'une ſi bonne main que la mienne; il faut que tu meures de la main d'un bourreau. On s'eſtonna qu'il ne ſe precipita dans la mer avec ſon cheval, pour tenter le ſort, & ſe ſauver avec ſon dit cheval à nage ; ou bien ſe noyer comme d'autres ont fait, qui n'ont pas voulu donner la gloire de leur priſe, ny de leur ſupplice : Dieu ne le voulut pas ainſi. Ils le prindrent donc & le menerent à Delft, où eſtant il confeſſa ſoudain qu'il avoit fait le coup, & que nul ne luy avoit fait faire, ny incité à ce faire, ſinon ſon propre inſtinct, & qu'il

qu'il avoit reconnu le Prince ſi meſchant homme, qu'il n'eſtoit pas digne de vivre. Et en cas qu'il ne ſoit vray, diſoit-il, allez vous-en en tels cabinets, vous y trouverez en tels & tels endroits des inſtructions amples, écrites tant de la main du Prince, que de la mienne, comment il vouloit faire mourir le Roy & ruiner la France, de meſmes autant contre le Roy d'Eſpagne, autant contre la Reyne d'Angleterre, qui l'avoit ſi bien aſſiſté : tout autant encore contre aucuns Flamans de ſes plus grands amis : & autant contre l'Allemagne. Bref, dit-il, c'eſtoit le plus meſchant homme qui naquit jamais, & pire encore que Neron : lequel encore ſous ombre de Religion euſt voulu ruiner toute la Chreſtienté : ſi bien, dit-il, qu'en ayant pitié, j'ay penſé faire une œuvre agreable à Dieu de le tuer. Notez la ruſe & la meſchanceté de cet homme, d'aller inventer telles menteries; ainſi fait tout deſeſperé. Tout cela eſtant confeſſé, il fut condamné à la mort : & premierement il eut la geſne ordinaire & extraordinaire tres-cruelle, ſans qu'il ſonnaſt jamais mot, ſinon qu'il perſiſtoit touſiours en ſon dire. Puis avant que mourir l'eſpace de dixhuit jours il fut martyriſé tres-cruellement. Le premier jour il fut mené en la place, où il trouva

une chaudiere pleine d'huile toute boüillante, dans laquelle luy fut enfoncé le bras, dont il avoit fait le coup. Le lendemain le bras luy fut couppé, lequel eſtant tombé à ſes pieds, luy tout conſtamment le pouſſa du pied du haut en bas de l'eſchaffaut. Le 3. jour il fut tenaillé par devant aux mammelles,& par le devant du bras. Le 4. il fut de meſmes tenaillé par le derriere aux bras & aux feſſes. Et ainſi conſecutivement fut cet homme martyriſé l'eſpace de dix-huit jours,& touſiours ramené en la priſon, endurant tous ces martyres tres-conſtamment. Le plus grand qu'il endura aprés celuy de la mort, c'eſt qu'il fut attaché tout nud au milieu de la place, & tout à l'entour deluy furent miſes quelques charettées de charbon,auquel on mit le feu;& étant en braiſe & en flãme ardante,ce miſerable ſe roſtit là tout un long-temps; & alors il s'eſcria & perdit patience, & puis il fut oſté par aprés. Pour la fin,& pour le dernier martyre il fut roüé & maillotté, dont il ne mourut point pourtant, parce qu'on ne luy avoit donné que ſur les bras & les jambes,pour le faire plus languir, & il veſcut encor plus de ſix heures, demandant un peu d'eau pour boire,mais on ne luy en oſa pas donner. Enfin le Lieutenant criminel fut prié de le faire parachever & eſtrangler, afin que ſon ame ne ſe deſeſperaſt & ne ſe perdiſt.

Le

Le bourreau vint donc, & ainſi qu'il fut prés de luy, il luy demanda comment il ſe portoit. Il luy reſpondit, comme tu m'as laiſſé : mais ayant tiré la corde pour la luy mettre au col, il ſe releva, & comme ayant apprehenſion de la mort, qu'il n'avoit pas encore euë (ce qui fut un grand cas, & que pluſieurs obſerverent en luy) il dit au bourreau, ha ! laiſſe moy ; me veux-tu encore martiriſer ; laiſſe moy mourir ainſi : & ayant eſté eſtranglé il finit ainſi ſa vie. Voylà des terribles tourments. Ce Gentil-homme qui vit toute cela, me l'a ainſi conté, & telles nouvelles arriverent à la Cour à Paris : je m'en rapporte à la verité. Tant y a, que ſi le Prince d'Orange avoit entrepris ce que dit Briet ; c'eſtoit un grand cas ; dont je me rapporte auſſi de meſmes à la verité. Ce que pourtant nul homme de bon ſens & jugement ne croira : car ce Prince avoit une ame & un Dieu, & une ſinguliere generoſité. Il a laiſſé aprés luy une brave lignée, le Prince d'Orange d'aujourd'huy, qui aprés une longue priſon fut delivré par ſon Roy, & remis en tous ſes biens, dont il n'a pas eſté ingrat, & l'a tres-bien ſervy, tenant ſon party, & celuy de l'Infante. L'autre eſt ce brave Comte Maurice, dont je parle ailleurs à part. Du troiſieſme mariage il n'a eu que des filles, comme Meſdames la Comteſſe Palatine,

de Bouillon, de la Trimouille, Madame la Princeſſe d'Orange, & encore une autre, toutes filles de Madame de Jouars; qui quitta l'habit de Religieuſe pour eſpouſer Monſieur le Prince d'Orange. Du quatrieſme lit eſt ſorty Monſieur Henry Frederic Comte de Naſſau, qui pour ſon beau commencement, dés ſon jeune âge, monſtre dé-jà bien qu'il ne degenere en rien de ſes predeceſſeurs, tant du coſté du pere que de la mere Loviſe de Colligny, tres-belle, ſage, & honneſte Dame, fille de Monſieur l'Admiral de France, & vefue de cet honneſte homme Monſieur de Theligny; tué au maſſacre de la ſaint Barthelemy.

Le Roy d'Eſpagne gagna beaucoup à la mort de ce grand Prince d'Orange, comme il a paru depuis: car il a eſté plus paiſible Seigneur de la Flandre, que durant ſon vivant: dont par là il s'eſt monſtré tres-grand & tres-habile Capitaine: meſmes les Eſpagnols le diſoient bien; car il leur donnoit bien de l'affaire. Si le Comte Lovis ſon frere euſt veſcu plus qu'il ne fit, il l'euſt eſté bien auſſi: car il ſe rendoit tres-vaillant, & ſe faiſoit tous les jours un tres-habile homme, comme j'ay dit. Le Prince ſon frere vint en France, mais il n'y demeura gueres: car il s'en alla à la Rochelle, & là s'embarqua par mer, pour

s'en

s'en aller en Allemagne ; & laiſſa en France ledit Comte ſon frere ; lequel pour ſon entrée ſervit bien ſon party. Car ce fut luy qui fit cette belle retraitte à la bataille de Moncontour, ſecondant fort à propos Monſieur l'Admiral, qui avoit eſté fort bleſſé. Au bout de quelque temps il alla en Flandre, où avec Monſieur de la Nouë & pluſieurs Gentilshommes & ſoldats François, il prit Valencienne & Mons : là où ſoudain ce grand Duc d'Albe le vint aſſieger, ſans luy donner loiſir de prendre halaine : ce qui fut un trait de grand Capitaine. Car à un revolté (comme je le tiens d'un Grand) il le faut prendre tout chaud, & luy donner ſur les doigts ; & l'empeſcher ſur tout qu'il ne gaigne temps, par quelque temporiſement, dont on pourroit uſer envers luy. C'eſt ainſi que fit le Duc d'Albe, car aprés avoir repris Valencienne par la Citadelle, il vint auſſi-toſt blocquer & aſſieger Mons, & de telle furie que l'autre n'eut dequoy la tenir, & ledit Comte (qui tomba malade) fut contraint de faire capitulation avec honneſte compoſition, laquelle luy fut tres-bien gardée juſques à un ſeul point : Voyez comment les loix de la guerre doivent eſtre auſſi ſaintes & auſſi religieuſement obſervées comme les autres. Car il ne faut point douter, que ſi le dit Duc euſt

pris ailleurs, & d'autre façon ledit Comte, qu'infailliblement il luy euſt fait ſon procez, & l'euſt fait aller par les meſmes pas que le Comtes d'Horn & d'Egmont : & ainſi le Roy l'ordonnoit : mais la foy de guerre ſi ſaintement donnée le ſauva. En quoy fut grandement à louër ledit Duc, au prix de pluſieurs que j'ay veus & connus, qui n'en ont pas fait de meſmes en telles occaſions, diſans pour excuſe, qu'à un rebelle & à un heretique il ne faut pas garder la parole, ny la foy. Celà eſt bon pour ces Capitaines qui ſon ignorants de l'art de la guerre, & pour ceux-la auſſi qui ne vont point aux coups ; qui jugent dans leurs chaires tribunales, comme il leur plaiſt ; qui ne ſe ſoucient pas d'aller à la guerre, & n'apprehendent point de ſe trouver en telles occaſions, pour leur eſtre renduë la pareille : mais les grands & braves Capitaines, qui ſe treuvent ordinairement aux hazards de la fortune de Mars douteux, y adviſent bien, & penſent deux ou trois fois à ce fols jugemens ; & ne violent pas ſi aiſément leurs paroles, ny promeſſes.

J'ay oüy dire que le Duc d'Albe ſe trouvant lors à la porte, ainſi que l'on ſortoit, il ſaliüa fort courtoiſement le Comte Lovis, qui eſtoit fort malade dans une litiere, & luy fit beaucoup d'honneſtes offres, luy tenant de

fort

fort briefves paroles pourtant ; mais bien plus longues à Monſieur de la Nouë, auquel il fit grand honneur ; & admira fort ſa valeur & vertu. Il ſalüa auſſi tous les Capitaines & ſoldats François fort courtoiſement. Celà s'appelle ſçavoir bien ſon entregent de guerre. Quelque fat de General n'euſt pas fait cela ; ains euſt fait du fendant, & du mauvais, du froid, du retiré, & de l'altier. Le Comte Lovis s'eſtant retiré, & conduit tres-ſeurement où il avoit demandé, & où avoit eſté arreſté, adviſa à ſe guerir : & puis eſtant bien guery il reprit mieux que devant le harnois ; ſe remit à la guerre ; & ſe trouvant en une rencontre contre le Duc d'Albe, il y fut tué, & tous ſes gens deffaits ; où il y avoit pour le moins ſix à ſept cents François, tres-braves ſoldats ; leſquels eſtans eſchappés du ſiege de la Rochelle, & caſſez (comme j'en vis,& connus quelques-uns) s'eſtoient allez mettre à ſon ſervice. Ainſi finit ce brave Comte : que ſi la mort ne l'euſt gagné, il euſt donné autant d'affaires au Duc d'Albe, que fit ſon frere.

Il commença contre ce brave Comte d'Aremberg, qu'il defit en la Friſe, par l'opiniaſtreté des Eſpagnols, qui crioient à toute heure audit Comte, qu'il les menaſt au combat contre ces heretiques & ces chiens : mais ledit Comte leur remonſtrant le danger eminent

eminent, qui ſe preſentoit à leurs yeux, de les charger en lieu ſi deſadvantageux ; ils ne deſiſterent de rien pour cela, ains comme gens predeſtinez à leur mal-heur, & à celuy de leur General, ils crierent plus que devant contre luy ; juſques à l'appeller traiſtre, & qu'il s'entendoit avec les ennemis. Luy qui eſtoit tout noble & courageux leur dit : oüy, je vous montreray ſi je le ſuis ; & donna la teſte baiſſée ſur ſes ennemis, où combattant tres-vaillamment il tomba mort par terre ; & de ces opiniaſtres, mal diſciplinez à obeïr à leur General, les uns furent tuez, les autres ſe ſauverent à la fuite ; deſquels, au moins d'aucuns des plus opiniaſtres & coulpables, le Duc d'Albe en fit punition ; autant pour donner exemple & leçon à tels ſoldats mal creés ; que pour le regard de la perte qu'il eut d'un ſi bon & loyal Capitaine ; comme il le fiſt paroiſtre là, & l'avoit fait en pluſieurs endroits. Comme à nos guerres eſtrangeres, eſtant Lieutenant aux armées de la Reyne d'Hongrie, qui l'avoit choiſi pour tres-capable ; ainſi qu'il fut au ſiege de Metz, où on appelloit ſon quartier le quartier & le Camp de Barbançon ; car il eſtoit de cette race des Barbançons, bonne & noble race, dont nous en avons en France. Outre ſes valeurs il eſtoit un tres-beau & tres-agreable

Sei-

Seigneur, ſur tout de fort grande & haute taille, & de tres-belle apparence. Il vint ſervir le Roy de France à nos guerres ſecondes ; où il mena douze cent lances Bourguignonnes, qu'il faiſoit tres-beau voir, & luy en General leur commandoit. Il ne tint pas à luy qu'on ne combattiſt à Noſtre Dame de l'eſpine ; & meſmes il demandoit fort la pointe. La paix de Chartres s'en enſuivit ; & luy cependant que ſes trouppes ſe rafraiſchiſſoient un peu par le pays (vivant pourtant tres-modeſtement, car le Roy d'Eſpagne les payoit fort bien) il ſe tint quelque temps à la Cour, & quaſi tout le Careſme, ſe tenant à l'hoſtel de Villeroy auprés du Louvre, depuis chez Monſieur d'Anjou, & chez la Reyne de Navarre. Le Roy le défrayoit de tout pendant ſon ſejour, & eſtoit ſervy de ſa cuiſine & de ſes Officiers. Il venoit ordinairement à la Cour chez le Roy, & chez la Reyne, auſſi privement que s'il euſt eſté de la Cour meſme. Auſſi leurs Majeſtez & Alteſſes luy faiſoient tres-bonne chere ; & il leur rendoit un tres-grand honneur & humilité, autant que nos Seigneurs de France. Il paroiſſoit bien qu'il avoit eſté tres-bien nourry, & qu'il avoit bien retenu ce qu'il avoit veu en la Cour de l'Empereur ſon Maiſtre.

Il

Il devint fort amoureux de la beauté de Madamoiſelle de Chaſteauneuf de Rieux, qui pour lors emportoit le los des plus belles : & pour ce il ſe mit à la ſervir; mais avec un tel reſpect & telle diſcretion, qu'il donnoit bien à connoiſtre d'avoir ſervy en bon lieu ; & en celuy, dont il a eu reputation : meſmes que je l'oüis dire un jour à la Reyne Mere, qu'il paroiſſoit bien que ce Seigneur n'avoit aymé ny ſervy en bas lieu. Et d'autant que Monſieur de Strozzy & moy eſtions fort ſerviteurs épris de cette belle Damoiſelle de Chaſteauneuf, il ſe mit à nous aimer davantage, & à nous accoſter ſi bien, que quaſi ordinairement il nous convioit d'aller manger avec luy, & nous envoyoit chercher, luy eſtant touſiours (comme j'ay dit) ſervy de la cuiſine du Roy : & la pluſpart de nos devis eſtoient de noſtre Maiſtreſſe. Et quand il eſtoit auprés d'elle dans la chambre de la Reyne, & que nous luy deferions comme il meritoit, il vouloit que nous fuſſions quaſi toûjours enſemble à l'entretenir. Ses propos n'eſtoient nullement communs ny pauvres, mais tres-rares & tres-riches ; car il parloit fort bien & tres-bon François, comme encor quelques autres langues. Bref, il eſtoit tres-vertueux & tres-parfait.

Il avoit avec ſa grande beauté, une grande

de deffectuosité en luy, qu'on n'euſt pas ayſement reconnu ; qui eſtoit qu'il ne voyoit goutte d'un œil : & cet œil eſtoit ſi beau & ſi pareil au bon, qu'on n'y reconnoiſſoit rien ; & eſtoit auſſi beau que l'autre. Il y avoit eſté bleſſé d'un coup ; penſez qu'il eut bien la curioſité de le faire guerir, & n'y eſpargna ny moyens, ny inventions, pour le faire bien penſer, afin de ne ſe rendre difforme, ny deſagreable à la Dame qu'il ſervoit pour lors ; de laquelle je luy en jettois quelquesfois quelques traits & attaques en l'air & à la volée, avec toute diſcretion, ſelon que je le voyois quelquesfois en ſes bonnes heures, il reſpondoit de meſmes, avec toutes les loüanges & vertus & cette Dame, & non ſans en montrer encore une ſourde paſſion, & des regrets couverts.

Enfin ce Seigneur eſtant mandé du Duc d'Albe, il delaiſſa noſtre Cour, & noſtre France, non ſans triſteſſe. Ce fut au mois d'Avril, & il alla mourir en Flandres à cette défaite. Il laiſſa aprés luy une femme, qui en fut tres-deſolée. C'eſtoit une tres-belle Dame, ſage & vertueuſe, & elle eſtoit digne d'un tel mary. Nous la viſmes en France, quand elle accompagna noſtre Reyne Elizabeth, que l'Imperatrice luy avoit donnée pour ſa principale conduite. Elle n'y demeura gueres : car aprés les nopces accomplies elle

s'en

s'en retourna : il la faiſoit tres-beau voir : & ſi elle y euſt demeuré davantage, la Cour en euſt eſté embellie davantage.

DOM SANCHE D'AVILA.

AVec le Duc d'Albe en ce voyage fut Dom Sanche d'Avila, lequel eſtoit Caſtellan du Chaſteau de Pavie, lors que le Duc d'Albe le prit là, & en fit eſtonner beaucoup de perſonnes; d'autant qu'on ne le tenoit pas pour ſi grand Capitaine qu'il fut puis aprés; & il en faiſoit grand cas; & quelquesfois il en prenoit advis. Il falloit qu'il euſt quelque bons ſens naturel, & quelque valeur naturelle auſſi; car de l'acquis ny de la prattique il en avoit peu : parce qu'il avoit fait plus de cas de garder ſon Chaſteau, & demeurer leans ordinairement comme une vraye mortepaye, que d'aller aux champs buſquer advanture. Mais eſtant avec le Duc d'Albe il ſe façonna de telle façon, par l'aſſiduë continuation de la guerre qu'il exerça, qu'en peu de temps il ſe rendit un tres-bon Capitaine. Et pource il fut éleu Gouverneur de la Citadelle d'Anvers, la nompareille forteresſe du monde, & le vray rampart de toute la Flandre, pour le Roy d'Eſpagne. Auſſi fut-elle miſe en tres-bonnes mains & tres-fideles : car il la garda tres-bien

ſans

ſans nul reproche : où il fut puis aprés aſſiegé par tous les Eſtats, qui tout à coup s'étoient revoltez, & emparez quaſi de toutes les villes de Flandres; & il falloit nommement qu'ils euſſent la Citadelle d'Anvers: car autrement leur victoire & revolte demeuroit manque. Ayant donc aſſemblé pluſieurs grandes forces ils la vindrent aſſieger, la ville tenant pour eux, & la firent battre fort furieuſement & la tenir fort à l'eſtroit. Il y pouvoit avoir dedans quelques douze cents braves Eſpagnols, qui tous avec leur General ne s'eſtonnerent nullement, & firent tres-bien teſte. Par cas fortuit (comme à quelque choſe ſert le mal-heur & le deſordre) quelques quinze cents ſoldats Eſpagnols peu auparavant s'eſtoient mutinez pour leurs payes, & s'eſtoient ſaiſis de la ville d'Aloſt, où ils faiſoient le Diable : eux oyans le bruit des canonades, que l'on tiroit à leurs compagnons (car Aloſt n'en eſtoit qu'à cinq lieuës) & ſçachans comme ils eſtoient fort à l'eſtroit & ſerrez, touchez d'une ambitieuſe charité envers leurs compagnons, & d'une crainte qu'il ne leur fuſt reproché de les laiſſer perdre à faute de leur ſecours, ils vont prendre tous par un matin reſolution de les aller ſecourir, quand bien ils devroient tous mourir. Parquoy tous ſortent de leur ville, & jure-

jurerent tous qu'ils ne boiroient ny ne mangeroient, qu'ils ne fuſſent entrés dans la Citadelle, & qu'ils n'euſſent combattu & chaſſé l'ennemy qui la tenoit aſſiegée. Ils marchent donc tres-determinez, chacun prenant ſa faſcine & la portant ſur une eſpaule, & ſur l'autre l'arquebuſe, ou la picque : & pour plus grande bravade, ou pluſtoſt pour preſage de victoire, chacun prit un rameau de cheſne, qu'il pendit ſur ſon morion & ſa bourguignotte. Sans avoir donc peur de rien, ils marchent reſolus & ſerrez, & vindrent droit à la Citadelle; ou ils font entendre leur reſolution à Dom Sanche & à ſes compagnons. Ils entrent par la porte du ſecours ; ils ſont receus, Dieu ſçait comment bien de Dom Sanche & de leurs compagnons : leſquels aprés s'eſtre bien embraſſez & entreſalüez, ainſi qu'on les convioit de ſe raffraiſchir & faire la collation, que Dom Sanche avoit tres bien fait appreſter, ils firent reſponſe qu'ils avoient tous juré, de ne manger ny boire, qu'ils n'euſſent veu l'ennemy, ne l'euſſent combattu, & ne l'euſſent jetté de là où il eſtoit ; & pource qu'ils vouloient tenir leur ſerment : parquoy ils demanderent qu'on leur ouvriſt la porte, & qu'on les laiſſaſt aller, & que Dom Sanche les menaſt au combat. A cette ſi belle occaſion & reſolution, Dom Sanche ne voulut

lut faillir & temporiſer : parquoy aprés avoir tres-bien ordonné de l'aſſaut, il fait ſoudain ouvrir la porte de la Citadelle: & auſſi-toſt ces braves & determinez ſoldats donnerent la teſte baiſſée dans les retranchemens, en criant *Santiago Santiago, Eſpaña, Eſpaña*: & de prime abord ils donnerent à celuy qui tenoit quelques ſix cents François, qui pour lors s'eſtoient mis avec les Eſtats ; qui eſtoient tous vieux ſoldats, qui par plaiſir & par courage s'eſtoient tous débandez des vieilles garniſons des Frontieres de Picardie & de Champagne.

Tout ainſi que les Eſpagnols les aſſaillirent vaillamment, les François auſſi leur reſpondirent bravement : car ils alloient pair à pair : ce qui fut cauſe que les Eſpagnols s'écrierent: *Eſtos ſon Franceſes, dexamoslos, porque ſon Diablos, vamos à combatir los hombres.* C'eſt à dire, ceux-cy ſon François, laiſſons les, parce que ce ſont des Diables, & allons combattre les hommes. Et courans du long de la tranchée ils vindrent où eſtoient les Flamans & les Allemans, avec quelques Anglois, qu'ils fauſſerent & emporterent fort aiſement : de ſorte que ſauve qui peut. Les Eſpagnols ſe mirent à ſuivre la victoire, touſiours crians, *Santiago Santiago, Eſpaña Eſpaña, ſierra ſierra, carne carne, à ſangre à ſangre, à fuego à fuego, à ſacco à ſacco.* Et par ainſi ils

ils donnerent si bien la chasse à l'ennemy, qu'il y en demeura beaucoup de morts sur la place. Le jeune Comte d'Egmont se sauva avec les François, qui se sauverent & se retirerent bravement. Je tiens ce conte tant d'aucuns soldats François, qu'Espagnols, que j'entretins quelque temps aprés cette défaite, estans venus à la Cour à Blois, aux premiers Estats.

Les victorieux estans absolus maistres de la ville, commencerent à bien la piller, & à se faire tous riches : car trois mille hommes butinerent une ville, qui estoit assez bastante pour saouler & rassasier une armée de cinquante mille homme : dont j'ay dé-ja parlé ailleurs. Mais tant y a, qui considerera ce bel exploit, quelque ennemy qu'il soit de la nation Espagnole, ne pourra faire qu'il ne loüe à jamais ces braves soldats, & leur General Dom Sanche ; lequel un temps aprés fut tué au siege de Mastric : dont j'espere de parler en la vie du Prince de Parme. Par ainsi ce Dom Sanche s'estoit rendu si bon Capitaine, par ses continuelles factions, qu'il est mort en grande reputation, & au grand deüil du Roy d'Espagne, & de tous les bons hommes de guerre de sa nation, & d'autre.

CHIAP-

CHIAPPIN VITELLY.

AInſi fut preſque en meſme temps Chiappin Vittelly, lequel fut un tres-bon Capitaine: Auſſi en ſes ans plus vigoureux il en monſtra de tres-grandes preuves, en la guerre de Sienne, duquel s'aida fort le Marquis de Marignan, enſemble avec Aſtolphe ou Rudolphe Baillon, d'une brave & vaillante race; qui depuis fit ſi bien dans Famagouſte en Cypre, & mourut martyr: dont je parle ailleurs. Tous deux luy aſſiſterent bien, & nous nuiſirent beaucoup en cette guerre.

Le Roy d'Eſpagne commanda au Duc d'Albe de ſe ſervir de ce Chiappin Vitelly, pour la ſuffiſance qu'il connoiſſoit en luy, & qui le rendit ſon penſionnaire. Auſſi le Duc d'Albe le tint en telle eſtime, qu'il luy bailla la charge de commander à toute ſon Infanterie; dont il s'acquitta tres-bien; comme les effets en ont fait foy. Outre cela il eſtoit le premier de ſon conſeil. Il mourut quelque temps aprés de maladie en Italie.

De cétte brave race de Vitelly ſont ſortis de braves & vaillans hommes; dont j'en ay connu aucuns de mon jeune temps: comme le Seigneur Alexandre, le Seigneur Vincence, & le

le Seigneur Alphonce Vitelly, que le Roy Henry deuxieſme avoit nourry page de ſa chambre : lequel avoit un oncle qui eſtoit le Cardinal Vitelly, un tres-habile homme de ſa robe ; que j'ay connu à Rome, & eſtoit bon partiſan dudit Roy Henry, & point ingrat de la penſion qu'il luy donnoit. Il eut une grande attaque une fois en plein Conſiſtoire, contre le Cardinal de Lorraine, qu'il diſoit eſtre trop boüillant pour le bien de la France, d'où il eſtoit natif, & à qui il devoit tant ; j'en parle ailleurs. Il y a eu auſſi de braves Capitaines & vaillans hommes de guerre des Vitelloſi, ſortis du meſme eſtoc des Vitellis.

BARTHELEMY D'ALVIANO.

BArthelemy d'Alviano a eſté de ſon temps un tres-grand Capitaine ; mais pourtant eſtimé plus vaillant, hardy & haſardeux, que ſage, conſideré, & prudent. Deux conditions contraires, qui ont ſervy à aucuns, & nuit à d'autres : ainſi qu'il luy arriva à la bataille d'Aguadel, contre noſtre grand Roy Lovis douzieſme, ſur lequel il donna & le chargea furieuſement & ſans conſideration, contre l'advis du Comte Petillano, General de l'armée des Venitiens ; dont ils en eurent

rent different enſemble, & contre celuy de la Seigneurie, qui l'avoit deffendu expreſſement ; ains ſeulement de temporiſer & amuſer l'armée du Roy. Mais enfin comme brave & hazardeux il vouloit combattre, & à ſon dam : car il fut pris en combattant bravement, juſques a n'en pouvoir plus ; & eſtant mené devant le Roy, il luy fit tres-bon recueil, comme à un tres-vaillant priſonnier de guerre: & luy ayant demandé, ce qu'il penſoit faire, de hazarder ainſi une bataille avec tout l'Eſtat Venitien. Il luy reſpondit, qu'il n'euſt ſçeu jamais mieux faire, ny acquerir plus de gloire & honneur, à perte ou gain, que de combattre un ſi grand, brave & puiſſant Roi & Prince, & que voulant eſſayer la fortune, il en eſtoit venu à ce combat. Et de fait luy & ſes gens pour la premiere pointe firent tres-bien : mais venant Monſieur de Bayard avec ſes gens de pied, qui eſtoient à l'arriere-garde, & s'advãçant bravemẽt, il donna ſi à propos par le flanc & aux coſtez des Venitiens, dit l'Hiſtoire, qu'ils perdirent courage, & ne firent puis aprés rien qui vaille, ſinon quelques bõs ſoldats, eſleus dudit Barthelemy, habillez de blanc & rouge, qui s'opiniaſtrans au combat, demeurerent ſur le champ. Braves gens certes. Le Roi qui combattoit vaillãment ne chauma pas de ſon coſté: & pource la bataille eſtant gagnée, & mis à mort

pour le moins quatorze à quinze mille hommes ; & ledit Alviano bleſſé & pris, & tombé entre les mains du brave Monſieur de Vandeneſſe, frere de Monſieur de la Pallice. Le Comte Petilliano voyant ſes gens de pied défaits, ſe retira un petit plus viſte que le pas, avec ſa gendarmerie & Cavalerie reſtée de la mortalité ; avec peu de perte de nos braves François.

Ledit Alviano eſtant donc mené devant le Roy, & deviſant avec ſa Majeſté, ce fut lors qu'il luy dit, ce que j'ay dit cy-devant. Elle avoit fait donner une fauſſe alarme, pour connoiſtre ſi ſes gens eſtoient trop deſbandez, & pour les rallier, & les connoiſtre s'ils ſeroient prompts & diligens auſſi-toſt à une ſi grande affaire, ou au grand beſoing s'il ſurvenoit : & ainſi qu'elle demanda audit Alviano, ce que ce pouvoit eſtre. Il reſpondit en riant, je ne ſçay pas, Sire, ſinon que vous voulez-vous combattre les uns les autres : car de nos gens, je vous aſſeure bien qu'ils ne vous viſiteront de quinze jours. Le Roman de Monſieur de Bayard le dit ainſi. Il ne faut point douter, ſi le Roy trouva ce mot-là bon, qui tendoit tousjours d'autant plus à ſa gloire.

Or tout ainſi que ce Capitaine eſtoit hardy & vaillant, & comme la vaillance, hardieſſe,

dieſſe, & l'ardeur de courage ne rit pas tousjours à ſon homme, ſelon que la fortune variable fait en guerre, & qu'elle eſt journaliere en hardieſſe, auſſi bien qu'en la puſillanimité : il fut taxé d'avoir failli en ſon courage boüillant, & de s'eſtre retiré par trop viſte à la bataille memorable de Vincenze, contre le Viceroy Dom Raymond de Cardone, Proſper Colonne, & le grand Marquis de Peſcayre, qui fut le principal autheur du gain, comme diſent les Eſpagnols : leſquels diſent auſſi, que du commencement ledit Alviano & ſes trouppes, avec Paul Baillon, bon & vaillant Capitaine auſſi, ainſi qu'en porte la race de longtemps, donnerent fort furieuſement, & firent un bon eſchec ; mais l'Infanterie Eſpagnole & Allemande, conduite par ce grand Marquis, arrivant à propos, attaqua la Cavalerie dudit Alviano avec telle furie, qu'elle la deſordonna auſſi toſt, & la mit en route de telle ſorte, que ledit Baillon fut pris, ainſi qu'il courroit inconſiderement & imprudemment, diſent les Eſpagnols, pour chercher un chemin court pour attendre Alviano (*que huia à prieſſa.*) Il tomba dans un champ plein d'eau, là où il fut pris ; & Alviano paſſant le ruiſſeau Reron à grande preſſe, ſe ſauva à Padouë ; non ſans

ſe deſpiter & maugréer Dieu, dit l'Eſpagnol: *De que era enemigo del nombre de los Italianos, y amigo de los Eſpagñoles.*

Quaſi tel blaſpheme cuiderent faire les pauvres Chreſtiens dans Antioche, eſtans perſecutez d'une ſi extreme famine, que les plus grands ne ſçavoient où trouver du pain, que pouvoient donc faire les petits? Si que tous enſemble deſeſperez de cette male rage de faim, peu s'en fallut qu'ils ne s'addreſſaſſent à Dieu, & ne le maugreaſſent, & ne l'accuſſaſſent d'ingratitude, de n'avoir égard à leurs peines, maux & travaux, avec la perte de leurs biens, qu'ils avoient vendus & mis à l'abandon; ny à la ſincerité de leur devotion; mais comme à un peuple eſtranger, permettoit qu'il fuſſent ainſi livrez & abandonnez és mains des ennemis de ſa Foy. Voiez en le conte dans l'hiſtoire de la guerre d'Orient. Il ne faut point douter, que par tel deſpit & telle rage il y en eut pluſieurs, qui ou dans leur ame, ou ouvertement firent tels blaſphemes: car qui eſt celuy, qui pour telle rage & tel deſeſpoir ne diſe davantage: ſi ce ne ſont ceux, qui ſont confits en telle Religion & devotion; & qui ſe ſont bien reſignez à la volonté de Dieu: ainſi qu'il faut faire. Parquoy il ne faut point douter, que cet Alviano n'en aye dit pis encore, que je ne dis, tant en deſpit, que par deſeſpoir: veu que

de

de tout temps les gens de guerre se dispensent aisement à tels blasphemes ; mais plus jadis qu'aujourd'huy les Italiens ont esté grands blasphemateurs: comme je l'ay veu la premiere fois que je fus en Italie. Je ne les veux pas accuser tous: car il y en a d'aussi gens de bien, qu'en tous autres Pays : & aussi aujourd'huy ils en sont fort corrigez. J'en parle ailleurs.

Et pour retourner encor audit Alviano, il faut prendre exemple en luy, que tout vaillant & hardy Capitaine, ou aucun autre, ne se peut jamais vanter tel en sa vie, qu'aprés sa mort: laquelle seule couronne nos vies. Car bienheureux est celuy, qui n'a fait quelque eschapade reprochable en la guerre; ainsi qu'en arriva ce coup à ce vaillant & genereux Barthelemy, tout vaillant comme l'espée qu'il estoit. Il eust mieux valu, qu'il luy fut arrivé ce qui arriva cette fois mesme au Providitor Loredano, qui avoit esté aussi le motif, avec ledit Alviano, de l'attaque du combat: lequel estant pris, & promettant à quelques soldats Espagnols une grande quantité d'or pour sa rançon, le traisnant les uns & les autres à qui l'auroit, fut enfin jetté de despit dans un fossé plein d'eau, & là se noya. C'est un inconvenient qui arrive souvent aux guerres à force honnestes gens, pris & debattus pour pareille altercation, à qui l'aura: comme j'en parle ailleurs.

Ledit Seigneur Alviano pourtant ne perdit pas courage pour tel malheur arrivé, mais s'eſtant remis & reſtauré mieux que jamais, il ſe remet en campagne, & mieux que jamais guerroye & fatigue ſes ennemis, par rencontres, combats, courſes & ſurpriſes; & notamment en une, où il cuida attrapper ce grand Marquis de Peſcayre, par une grande & longue cavalcade, qu'il fit un jour: car pluſieurs de ſes Capitaines Eſpagnols le voiant fort loing d'eux, & negligeans leur garde, ne la faiſoient qu'à demy, ſans que le Marquis (ſoit qu'il ſe doutaſt de cet homme turbulent, & qui n'eſtoit jamais oiſif, ou qu'un bon demon l'en advertiſt) il fit ce ſoir là renforcer ſes gardes, & redoubler ſes ſentinelles: ſi bien que ſans telle prevoyance ledit Barthelemy l'attrappoit, & luy enlevoit ſon logis, à ſa grande honte, & avec grande perte de ſes gens: & onques puis aprés, dit l'Hiſtoire Eſpagnole, ledit Marquis ne faillit de commander à ſes Capitaines, de faire tousjours leur garde auſſi ſerrée, eſtroite & renfoncée, comme s'ils euſſent eu l'ennemy en teſte, ou en queuë, & à coſté. Je vous laiſſe donc à penſer, ſi ledit Barthelemy eut dépit d'avoir failly ſon coup: car il en eſtoit tres-aſſeuré, ſans ce bon ordre & cette prevoyance dudit Marquis.

A cet exemple dudit Alviano, force braves

ves & vaillans Capitaines, Cavalliers, & autres gens de guerre, & mesmes les jeunes gens, y doivent bien penser & regarder: lesquels pour avoir fait un ou deux coups de vaillance, en deviennent si insolens, & enflez comme crapaux de gloire, qu'il leur semble n'avoir jamais de peur, & qu'ils combattroient le Diable, s'il se presentoit devant eux: mais il ne faut qu'une mauvaise heure, que venans à faillir de cœur, ils prennent telle espouvante aux plus belles & plus esclairées factions, qu'ils en sont deshonorez à bon escient: comme j'en ay veu plusieurs en ma vie. Et ne considerent ils pas, pauvres aveugles qu'ils sont, que tout homme est journalier, soit de le nature, soit de la volonté de Dieu. Ne considerent ils pas aussi, que les espées que nous portons à nos costez, & que nous tenons pour les plus luisantes, pour les plus asseurées, & pour les plus esprouvées, nous viennent à faillir quelquesfois au plus grand besoing que nous les employons. Et ainsi rien ne nous est asseuré, par nous ny par nos espées que nous portons, ny mesmes nos cœurs qui les veulent faire valoir: car tout bien nous doit venir d'enhaut. Et si pour rabiller leurs fautes & s'en nettoyer, les hommes reprennent les armes, il faut qu'ils y fassent des miracles de valeur & de l'espée; comme plusieurs grands Capitaines & hom-

mes de guerre ont fait, par de beaux combats & exploits qu'ils ont faits: comme je les nommerois bien : & comme fit ce brave Alviano en plusieurs belles occasions, qu'il chercha de luy-mesme, ou qui d'ailleurs se presenterent à luy : & mesmes à la bataille de Marignan, où ne pouvant arriver (estant General des Venitiens, liguez avec nostre Roy pour lors) avec son Infanterie, & avec tout le reste de l'attirail de son armée, il prit l'eslite de sa cavallerie, & par une grande cavalcade il y arriva sur les dix heures du matin : comme on estoit aux mains, & vint bien à propos. Car il n'y a si grand Capitaine, ny si vaillant homme de guerre, que voyant arriver à l'improviste un nouveau secours inopiné, qui n'en prenne l'alarme & ne s'en estonne, voire ne branste. Aussi dit-on de luy, que ç'a esté le premier, qui par sa grande vigilance & diligence a esté inventeur des grandes courvées & cavalcades de guerre, pour aller de bien loing chercher son ennemy dans son camp & son logement: ainsi que fit le brave Monsieur de Nemours en la reprise de Bresse ; dont je parle en son lieu.

Le premier commencement de guerre dudit Alviano, fut lors qu'il alla trouver, avec aucuns de ses braves compagnons, & avec les Capitaines des Ursins, le grand Consalve à Naples : où s'estant jetté & reserré, pour ne pou-

pouvoir bien tenir la campagne contre nos braves François, & ſe voyant renforcé par ces nouvelles forces ſurvenuës, il dreſſa une armée de neuf cens hommes d'armes, & mille chevaux legers, avec neuf mille hommes de pied, ſe mit aux champs, & plus ne regarda à la deffenſive, comme auparavant, ains du tout à l'offenſive : & depuis nos affaires allerent tres-mal par delà. Voyla ce que nous vallut cette fois Alviano avec ſes trouppes & ſa perſonne, qui eſtant fort jeune, & tout de feu, fit rage en cette guerre : ce que le grand Capitaine Conſalve reconnut tres mal envers luy ; aprés que s'eſtant mis à faire la guerre aux Florentins, Conſalve les vint ſecourir contre luy ; tres-mal reconnu du ſervice paſſé, que j'ay dit devers Naples : une grande ingratitude pourtant.

Or pour venir à la fin dudit Alviano, aprés pluſieurs beaux faits, & pluſieur bons ſervices rendus à la Seigneurie de Venize, ainſi qu'il eſtoit ſur les deſſeins de retirer ou reprendre Breſſe & Verone, comme il l'euſt fait ſans doute, il luy vint une maladie d'un flux de ventre, qui l'emporta, n'ayant pas encor atteint ſoixante ans. Les Venitiens le regretterent fort, & tous les ſoldats de l'armée encore plus ; car ne ſe pouvans ſaouler de ſe reſſouvenir de luy, ils retindrent ſon corps, vingt-cinq jours

durant auprés d'eux tousjours en l'armée, ainsi qu'elle marchoit, l'accompagnant tousjours d'une pompe funebre & triste, pour conduire en toute seureté jusques à Venize, afin qu'il ne luy fust fait aucun outrage. A luy dis-je, sur lequel ses ennemis mal discrets eussent bien voulu se vanger : & comme les Venitiens voulurent demander sauf-conduit à Marc Antoine Colonne, commandant en Bresse & Verone, pour le conduire en seureté, Theodore Trivulce, tres-bon & brave Capitaine, ne le voulut jamais permettre, disant qu'il n'estoit pas raisonnable, ny bienseant, que celuy qui en sa vie n'avoit jamais eu peur de ses ennemis, qu'en sa mort il fist signe de les craindre. Et ainsi il fut porté seurement en terre à Venize, avec grande magnificence en l'Eglise de Saint Estienne, où j'ay veu encore de mon jeune temps sa sepulture, la premiere fois que j'y fus.

Voyla la mort de ce grand Capitaine, qui nous fit en sa vie & du bien & du mal ; & qui estoit ores pour nous, ores pour d'autres ; n'ayant pas reçeu la mort en la guerre, qu'il avoit tant recherchée, comme plusieurs grands Capitaines, que j'ay nommez, & nommeray encor en mon livre. Il faut louër le susdit Theodore Trivulce en sa resolution, de n'avoir voulu demander le sauf-con-

conduit : il hazardoit bien pourtant ce pauvre corps, s'il euſt eſté pris & enlevé de ſes ennemis.

La pompe funebre faite à Meſſire Bertrand du Gueſclin fut bien auſſi belle & honorable ; car eſtant mort devant le Chaſteau de Randan, ceux de dedans s'eſtans rendus, il fut ordonné & adviſé, par ceux de l'armée qui commanderent aprés luy, qu'on porteroit ſur ſon thau, où eſtoit le corps, les clefs, en ſigne d'obedience & d'humilité: beau trait certes. Les uns, comme Monſieur de Saillan, le tiennent en ce Chaſteau ; & moy j'ay veu en un vieux Roman de ſa vie eſcrit en lettres Gottiques, que ce fut devant le Chaſteau de Bernardieres ou de Condac, deux petits Chaſteaux & bicoques en Perigord, qui ne valent pas en parler, qui ſont pres de moy meſme, où les bonnes gens & les bonnes vieilles femmes de là le diſent encor : je m'en rapporte à ce qui en eſt : car c'eſt le moindre de mes ſoucis.

Tels convoys & telles pompes funebres certes contentent certaines perſonnes, ſoit ; ou qu'elles leur ſoient attribuées en leur vivant, ou tendans à la mort, que leurs parens & amis les penſant plus honorer les faſſent faire telles : bien contraires à ce grand Saladin Soldan de Babylone, de Damas, & Roy

d'Egypte, l'un des grands Capitaines à mon gré qui ait eſté en Orient, tant pour ſes beaux faits, que pour ſes gentilles façons, belles honneſtetez & courtoiſies, ſi nous voulons croire Bocace en un des contes qu'il fait de luy, qui eſt tres-admirable, pour avoir quaſi traverſé toute la Chreſtienté, deſguiſé en ſimple marchand, pour venir connoiſtre les Chreſtiens, & ſur tout les François, leurs formes & façons de faire, & leur parler. Aprés donc qu'il eut fait & parfait tant de belles choſes contr'eux, & fait trembler tout l'Orient devant ſon nom & ſes armes, mourant en la cité d'Aſcalon, il ordonna qu'aprés ſon treſpas, ſa chemiſe ſeroit portée ſur une lance, à travers toute la Ville par un ſien Eſcuyer, Heraut, ou Trompette, faiſant un tel cry à haute voix. Le Roy de tout l'Orient, qui l'a tant fait craindre ſous ſoy, eſt mort, & n'emporte de tous ſes biens avec luy que cela. Voila la pompe funebre, dont ſe contenta ce grand Prince. Nos Roys, nos Empereurs, nos grands Princes & Capitaines Chreſtiens ne ſe contentent pas de ſi peu, & font bien : car certes tels honneurs que l'on defere à leurs funerailles, ſont beaux & fort à eſtimer ; & je croy que telles magnificences n'offencent point Dieu, puiſque Meſſieurs les grands Superieurs de l'Egliſe le permettent, voire s'en veulent reſſentir ; comme

je

je l'ay veu en deux de nos Roys : qui ſont certes belles, devotieuſes, contrites, & pitoyables. Les anciens Empereurs Romains ont apporté la plus grande part de ces façons de faire : mais nous en avons converty leur abus en une bonne, pure & ſainte Religion, & pie ceremonie. J'en parle ailleurs.

CESAR BORGIA,

dit le Valentin.

POur retourner encor à nos autres grands Capitaines, que je ne veux encore delaiſſer, Machiavel & ſes bons adherans ont fort loüé Ceſar Borgia, & l'ont mis au rang des grands Capitaines ; comme certes en ſon vivant il l'a fait paroiſtre par aucuns beaux exploits. Voyez en les Hiſtoires Italiennes & autres, & meſmes Guicciardin : & pource je ne veux faillir à le colloquer en ce rang, tant parmy les Italiens, que les Eſpagnols. Il fut fils de Roderic Borgia, natif de Valence ; & puis Pape nommé Alexandre VI. Ce Ceſar fut fait Cardinal par le Chapeau de ſon Pere, qu'il eut aprés la creation de ſon Papat. Il le fit partiſan de la France, où il ſe marria avec Mademoiſelle d'Albret, l'une des belles Filles de la Cour, qui y avoit eſté nourrie, comme j'en par-

parle ailleurs en un discours de cela. Il eut cent lances des ordonnances du Roy Louys douziesme, bien entretenuës. Il eut aussi la Duché de Valantinois avec grosse pension. Il fit en son temps du bien & du mal, comme je diray. Son dit pere eut un fils aisné, qui fut Duc de Gandie ; & Cesar Borgia fut le second, qui fut fait Cardinal, & eut le chapeau de son pere aprés estre creé Pape. Mais se desgoustant de la robbe, & ayant la fantaisie dressée aux hautes entrepriſes & conceptions du monde, il la quitta, & portant envie à son dit frere, que le pere eslevoit de tout ce qu'il pouvoit en l'estat temporel, il le fit une nuit, par des meschans garnemens ses semblables & à ce appostez, tuër & jetter dans le Tybre : dont le Pape en conceut une extreme fascherie, pour tel scandale & miserable tour. Il dissimula pourtant le fait & aida ce Cesar en ce qu'il peut, pour le faire grand au monde : dont il commença de plein abord à exterminer en la Romagne, & és terres du patrimoine de Saint Pierre, tous ces petits Seigneurs particuliers & tyrans, qui pilloient & ruïnoient tous leurs pauvres peuples & sujets, par une infinité de concussions, rançonnemens, & pilleries, de sorte qu'enfin il les mena si bien & beau, qu'il les reduisit au petit pas. Il reduisit aussi en sujettion la

Ro-

Romagne, Boulogne, Ravenne & Civita Castellana, qu'il fortifia par le moyen de son pere de telle sorte, & la Ville & le Chasteau, que je pense n'avoir veu jamais place de terre ferme plus forte que celle-là. Si bien que les Ferruccis, qui auparavant la tenoient en sujettion, n'oserent onques plus revenir ny lever la teste. Il remit encor plusieurs autres places en l'Estat Ecclesiastique; & il ne se parla onques plus de ces petits tyranneaux : dont l'Eglise luy en eut cette bonne obligation.

A propos de ces tyranneaux, il faut que j'en dise ce mot : & en voulez vous un plus grand quasi en ces mesmes temps, que Sigismond Malatesta, Seigneur d'Arimini, grand homme de guerre certes, mais tres-mal conditionné ; qui ne se contentant de faire mille maux aux hommes, il s'addressa à ses propres femmes. La premiere fut fille du Comte Crimignolla, qui luy apporta un tres-beau & grand mariage, belle Dame & bien honneste : aprés son pere mort il la repudia ; mais passe celuy-là : car il fist mieux envers elle qu'il ne fit à la seconde, qui estoit fille de Nicolas d'Est Duc de Ferrare, tres-sage femme, bonne & chaste ; il la fit mourir de poison : la troisiesme fut fille de Francisque Sforce Duc de Milan, une tres-belle fem-

femme auſſi ; & pour combler la meſure de ſes meſchancetez, il l'eſtrangla de ſes propres mains.

Or ſi la fortune euſt ry autant à ce Valantin ſur la fin, que ſur le commencement, il ne faut pas douter qu'il euſt tout gardé pour luy ; & fait fort petite part de tout ſon butin à Monſieur Saint Pierre, tant il eſtoit ambitieux & avare.

On dit que le Dragon ſe fait & ſe forme d'un gras Serpent, devorable qu'il eſt, en devorant & mangeant pluſieurs autres Serpens & Serpenteaux : & pour ce on donna à ce dit Ceſar pour diviſe un Dragon devorant pluſieurs Serpents, avec ces mots : *Vnius compendium, alterius ſtipendium.* Ainſi devint puiſſante & s'accreut jadis Rome par les ruïnes de la Ville d'Albe ; & ainſi ledit Ceſar devint opulent & enrichy des deſpoüilles de ces tyranneux : & on le pouvoit brocarder de meſmes, comme fit le Roy Louys onzieſme une fois l'un de ſes Capitaines, qui en ſes guerres avoit picoré quelques Calices & vieilles Reliques d'Egliſe, d'or & de perles & de pierreries ; dont il fit faire un fort beau & riche collier, qu'il portoit ordinairement au col. Et ainſi qu'il parut un jour devant ſa Majeſté & ſa Cour, il y eut aucuns courtiſans, qui vou-

lu-

lurent toucher ledit collier en ſa preſence, le Roy s'eſcria auſſi-toſt, en leur diſant : ha ! n'y touchez pas, ce ſont des Reliques, vous ſerez excommuniez. De meſmes euſt-on peu dire des deſpoüilles qu'avoit gagné ledit Ceſar ſur l'Egliſe, qu'il fit paroiſtre en pluſieurs façons, & meſmes en une que je vay dire. Il faut donc ſçavoir, que lors qu'il vint en France pour eſpouſer Mademoiſelle d'Albret, comme j'ay dit, & qu'il fit ſon entrée à la Cour du Roy Louys douzieſme, pour lors eſtant à Chinon (J'en ay trouvé & veu le diſcours dans le treſor de noſtre maiſon, aſſez bien eſcrit & en rime telle quelle pour ce vieux temps, & aſſez groſſiere ; & pource je ne m'en ſuis icy voulu ayder : car elle pourroit importuner le lecteur, mais je l'ay miſe en proſe du plus clair & net langage, où il eſt dit) qu'il entra ainſi le Mercredy dix-huitieſme jour de Decembre, mil quatre cens quatre-vingts dix-huit. Premierement marchoient devant lui Monſieur le Cardinal de Roüan, Monſieur de Raveſtain, Monſieur le Seneſchal de Thoulouze, Monſieur de Clermont, accompagnez de pluſieurs Seigneurs & Gentils-hommes de la Cour, juſques au bout du pont, pour luy faire compagnie à ſon entrée ; devant luy il y avoit vingt-quatre mulets fort beaux, chargez de bahus, coffres & bouges (ainſi porte l'original) couverts de cou-

couvertures, avec les eſcuſſons & armes dudit Duc ; aprés encor venoient vingt-quatre autres mulets avec des couvertures de rouge & jaune mi-parties, car ils portoient la livrée du Roy, qui eſtoit jaune & rouge : comme j'ay veu la Reyne Marguerite d'aujourd'huy, ſa petite fille, les porter long-temps par ſes Pages & Laquais. Puis aprés ſuivoient douze mulets avec les couvertures jaunes de ſatin, barrées tout à travers. Puis venoient dix mulets ayant couvertes de drap d'or, dont l'une barre eſtoit de drap d'or frizé, & l'autre ras : qui font en tout ſoixante & dix par conte. Quand tous les mulets furent entrez dans la Ville, ils monterent tous au Chaſteau. Et aprés vindrent ſeize beaux grands courſiers, leſquels on tenoit en main, couverts de drap d'or rouge & jaune, ayans leurs brides à la gennette & à la couſtume du Pays, comme dit l'original. Item aprés cela venoient dix-huit Pages, chacun ſur un beau courſier : dont les ſeize eſtoient veſtus de velours cramoiſy, & les deux autres de drap d'or friſé. Penſez que c'eſtoient, diſoit le monde, ſes deux mignons, pour eſtre ainſi plus braves que les autres. De plus, par ſix Laquais eſtoient menez, comme de ce temps l'on en uſoit fort, ſix belles mules, richement enharnachées de ſelles, brides & hur-

harnois, tout complets de velours cramoisy, & les Laquais vestus de mesmes. En aprés venoient deux mulets portans coffres, & tous couverts de drap d'or. Pensez, disoit le monde, que ces deux là portoient quelque chose de plus exquis que les autres, ou de ses belles & riches pierreries pour sa Maistresse & pour d'autres, ou quelques bulles & belles indulgences de Rome, ou quelques saintes Reliques, disoit ainsi le monde. Puis aprés venoient trente Gentils-hommes, vestus de drap d'or & de drap d'argent. C'estoit une trop petite trouppe, disoit la Cour, veu le grand attirail precedent : il en falloit pour le moins cent ou six vingts, les uns vestus à la mode de France & les autres à celle d'Espagne.

Item il y avoit trois Menestriers, c'est à sçavoir deux Tambours & un Rebec, dont l'on usoit fort en ce temps-là, comme aujourd'huy font les grands Seigneurs d'Allemagne, & les Generaux d'armées, qui usent de leurs tymbales quand ils marchent, que l'on appelle Heerpauque en Allemand : ainsi que fit le Baron d'Ome par grande ostentation. Mais ce brave & grand Monsieur de Guise les luy cassa, & en fit taire le son à sa grande honte. J'ay veu aussi ce grand Roy de Navarre, Antoine Pere de nostre

Roy,

Roy, en uſer de meſmes à l'imitation d'Allemagne, lors qu'il fut Lieutenant General du Roy Charles neufieſme, quand il marchoit; ce qu'il faiſoit beau voir à la guerre, ſonnant tousjours devant luy; & cela nous donnoit beaucoup de plaiſir en chemin, qui nous ſoulageoit d'autant. On diſoit que le Duc de Saxe luy en avoit fait preſent. Et pour retourner encore à la muſique dudit Ceſar Borgia, ces deux tabourineurs de cy deſſus eſtoient veſtus de drap d'or, ainſi qu'eſtoit la couſtume de leur pays, dit le texte de l'original; & leurs rebecs accouſtrez de fil d'or; & auſſi les inſtrumens eſtoient d'argent avec des groſſes chaines d'or; & alloient leſdits Meneſtriers entre leſdits Gentils-hommes & le Duc de Valentinois, ſonnans touſiours. Item quatre Trompettes & Clairons d'argent richement habillez, ſonnans tousjours de leurs inſtruments. Il y avoit auſſi vingt-quatre Laquais, tous veſtus de velours cramoisy my-party de ſoye jaune; & eſtoient tous autour dudit Duc: auprés duquel eſtoit Monſieur le Cardinal de Roüan, qui l'entretenoit.

Quant audit Duc, il eſtoit monté ſur un gros & grand courſier, harnaché fort richement, avec une robbe de ſatin rouge & de drap d'or my-party (je ne puis pas bien comprendre quant à moy cette eſtoffe) & brodée de

de force riches pierreries & groſſes perles. A ſon bonnet eſtoient doubles rangs de cinq ou ſix rubis, gros comme une groſſe feve, qui montroient une grande luëur. Sur le rebras de ſa barette, y avoit auſſi grande quantité de pierreries, juſques à ſes bottes, qui étoient toutes lardées de cordons d'or, & bordées de perles.

Et un collier pour en dire le cas,
Qui valoit bien trente mille ducats.

Ainſi dit la rime dudit eſcrit.

Le cheval qu'il montoit eſtoit tout chargé de feuilles d'or, & couvert de bonne orfevrerie, avec force perles & pierreries. Outre cela il avoit une belle petite mule pour ſe pourmener par la Ville, qui avoit tout ſon harnois, comme la ſelle, la bride, & le poitrail, tout couvert de roſes de fin or eſpais d'un doigt. Et pour faire la queuë de tout, il y avoit encor vingt-quatre mulets, avec des couvertes rouges, ayans les armoiries dudit Seigneur; avec auſſi force cariage de chariots, qui portoient force autres beſoignes, comme des lits de campagne, de la vaiſſelle, & autres choſes.

Ainſi entra, pour avoir grand renom,
Ledit Seigneur au Chaſteau de Chinon.

Ce dit la rime.

Voyla l'equipage du galant, dont je n'ay rien changé du ſens de l'original. Le Roy eſtant

eſtant aux feneſtres le vit arriver : dont il ne faut pas douter qu'il ne s'en mocquaſt, & luy & ſes courtiſans, & qu'ils ne diſſent que c'eſtoit trop pour un petit Duc de Valentinois.

Je croy que le Roy Loüis XI. en euſt bien dit ſon mot, & l'euſt bien brocardé avec ſa robbe de bure, & ſon chappeau de laine velu, & avec ſon image de plomb de noſtre Dame qui y eſtoit attachée : & ſur cette vanité de parade je m'en vay faire une petite digreſſion, dont il me ſouvient.

Noſtre dernier Roy Henry III. faiſant un jour la diete à S. Germain en Laye, où il s'eſtoit retiré à part hors de ſa Cour, qu'il avoit laiſſée à Paris avec la Reyne ſa Mere, & moy y eſtant un jour pour luy demander un petit don, duquel on m'avoit donné advertiſſement, il me fit cet honneur, de me laiſſer entrer en ſa chambre à ſon diſner, & l'huiſſier luy en ayant demandé congé, ainſi qu'il le permettoit à pluſieurs, & non à tous, je le vis diſner; où eſtoit Monſieur d'Arques, ne faiſant qu'entrer en faveur, depuis appellé Monſieur de Joyeuſe : durant ſon diſner il ſe mit à parler de la grande deſpenſe, que faiſoient les Gentils-hommes de ſon Royaume, & principalement ceux de ſa Cour : que bien qu'il fiſt de grands dons à ſa Nobleſſe, & non pas encor tant qu'il voudroit, que pourtant il ne fal-

falloit pas qu'elle en abusast, & qu'elle mist tant en despenses si superfluës & excessives qu'elle faisoit, tant pour les habillemens, que pour les grands trains de suitte, de chevaux, d'oiseaux, de chiens, & d'autres choses. Car il falloit espargner au bon temps de la paix; & quand il viendroit un voyage & quelque bonne affaire de guerre, il falloit alors despenser bien à propos, en luy faisant service, & à tout le Royaume. Et sur ce il s'addressa à Monsieur d'Arques, luy remonstra & le reprima de ce qu'il avoit d'ordinaire quatre mulets, tant de grands chevaux, courtauts, oiseaux, & chiens, & qu'il falloit se retrancher desormais de tout cela : & sur ce il luy allegua le train du Roy Charles son frere & luy, l'un estant Duc d'Orleans, l'autre estant Duc d'Angoulesme, qui n'avoient tous deux que six mulets, & quatre petites hacquenées pour leurs montures, & demie douzaine de courtauts pour leurs Escuyers. Il allegua aussi avoir oüy dire à la Reyne sa mere, que le Roy François son grand pere, qui commença les pompes & magnificences, n'eut jamais que douze mulets, tant de sa premiere que de sa seconde chambre : & que Monsieur le Dauphin avant qu'il fust marié n'en avoit que quatre; & puis luy & Madame la Dauphine en eurent dix. Monsieur d'Orleans aussi n'en

n'en eut plus que quatre : meſmes il dit que ſon train eſtoit trop grand, & qu'il le vouloit retrancher. Bref, le Roy en fit un ample diſcours, addreſſant tousjours ſa parole à Monſieur d'Arques, d'une ſi belle façon & grace (car il l'avoit tres-bonne, avec l'eloquence qui lui étoit fort familiere) qu'un chacun des aſſiſtans admira & loüa fort cette remonſtrance ; qui eſtoit fondée ſur la verité & ſur des bonnes raiſons, non pas ſans que ledit Sieur d'Arques en rougiſt, & n'en fuſt un peu eſtonné. Aucuns diſoient, qui euſt jamais creu que ce grand Roy, remply de toute grandeur, liberalité & magnificence, ſe fuſt mis ainſi ſur l'œconomie, ou ſur le reglement & la parcimonie. Ah ! que cela ne dura gueres : il eſt trop genereux, liberal & magnifique. Comme de vray, il ne pût commencer en luy pour donner exemple aux autres, ny regler Monſieur d'Arques, ny ſes autres favoris : car il les remplit de ſi grands dons & bien-faits, qu'un ſeul d'eux avoit & menoit plus grand train, que ne firent jamais les Roys François, Henry, & autres enfans de France. Si ce grand Roi eût fait ce reglement, il euſt fait beaucoup pour luy & pour ſa Nobleſſe. Car quelle raiſon, que tant de Seigneurs, & petits & grands, veulent imiter les Princes du temps paſſé ; voire les ſurpaſſer : nous

nous en voyons à la Cour par milliers. Je me ſouviens, moy eſtant petit garçon, nourry en la Cour de cette grande Reine de Navarre, Marguerite (ſous ma grand' Mere, ſa Dame d'honneur & Seneſchalle de Poictou) ne luy avoir jamais veu que 3. mulets de coffre, & 6. de ſes deux littieres, la premiere & la ſeconde: bien avoit-elle 3. ou 4. chariots pour ſes filles. Aujourd'huy on ne ſe contente pas de ſi peu, ny hõmes, ny femmes. Mais c'eſt le moindre de mes ſoucis: bien qu'on me pourroit objecter, d'avoir fait cette digreſſiõ. Je ne l'ay faite que pour autant deprimer la vaine gloire & la bombance ſotte de ce Duc de Valentinois: auquel pour retourner, je veux conter ſa fin.

Apres qu'il en eut bien fait des ſiennes, & uſé de ſes tours inconſtants & peu aſſeurez de ſa foy, il ſe fit haïr à noſtre Roy, qui eſtoit ſon principal appuy: & puis au Pape Jule: & ne ſçachant où ſe recourre, il envoya au grand Capitaine Conſalve, pour luy demander un paſſeport & ſauf-conduit, pour l'aller trouver en ſeureté à Naples, & pour conferer avec luy de beaucoup de belles choſes. L'autre le luy envoia fort librement bon & ample, où eſtant, & luy propoſant de grands deſſeins pour s'emparer de toute la Toſcane; un jour luy ayant donné le bon ſoir en ſa chambre pour ſe retirer en la ſienne, & ledit Conſalve

l'ayant embraſſé de bon cœur par un beau ſemblant, auſſi-toſt en ſortant de la chambre il fut conſtitué & retenu priſonnier dans le Chaſteau, & Conſalve envoya à l'heure méme en ſon logis oſter & prendre le ſauf-conduit, qu'il luy avoit donné auparavant (il n'eſtoit point beſoing de faire cette ceremonie) & pour excuſe ledit Conſalve dit, que le Roy Ferdinand ſon Maiſtre luy avoit mandé & commandé de le tenir priſonnier; & que ſon commandement pouvoit plus que ſon ſauf-conduit : parce que la ſeureté, qui ſe bailloit de l'authorité du ſerviteur, ne valoit rien, ſi la volonté du Maiſtre ne la ratifioit. Meſmes il luy reprocha, que ne ſe contentant pas de ſes meſchancetez paſſées, il alloit allumer (ſelon les deſſeins qu'il avoit entendu de luy) un feu, qui alloit embraſer & ruïner toute l'Italie. Quelle conſcience de ce grand Capitaine Conſalve, & ſur quoy fondée ! Car s'il l'euſt peu ſurprendre autrement pour luy & pour ſon Maiſtre, il l'euſt fait ſans doute, & ſans aucun ſcrupule.

En ces ſauf-conduits pluſieurs y doivent bien regarder, comme ils ſe donnent & ſe reçoivent. J'en fais un diſcours ſur ce ſujet, en celuy de Monſieur de Nemours Jacques de Savoye. Enfin il n'y a que de les avoir des Roys, Superieurs & grands Sou-

verains : car ils ſont ſujets à revoquer ceux que leurs Serviteurs donnent : & ſe doivent regler à un trait que fit le Duc Sforce, le dernier Duc de Milan; lequel banni de ſon Eſtat, & refugié à Venize, obtint par le moyen du Pape, des Venitiens & d'autres de ſes Amis, un ſauf-conduit de l'Empereur, pour le venir trouver à Boulogne à ſon couronnement, ſans ſe fier à aucun, que luy euſt peu donner Antoine de Leve, pour lors Gouverneur de l'Eſtat, ou autre de ſes Capitaines : & ainſi qu'il fit la reverence à ſa Majeſté, il dit, voila mon ſauf-conduit, qu'il vous a pleu me donner pour venir à vous, & me jetter à vos pieds, pour vous rendre conte de mon ignorance, lors que je vous le demanday : ce n'eſt point pour aucune meffiance que j'euſſe de vous, & de voſtre genereuſe bonté, vertu, & miſericorde : mais je me defiois de vos Capitaines & Generaux, qui m'ont fait tant de tort, & m'en euſſent fait de meſmes, m'eſtant mis en chemin ſans voſtre ſeureté, bien qu'ils me vouloient donner la leur ; mais j'ay eu plus de fiance en la voſtre : à cette heure que je ſuis auprés de voſtre Imperiale perſonne & ſacrée Majeſté, je ne crains rien, & n'ai plus beſoing de ſauf-conduit : & pource je vous le rends, me tenant en toute franchiſe, puiſque je ſuis auprés de vous.

L'Empereur trouva ce trait fort beau, & l'en ayma davantage, & luy remit sa Duché, qu'il ne garda gueres: car il mourut tost apres, comme j'ay dit ailleurs: & il fit encor plus, il luy donna une tres-belle & honneste femme, Christine de Dannemarc, l'une des belles & honnestes Dames du monde: dont je parle ailleurs. Voilà comme le sauf-conduit de l'Empereur servit bien à ce Duc, & celuy de Consalve mal au Duc de Valentinois. Pourtant il n'est que de bien tenir sa foy, en quelque façon que ce soit pour regner: mais pour oster la vie à un pauvre Diable, desja abbatu de la fortune, ou luy faire espouser une prison perpetuelle, comme vouloit faire le Roy d'Arragon. Par ainsi Consalve fit mal, & il y alla de sa reputation: car l'honneur d'un grand Capitaine, voire de tout autre, est un grand cas; & là où il marche, il faut fermer les yeux à tout, si ce n'est qu'on vueille s'armer du dire, que c'est la raison, par la volonté mesme de Dieu, qu'à celuy qui rompt sa foy, on la luy peut rompre sans reproche. Ainsi que le Valentin fut fort touché de ce vice en son temps en plusieurs endroits, desquels sans en alleguer beaucoup, je ne diray que celuy, qu'il fit au petit Roy Charles huitiesme, en allant à Naples, luy ayant juré & donné sa foy si inviolable,

lable, avec celle de ſon Pere le Pape Alexandre, il la luy rompit & la quitta tout à plat. Encor un autre plus grand & plus enorme fit-il, c'eſt qu'ayant aſſiegé Aſtor, Seigneur de Faenza, dans cette ſienne ville, & l'ayant priſe par compoſition, la vie & bagues ſauves de luy & des ſiens, ſous ombre d'un bon traittement pour quelques jours; & apres en avoir abuſé & l'avoir vilainement gaſté, comme eſtant d'une extreme beauté & encor jeune garçon, il le fit ſecrettement mourir, & pluſieurs autres des ſiens. Quelle vilainie! Ainſi Bajazet ayant pris Conſtantinople, apres avoir abuſé & violé l'Imperatrice, & ſes filles, & les avant proſtituées à d'autres, il les fit puis apres auſſi mourir meſchamment.

Voilà comme il en prit à la fin à ce Valentin; lequel ayant tant de fois rompu ſa foy, & aux uns & aux autres, Dieu voulut qu'on luy en fit de meſmes: & je croy que ſa vie eut couru fortune, ce me dit une fois un vieux bon homme, Maiſtre de la poſte de Medina del Campo: lequel me monſtrant la Roque, où avoit eſté empriſonné ledit Valentin, & ſerré fort eſtroittement, il me dit: *Señor, por aqui ſe ſalvò Ceſar Borgia por graça Milagro.* Comme de vray, ce fut un grand miracle:

car s'eſtant ſubtilement devalé par une corde de ce grand precipice, il s'enfuit au Royaume de Navarre, vers le Roy Jean ſon beau frere : & ce fut un grand cas auſſi, de s'eſtre ainſi ſauvé par le beau milieu de toute la Caſtille. Toutesfois le Maiſtre de Poſte me dit auſſi, que quelque ſien eſprit familier y avoit operé, & l'y avoit aidé, comme on tenoit pour lors en Caſtille qu'il en avoit un.

Eſtant donc en Navarre comme deſeſperé, le Roy Louys douzieſme ne le voulant plus recevoir, pour ne deſplaire au Roy d'Arragon, & parce qu'il eſtoit mal-content de luy, il ſe mit à faire la guerre contre l'Eſpagnol au camp de Viane, place du ſuſdit Royaume, où il fut tué d'une zagaye, par les ennemis ſortans d'une embuſcade, non ſans avoir bravement & vaillamment combattu. En quoy furent trompez pluſieurs François, Italiens, & Eſpagnols, de ce qu'il avoit fait une ſi belle & honorable fin, là où l'on penſoit qu'il en deuſt un jour prendre une miſerable & honteuſe par l'eſpée de juſtice, pour expier les grands maux & les cruautez, qu'il avoit fait en ſa vie. Il eſt à preſumer que Dieu eut miſericorde de luy, par quelque repentance qu'il en fit : ainſi ſa bonté toute divine s'eſtend

ſtend auſſi bien ſur les mauvais que ſur les bons, ſelon qu'ils la reclament, & font repentance.

Or pour finir ces derniers propos contres ces violateurs de foy, je m'en vay rapporter une action admirable du Pape Sixte, le plus redouté Pape pour la Juſtice en toute l'Italie ; duquel & de ſa ſœur ayant eſté fait un Paſquin, ſur ce que ledit Paſquin veſtu d'une chemiſe fort ſale ſe plaignoit qu'elle n'eſtoit point blanche, & que ſa lavandiere l'avoit quitté pour ſe faire Ducheſſe. Il diſoit cela, parce qu'il n'y avoit pas long-temps que la ſœnr du Pape avoit eſté lavandiere, comme de vray il avoit raiſon de l'annoblir. Le Pape en fut ſi en colere, qu'il fit faire un ban, que quiconque ſçauroit l'autheur de ce Paſquin, ou l'auroit fait luy-meſme, en le luy revelant, qu'il luy donneroit la vie ſauve, & dix mil eſcus. L'Autheur fut ſi impudent & ſi deſireux du gain, que luy-meſme ſe vint açcuſer à ſa Sainteté, & luy alla dire franchement qu'il l'avoit fait, & demander ſon ſalaire promis par le ban. Le Pape le regardant luy dit, c'eſt la raiſon, ce que je t'ay promis je te le tiendray ; & pour ma vie je ne voudrois pas te fauſſer ma foy ; parquoy je te donne la vie, & viſte qu'on luy donne dix mille eſcus:

mais auſſi ce que je ne t'ay pas promis, je te le tiendray ; qui eſt qu'on te couppe le poing & la main, qui a ſi mal eſcrit ; afin qu'il te reſſouvienne de n'eſcrire jamais plus de paroles ſi ſcandaleuſe & touchant de ſi pres. Pluſieurs grands Perſonnages n'euſſent pas ſi eſtroitement, en un tel fait ſi ſcandaleux & injurieux, gardé leur parole : & pour ce il faut louër ce grand Pape, montrant en cela qu'il importe beaucoup ſouvent à garder & rompre ſa foy, & qu'il y va de la conſcience, & de la grande conſequence de l'honneur, d'aller à l'encontre : ainſi que j'en fay un diſcours ailleurs, aſſez beau & remply de beaux & bons exemples de nos temps.

JEAN JACQUES TRIVULCE.

LE Seigneur Jean Jacques Trivulce fut un grand Capitaine Italien, toutesfois treſ-bon François, & qui fit de tres-grandes montres d'armes pour le ſervice de la France, mais pourtant mal reconnu du Roy François premier ; qui ayant conceu quelque leger ſoubçon contre luy, par la ſuſcitation de Monſieur de Lautrec, qui luy porta de l'envie & le desfavoriſa fort de ſes bonnes graces : de telle façon que ledit Roy eſtant un jour à Char-

Chartres, & par un matin retournant de la Meſſe, s'eſtant fait porter ledit Jean Jacques dans une chaire (par ce qu'il eſtoit fort boiteux, goutteux, & âgé de quatre vingts ans, comme auſſi fort caſſé des grandes courvées de guerre, qu'il avoit fait & ſouffert en ſa vie) ainſi que le Roy vint à paſſer ſans faire ſemblant de l'avoir veu, ledit Jean Jacques s'eſcriant, luy dit: Sire, ah Sire, au moins un mot d'audience! le Roy tournant la teſte de l'autre coſté, ne le voulut ouïr. Dont ce bon homme conçeut un ſi grand depit, que de là il s'alla jetter dans le lit, & n'en releva jamais, juſques à ce qu'il fut mort. Et comme durant ſa maladie on en dit la cauſe au Roy, touché en ſa conſcience, il l'envoya viſiter: mais pour toute reſponſe il dit: Helas! il n'eſt plus temps: le deſdain duquel il a uſé envers moy, & mon depit, ont desjà fait leur operation en moy: je ſuis mort. Le Roy en fut puis apres fort marry, & s'excuſa fort de ne l'avoir bien reconnu en ſes ſervices notables, qu'il avoit fait aux Roys Charles huit, Louis douze, & à luy meſme. Monſieur de Lautrec fut cauſe de ſa desfaveur, comme j'ay dit, par le moyen de Madame de Chaſteau-briand, ſa ſœur, que le Roy aimoit. Auſſi quelque temps apres, Dieu permit qu'il euſt ſa venuë,

aprés qu'il eut perdu l'Eſtat de Milan : & tout ainſi que le Roy ne fit cas dudit Jean Jacques, & le deſdaigna tant, de ne vouloir parler à luy ; de meſmes le Roy en uſa envers Monſieur de Lautrec : car voulant faire ſes excuſes de la perte de Milan, ſa Majeſté ne le voulut voir ny ouïr, que par ſeconde perſonne au commencement, & puis aprés il parla à luy tellement quellement. Ainſi ces deux perſonnes furent traitées de meſme façon, ſelon la volonté de Dieu : mais à l'un le dépit luy tranſperça le cœur, dont il mourut ; & l'autre traiſna quelque temps aprés, non ſans en porter longuement le dépit & le deſdain en l'ame : car ces deux ſujets ſont deux maux certes incurables à un homme genereux.

Ce brave Capitaine donc, le Seigneur Jacques, mourut ainſi : & on dit de luy, que lors qu'il voulut mourir, il avoit oüy dire à quelques Philoſophes, que les Diables haïſſoient fort les eſpées, & en avoient grande frayeur, & s'enfuïoient quand ils les voyoient blanches en l'air & flamboyer. Tel fut l'advis de la Sibille, quand elle mena Eneas aux enfers, & qu'elle le vit à l'entrée de la porte avoir peur de Meſſieurs les Diables. Non, non, dit elle, n'ayez point de peur, tire ſeulement ton eſpée, *vaginaque cripe ferrum.* Auſſi ledit Sei-

Seigneur Jean Jacques, fondé ſur telle opinion, lors qu'il voulut mourir il ſe fit mettre ſon eſpée ſur le lit toute nüe auprés de luy, & tant qu'il peut il la tint au lieu de la croix, laquelle luy ſervoit d'autant; & auſſi afin que cependant qu'elle renvoyeroit les Diables, luy voyans ainſi en la main ; & ayans peur ils ne s'approchaſſent de luy pour luy enlever & emporter ſon ame avec eux ; & par ainſi que ne s'oſans approcher de luy, elle euſt loiſir de s'eſchapper & paſſer par la porte de derriere, & s'envoler viſte en Paradis. L'invention & la ruſe n'en euſt pas eſté mauvaiſe, s'il euſt peu tromper de cette façon ces Meſſieurs les Diables, qui ſe meſlent de tromper les pauvres humains. Voyla donc ce grand Capitaine mort, ayant ordonné que ſon corps fuſt porté à enſevelir à Milan : ce qui fut fait ; & fort honorablement ſur ſa ſepulture fut mis : *Hic quieſcit qui nunquam quievit.* Icy repoſe celuy qui ne repoſa jamais. Monſieur de Montluc, aprés ſa mort & ſur ſon exemple, a pris cette deviſe, ainſi qu'on la voit dans ſon Livre.

L'Occaſion principale, qui eſmeut le Roy à diſgracier ledit Jean Jacques, fut qu'il s'eſtoit fait reçevoir Bourgeois des Cantons des Suiſſes. Que pouvoit-il moins faire, qu'ayant perdu la bonne grace & l'appuy

de la France, il falloit qu'il en cherchaſt ailleurs. Mais le Roy le connoiſſant homme prompt, remuant, & de peu de repos, il craignoit qu'il ne fit quelque mauvais remuëment, avec ſes gens prompts & legers de ce temps là contre luy & ſa Duché de Milan; voire au cœur de la France. S'il ſe doutoit de cela, il avoit occaſion de ſe defier de luy.

Le Roy Louys douzieſme n'en eut pas telle defiance, quand il luy donna le Gouvernement abſolu de ſadite Duché. Et quand on luy remonſtra qu'il faiſoit une faute, de donner une telle charge à un homme eſtranger, & qui eſtoit de la Patrie meſme, ſur une nouvelle conqueſte; il reſpondit qu'il ſe ſentoit ſi aſſeuré de ſa fidelité & preud'hommie, qu'il avoit desjà ſi bien manifeſtée au Roi Charles huitieſme, qu'il croyoit fort bien qu'il ne luy feroit pas des faux bonds: & quand bien il l'entreprendroit, il ſe tenoit aſſez courageux & puiſſant pour luy rompre la teſte, & au Duc de Milan, s'il ſe conferoit avec luy. Davantage le naturel de ce Roi eſtoit fort inclin à l'aimer, & il avoit grand credit aupres de ſa Majeſté, juſques là que le Roi le fit ſon Compere, aiant tenu ſur les fonts ſa ſeconde fille, Madame Renée de France, depuis Ducheſſe de Ferrare; ce qui luy

luy fut un tel honneur, qu'un des plus grands Princes de la Chreſtienté s'en fut fort contenté & fort glorifié. Voilà enfin ce grand Capitaine, apres pluſieurs beaux exploits, faits de ſa main & de ſa cervelle, mort en l'âge de quatre vingts ans.

THEODORE TRIVULCE.

IL eut un Couſin, qui fut Theodore Trivulce, Marquis de Piſegueton, General du Roy d'Eſpagne premierement, puis des Venetiens, & en apres du Roi François premier; qui pour ſes valeurs & merites commanda pour le Roi en Italie, & fit ſi bien que le Roi le fit Chevalier de ſon Ordre, & puis Mareſchal de France, en apres Gouverneur de Lion, comme l'avoit eſté auſſi auparavant Jean Jacques: & tous deux ſe comporterent ſi bien en cette derniere adminiſtration de Ville, que le peuple en demeura fort content. Ce Theodore mourut le meſme jour de ſa nativité, âgé de ſoixante & quinze ans. Le Roi luy fit de grands biens, & à ſon Frere le Cardinal Trivulce, lequel il fit auſſi Eveſque de Perigueux.

LE PRINCE DE MELFE.

MOnſieur le Prince de Melfe a eſté certes un bon & ſage Capitaine, bien renommé parmy les ſiens & les noſtres. Il fut de cette grande Maiſon de Carraciolle, faite par la Reine Jeanne ſeconde de Naples, qui advança le Seigneur Carraciolle, dont eſt ſorty le ſuſdit Prince. Elle le fit ſon grand Seneſchal, & l'aima par deſſus tous ſes favoris. J'en parle en la vie de ladite Jeanne, ſelon l'Hiſtoire de Naples : & puis elle le défit, ſans que j'en parle plus.

Pour venir donc à noſtre Prince Carraciolle, Monſieur de Lautrec, en ſon voyage de Naples, envoya Don Pedro de Navarre aſſieger ſa place de Melfe, comme j'ay dit cy-devant, où eſtoit ledit Prince enfermé, pour s'aſſeurer mieux avec ſa femme & ſes enfans. Il y ſouſtint le ſiege ſi vaillamment, & les aſſauts qu'on luy donna, qu'enfin il y fut pris au dernier aſſaut. On dit & il ſe lit que cette priſe cauſa bien la mort à cinq mille perſonnes.

Les autres places à cet exemple craignant pareil carnage ſe rendirent toutes, fors que Naples, Gayette, & Manfredonia, & quelques autres petites places de la mer, fort eſloignées du camp.

Ce

Ce Prince pris, ſes biens & moyens pris, pillez, & ſaccagez comme ſa place, il eut recours à l'Empereur pour payer ſa rançon, qui la refuſa, & luy en fit de meſmes que ſon ayeul fit à Dom Pedro de Navarre. Que pouvoit donc moins faire ce brave Prince, apres avoir ſi bien fait, combattu, battaillé, & eſté mal reconnu, que d'avoir recours au Roi ſon ennemy, & ſe reconcilier avec luy? lequel le receut tres-humainement, le remit en ſa grace, luy donna ſa rançon, luy fit des biens tant à luy qu'à ſes enfans, en biens d'Egliſe & autres, & ſe ſervit de luy; qui de ſon coſté point ingrat le ſervit auſſi tres-bien aux guerres de France, & meſmes en la Duché de Luxembourg, & en la ville d'Arles, qu'il tint à la barbe de l'Empereur, au voyage de Provence, & luy fit recevoir la honte entiere, pour avoir entrepris ce voyage, par l'advis & mocquerie qu'il donna à Antoine de Leve, qu'il ſe donnaſt bien garde de s'amuſer au Piedmont, & d'attaquer Thurin, comme eſtoit ſon deſſein; ains qu'il tiraſt droit en France, & ſe ruaſt ſur la Provence; que jamais il n'avoit fait ſi beau & ſi bon; & luy alleguant des raiſons ſi belles & peremptoires, que ledit Antoine y prenant gouſt, penſant qu'il en parlaſt à bon eſcient, pour faire ſon accord avec l'Empereur: par ce moyen il le creut,

creut, & y fut ſi bien trompé & mocqué, qu'il en mourut de depit, voyant que ſes affaires alloient tout à rebours à Aix, & qu'il n'avoit peu atteindre ſaint Denis en France, où il avoit propoſé d'eſtre enterré; mais ce fut en celuy de Milan. J'en parle ailleurs.

Certes ce Prince fit là deux bons ſervices au Roy, celuy-là & la garde d'Arles; où il eut bien de l'affaire pourtant par le dedans, à cauſe de la ſedition des ſoldats, qui s'y eſmeut: où il monſtra bien qu'il eſtoit un tres-ſage & politique Capitaine. Voyez-en nos Hiſtoires. Du depuis il ſervit bien en pluſieurs endroits de la France, & ſur tout en la Duché de Luxembourg, comme j'ay dit. Enfin pour ſes merites le Roi le fit Mareſchal de France, Capitaine de cent hommes d'armes, Chevalier de ſon Ordre, & ſon Lieutenant General en Piedmont: où il trouva certes bien de la beſoigne taillée parmy les bandes des gens de pied, qu'il trouva fort dereglées; ſi bien qu'elles reſſembloient mieux des bandes de brigands que de ſoldats, encor que ce grand Monſieur de Langeay y euſt paſſé, & mis quelque regle & police; mais ils avoient diſcontinué un peu de temps. Il y mit donc ſi bon ordre, & une diſcipline ſi rigoureuſe, que puis apres la milice de

par

par de-là, ſembloit mieux une eſcole bien reformée de ſages Eſcoliers, que de ſoldats. Ce que ſceut tres-bien faire apres luy Monſieur le Mareſchal de Briſſac, comme j'en parle ailleurs. Si bien que j'ay oüy dire d'une punition d'un ſoldat, qui avoit pris une poulle à un vivandier, laquelle on luy fit manger toute roſtie avec la plume. Je ne ſçay s'il eſt vray, mais cela eſtoit impoſſible. Et un autre ſoldat, de qui un barbet avoit pris une poulle en cheminant, euſt eſté paſſé par les piques, ſans qu'il prouva que ſon goujat, qui le menoit, l'avoit laiſſé eſchapper. Ainſi le brave Capitaine Maiſieres, dont je parle ailleurs, qui fut defait en la conjuration d'Amboiſe, ayant rencontré une trouppe d'Oiſons, en ſe joüant & riant, il leur demanda, s'ils ne vouloient point venir ſoupper avec luy? Il luy ſembla (où il le fit accroire) qu'ils luy avoient reſpondu en leur jargon & en piolant, oüy, oüy, oüy: comme de vray à les oüir pioler, on diroit qu'ils diſent oüy, oüy: il en prit deux, & les mena ſoupper avec luy. Il fut pris & mené dans le Chaſteau de Thurin, & y demeura quinze jours priſonnier. Et il y euſt demeuré plus longtemps, ſans qu'on trouva le trait plaiſant & de riſée; & auſſi d'autant qu'il avoit l'humeur fort bizarre; tres-brave ſoldat pourtant. De meſmes un Cor-

Corporal n'ayant pas posé ses sentinelles comme il devoit: & l'un pensoit qu'il alleguat ses raisons bonnes, meilleures possible que son Capitaine ne pouvoit produire ; il fut arquebusé estant armé de toutes ses armes. Encore cettuy-là passe : car il ne faut jamais aller contre le commandement de son Capitaine, ny entreprendre sur luy, encore qu'on fasse mieux que luy. Je conterois plusieurs autres rigueurs & punitions, faites en Piedmont sous ce Prince & sous Monsieur de Brissac, qui vint apres: mais je n'aurois de longtemps fait : toutesfois j'en dis d'autres ailleurs.

Or avant que ledit Monsieur le Prince allast en Piedmont, le Roy l'envoya en Guyenne, & sur tout à Perigueux, sur la revolte de la Gabelle ; où ils avoient blessé à mort le Commissaire du Roy ; qui y estoit estably pour cela, nommé Brandon. Le Roy luy donna pour Commissaire & adjoint le President Cotel, tres habile Auvergnac & grand Senateur, que ne crioit que sang & corde ; là où Monsieur le Prince parloit de clemence & misericorde. Voilà que c'est d'une ame genereuse. Luy qui estoit estranger & point François aimoit la vie du François ; & l'autre Auvergnac & François, aimoit la mort de son semblable François. Enfin la douceur de l'un emporta la rigueur de l'autre ;

&

& ce bon Prince s'y comporta si sagement, qu'il y eut peu de sang respandu, encore qu'il y eust si grande quantité de prisonniers, que les prisons de Perigueux n'y pouvant suffire à les tenir enfermez, il en falut envoyer plus d'une centaine en la grosse tour de Bordeille; mon Pere ayant esté commandé par le Roy, d'assister & d'accompagner là mondit Sieur le Prince. Dont pour obeïr au Roy, par ce que c'estoit un Roy à qui il ne falloit pas contredire, il y alla, & aussi d'autant que le Roy l'aimoit: & il disoit que quand l'Empereur sceut la mort de Monsieur de Bourbon, il ne le regretta gueres, & dit que c'estoit une belle dépeche pour luy: car s'il fut eschappé victorieux de Rome, il se fut rendu si glorieux & si grand, qu'il luy eust donné bien de l'affaire à le contenter; ou que de luy mesmes, ayant les cartes en main, il se fut contenté sur les terres & les biens du dit Empereur: il n'en faut pas douter.

Or pour retourner encor à Monsieur le Prince de Melfe, il eut tres-juste occasion de se contenter fort du Roy: car outre les biens qu'il luy fit, il le caressoit, luy portoit de l'honneur, & luy faisoit tres-bonne chere; ce que demande fort un pauvre estranger: & sur tout de n'estre point desdaigné, mocqué & baffoüé. Car ce seroit pour le desesperer du tout;

des & advis : à quoy ce bon Prince reſpondoit fort pertinemment, au grand contentement de la Reine. Le Roi François en aimoit fort la Reine ſa Sœur, qui par de pareilles faveurs avoit accouſtumé de luy gagner & entretenir ſes bons ſerviteurs. Du depuis ce bon Prince aima tousjours uniquement ma grand' Mere, & le monſtra à l'endroit de ſon petit fils, le Capitaine Bordeille mon frere, quand il alla en Piedmont, âgé de dix huit à dixneuf ans ; à qui il faiſoit tous les honneurs & les bonnes chers du monde, & ne l'appelloit jamais que *filiol mio di Bordeilla*. Et bien qu'il fut un jeune homme fort bouïllant & promt de la main, jamais nonobſtant ſes ordonnances il ne le fit mettre dans le Chaſteau priſonnier, comme beaucoup d'autres, qui eſtoient d'auſſi bonne Maiſon que luy. Mais il le faiſoit venir devant luy, luy faiſoit à part quelques reprimandes, petites menaces & remonſtrances, afin qu'il n'y retournaſt plus : mais pourtant les mains luy demangeoient tousjours: & ſans l'amitié & le reſpect, que ce Seigneur portoit à ſa grand' Mere, ſon Pere, & ſa Mere, il l'euſt un peu chaſtié ; mais jamais il ne luy fit pis que cela. Auſſi peu à peu il le creut, & ſe corrigea tant que ce bon Seigneur veſcut : mais apres ſa mort, & que Monſieur de

Briſ-

Briſſac fut entré en ſa place, il ne fut pas ſi ſage, & touſiours frappoit : mais de regret qu'il eut de la mort dudit Prince,& craignant que ledit Monſieur de Briſſac ne ſupportaſt pas ſes jeuneſſes, comme avoit fait le Prince, il quitta le Piedmont, & s'en alla à la guerre d'Hongrie & de Parme;d'où il retourna encor en Piedmont,où il avoit une Compagnie dans Montevis : & puis le quitta là tout à plat, & s'en vint à la guerre d'Allemagne, que le Roy Henry dreſſa ; où il fut bleſſé à mort devant Chimay à l'aſſaut ; puis encor au ſiege de Mets bleſſé de trois grandes arquebuſades, dont il penſa mourir, ſans un bon ſecours qu'il eut. Et pour la troiſieſme fois il fut tué au ſiege de Heſdin, d'une canonnade qui luy emporta la teſte. Je me fuſſe bien paſſé, dira quelqu'un, de faire cette petite digreſſion : tel a eſté mon plaiſir : la liſe qui voudra.

Or pour finir le diſcours de noſtre Prince, il mourut à la fin en Piedmont, couronné de beaucoup de vertus & de loüanges ; où il fit place à Monſieur de Briſſac, qui eut ſon Gouvernement & ſa Mareſchauſſée, avec la moitié de ſes gens d'armes, pour faire les cent gens d'armes d'un Mareſchal ; car il en avoit auparavant autres cinquante. J'ay oüy dire que quand il

il alla & fut venu en Piedmont, il dit qu'il voudroit avoir donné beaucoup de ſon vaillant, & qu'il euſt peu conferer avec mondit Seigneur le Prince deux jours avant ſa mort, pour apprendre de luy beaucoup de belles inſtructions, afin de s'en ſervir en ſa charge. Là deſſus Monſieur Ludovic de Birague & le Preſident de Birague, depuis Chancelier, luy dirent : Monſieur, il n'y a rien de perdu; conferez & conſultez vous ſouvent avec les bons Capitaines, qui eſtans fait de ſa main ſont reſtez icy, il vous enſeigneront & vous en diront prou: mais ſi vous les deſdaignez, & voulez faire tout de voſtre teſte, il vous en ira mal. Et de fait il les creut & s'en trouva tres-bien, comme il a paru.

Ledit Monſieur le Prince laiſſa aprés luy ſon fils, qui fut Abbé de St. Victor lés Paris, une Abbaye de dix mille livres de rente; & puis Eveſque de Troye en Champagne : & par aprés il ſe fit de la Religion reformée. Contre lequel je vis un jour, aux premieres guerres, Monſieur le Cardinal de Ferrare, Hypolite, ſe courroucer fort en la chambre de la Reyne, mais non en ſa preſence, luy remontrant ſa faute, & luy diſant s'il luy ſeoit bien de tenir une ſi grande dignité Eccleſiaſtique, & en exercer la Religion contraire. Il luy dit fort bien ſes raiſons ſans

s'e-

s'eſtonner, & ne ſe rendit point, diſant entr'autres que c'eſtoit Dieu qui l'avoit inſpiré. Mais ce ne fut pas ſans diſputes : car ce Prince Eveſque eſtoit fort ſçavant.

Il fit un bon ſervice au Roi & à Paris, lors que l'Empereur vint en France ; car il fit & dreſſa tout à coup deux regiments, l'un d'Eſcoliers, & l'autre de Moines & de Religieux, des plus propres à porter les armes ; dont il s'en trouva dix à douze mille, qu'il aguerrit ſi bien, qu'ils aiderent à faire un bon corps de ville, pour faire guerre & defence. De ſorte que cela donna à ſonger à l'ennemy ; avec Monſieur le Cardinal du Bellay, qui eſtoit un autre brave homme d'Egliſe & de guerre ; voire bon Capitaine. Aſſeurez vous qu'ils euſſent fait honte & peur à l'Empereur, avec d'autres gens aguerris, s'il ſe fuſt approché des murailles, qu'il avoit tant menacé. Mais c'eſt aſſez parlé de ce ſujet.

LE MARESCHAL STROSSY.

ENcor que j'aye parlé de Monſieur le Mareſchal Strozzy au Chapitre des Colonnels, ſi faut-il que j'en parle encore : car un ſi grand Capitaine ne ſe peut contenter de ſi peu d'eſcriture, ny de ſi peu de gloire. Il fut en ſes premiers ans bien nourry & inſtruit

aux

aux bonnes lettres par le Seigneur Philippes Strozzy ſon Pere, de ſorte que pour y eſtre tres-parfait, ſon Pere le voüa à l'Egliſe. Mais pour avoir eſté refuſé d'un chapeau de Cardinal, il quitta tout de dépit, & prit les armes; non pas pourtant qu'il diſcontinuaſt jamais les ſciences, encore qu'il fuſt à la guerre, & qu'il ne leut & n'eſcriviſt tousjours, à l'imitation de Jule Ceſar & d'autres grands Capitaines Romains; leſquels parmy leurs plus grandes armées ſe ſervoient tousjours de quelque heure du jour ou de la nuit pour lire, ainſi qu'en tel eſtat fut ſurpris Brutus, par ſon mauvais ange, le ſoir avant la bataille de Philippes. Voire quelques jours avant, ainſi que faiſoit ce grand Mareſchal, ne voulant oublier ce qu'il ſçavoit. Et auſſi il ſçavoit grandement faire ſon profit de ce qu'il liſoit, pour les expeditions de guerre; & s'en ſervoit, diſoit-il, autant que de l'art & pratique. Ce que me dit un jour le bon homme feu Monſieur de Sanſac, le reprenant pourtant de ce qu'il s'amuſoit trop à pratiquer ce qu'il liſoit dans les Hiſtoires. Car autres modes & autres formes de guerre ſont aujourd'huy qu'alors : mais pourtant la pratique de pluſieurs inventions anciennes, & pluſieurs fineſſes & ſtratagemes & ſubtilitez ne ſont point mauvaiſes, qui les ſçait

bien faire valoir en temps & lieu. J'en alleguerois beaucoup, que les Capitaines de nos temps ont emprunté des anciens, & les ont renouvellé & mis en œuvre : mais je ſerois trop long, & ce diſcours doit eſtre mis à part ; car il faut qu'il ſoit ample & long. Je m'en remets au chapitre que j'eſpere de faire, touchant les ſtratagemes & aſtuces militaires.

Pour plus grande preuve, que j'aye jamais veu du grand ſçavoir de mondit Seigneur le Mareſchal, bien que je n'aye jamais converſé avec luy (car j'eſtois trop jeune quand il mourut) ç'ont eſté les commentaires de Ceſar, qu'il avoit tournez de Latin en Grec, & luy meſme eſcrit de ſa main, avec des commentaires Latins, des additions & inſtructions pour des gens de guerre, les plus belles que je vis jamais, & qui furent jamais eſcrites. Le langage Grec eſtoit tres-beau, & tres-eloquent, à ce que j'en ay oüy dire à des hommes tres-ſçavans, qui l'avoient veu & leu : comme Monſieur de Ronſard, & Monſieur Durant, s'eſtonnans de la curioſité de cet homme, à s'eſtre amuſé de faire cette traduction ; puiſque l'original eſtoit en ſi bon Latin ; & ils diſoient que le Grec valoit bien le Latin. Voila ce que je leur en ay oüy dire. Car pour moy j'entends autant

le

le Grec que le haut Allemand : mais ſçachant un peu de Latin, je trouvois ſes commentaires tres-beaux, & dignes d'un grand homme de guerre.

Monſieur Strozzi ſon fils m'a montré ſouvent ce Livre, & permis de lire dedans devant luy ; mais non jamais de le tranſporter ailleurs ; ce que j'euſſe fort voulu, pour en deſrober les plus beaux traits : mais encore que nous fuſſions fort grands amis, il m'en refuſoit tout à trac ; tant il en eſtoit jaloux. Je ne ſçay ce que ce Livre eſt devenu, mais c'eſt grand dommage qu'il n'eſt imprimé, pour les gens de guerre. Il paroiſſoit bien auſſi que ce grand Capitaine eſtoit bien Amateur des Lettres ; car il avoit une tres-belle Bibliotheque. Dont on ne ſçauroit dire de luy, comme le Roy Louys XI. diſoit d'un Prelat de ſon Royaume, qui avoit une tres-belle Librairie & ne la voyoit jamais, qu'il reſſembloit à un boſſu, qui avoit une belle groſſe boſſe ſur ſon dos, & ne la voyoit pas. Mais Monſieur le Mareſchal viſitoit, voyoit & liſoit ſouvent ſa belle Bibliotheque, qui luy eſtoit venuë du Cardinal Rodolphe, & toute achetée aprés ſa mort, lequel eſtoit un tres-ſçavant Prelat. Elle eſtoit eſtimée plus de quinze mille eſcus, pour le rareté des beaux & grands Livres qui y eſtoient. Aprés

la mort dudit Mareſchal, la Reyne Mere la retira avec promeſſe de recompenſer ſon fils, & de la luy payer un jour : mais jamais il n'en a eu un ſol. Je ſçay bien ce qu'il m'en a dit d'autres fois, en eſtant fort malcontent. Je croy qu'elle eſt encor à Chenonceau.

Si ce Seigneur eſtoit exquis en belle Bibliotheque, il l'eſtoit bien autant en armurerie & en beau cabinet d'armes : car il en avoit une grande ſale & d'eux chambres, que j'ay veu autresfois à Rome, en ſon Palais in Burgo ; & ſes armes eſtoient de toutes ſortes, tant à cheval qu'à pied, à la Françoiſe, Eſpagnole, Italienne, Allemande, Hongroiſe & à la Boëmienne : bref de pluſieurs autres nations Chreſtiennes : comme auſſi à la Turqueſque, Moreſque, Arabeſque, & Sauvage. Mais ce qui eſtoit le plus beau à voir, c'eſtoient les armes à l'antique mode des anciens ſoldats & legionnaires Romains. Tout cela eſtoit ſi beau, qu'on ne ſçavoit que plus admirer, ou les armes, ou la curioſité du perſonnage, qui les avoit là miſes.

Et pour plus orner le tout, il y avoit un cabinet à part, remply de toutes ſortes d'engins de guerre, de machines, d'eſchelles, de ponts, de fortifications, d'artifices,

& d'inſtrumens : bref de toutes inventions de guerre, pour offenſer & deffendre : & le tout fait & repreſenté de bois ſi au naïf & au vray, qu'il n'y avoit là qu'à prendre le patron ſur ce naturel, & s'en ſervir au beſoing.

J'ay veu depuis tous ces cabinets à Lion, où Monſieur Strozzy dernier, ſon fils, les fit tranſporter, pour n'avoir eſté conſervez ſi curieuſement, comme je les avois veus à Rome. Auſſi je les vis là tous gaſtez & broüillez, dont j'en eus du deuil au cœur, & c'en eſt un tres-grand dommage : car ils valoient beaucoup ; & un Roy ne les eut ſçeu trop achéter : mais Monſieur Strozzi broüilla & vendit tout ; ce que je luy remontray un jour : car il laiſſoit telle choſe pour cent eſcus, qui en valoit plus de mille. Et entre autres choſes rares, que j'y ay remarqué, il y avoit une rondelle de coque de tortuë marine ſi grande, qu'elle euſt couvert le plus grand homme qui fut depuis la teſte juſques aux pieds, & ſi dure qu'une arquebuſe l'euſt mal-aiſement peu percer de loing ; & pourtant un peu peſante. Il y avoit auſſi deux queuës de chevaux marins, les plus belles, les plus longues, les plus eſpaiſſes, & les plus blanches que je vis jamais.

Monſieur Strozzy m'en voulut donner une à Lion, mais je n'en voulus point, parce qu'elle eſtoit bien differente de celle que j'avois autresfois veu à Rome : car pour n'avoir eſté contregardée, elle avoit quaſi desja laiſſé tout le poil, tant elle avoit eſté mangée de teignes & vermines. J'auray poſſible eſté trop long & faſcheux à parler de ce cabinet d'armes : mais certes ſi je m'euſſe voulu amuſer à en raconter des particularitez, l'on y euſt trouvé du plaiſir à les lire.

Pour parler à cette heure de la perſonne de ce grand Mareſchal, il eſtoit un bel homme de corps & de viſage, plus furieux pourtant que doux ; encore qu'il aimaſt à rire & à bouffonner, & à dire le mot : ce qu'il ſçavoit tres-bien faire, & mieux en ſon langage qu'en François ; lequel il ne parloit pas ſi ſouvent que le ſien. Sur tout il aimoit fort à ſe jouër avec Bruſquet, & luy faire la guerre & des bons tours : auſſi Bruſquet luy rendoit bien ſon change, & luy en faiſoit de bons. Une fois mondit Seigneur le Mareſchal eſtant comparu le jour d'une bonne feſte devant le Roy, fort bien en point, & meſmes avec un beau mauteau de velours noir, en broderie d'argent à manches, comme on en portoit en ce temps-là ; Bruſquet qui avoit

avoit envie de ce manteau, alla ſoudain faire proviſion en la cuiſine du Roy d'une lardoire & de force lardons ; & ainſi qu'il entretenoit le Roy, Bruſquet luy larda quaſi tout ſon manteau par derriere de ces lardons, ſans qu'il s'en apperceuſt ; & puis Bruſquet tournant Monſieur le Mareſchal par derriere devers le Roy, il luy dit : Sire, ne voila pas de belles aiguillettes d'or, que Monſieur le Mareſchal porte à ſon manteau Il ne faut point demander, ſi le Roy s'en mit à rire, & Monſieur le Mareſchal auſſi, & ſans ſe faſcher autrement ny le frapper ; car il ne le frappoit jamais, & prenoit tout en jeu ce qu'il luy faiſoit : mais il ne faiſoit que ſonger pour lui rendre le change, & il ne lui dit autre choſe en ſon langage, ſinon, va Bruſquet, tu voulois avoir ce manteau; prends le ; & va dire à mes gens qu'il m'en apportent un autre : mais je t'aſſeure que tu le payeras. Au bout de quelques jours, que Bruſquet n'y penſoit pas, Monſieur le Mareſchal le vint voir en ſon logis de la poſte ; où il avoit eſté pluſieurs fois, & avoit bien veu, eſpié, & reconnu ſon cabinet, où il mettoit ſa vaiſſelle d'argent (car il en avoit beaucoup le galant, moitié par dons qu'on luy faiſoit, moitié par rapine qu'il faiſoit aux Princes & aux grands) & mena avec

luy un matois de ſerrurier, ſi fin & habile à crochetter les ſerrures, qu'il n'en fut jamais un tel. Il avoit eſté curieux de le trouver par la ville de Paris, & l'avoit fait habiller comme un Prince. Eſtant donc venu au logis dudit Bruſquet, il ſe mit à deviſer un peu avec luy, ayant embouché auparavant ledit ſerrurier ; & en ſe pourmenant dans la chambre dudit Bruſquet avec luy, il fit ſigne audit ſerrurier & luy montra où eſtoit le nid ; & puis il prit Bruſquet par la main, le mena en ſon jardin pourmener & voir ſon eſcurie ; & laiſſa en ſa chambre ſes Gentils-hommes, & quelques Capitaines bons matois qu'il avoit emprunteż, qui ça qui là ; & leur ayant recommandé le jeu, il s'en alla ; les autres n'y faillirent point : car en un tour de main le ſerrurier eut ouvert le cabinet : où ils prindrent ce qu'ils peurent emporter de plus beau & de meilleur, le plus à couvert qu'ils peurent : & ayant pouſſé & reſerré le cabinet fort bien, qu'il ne paroiſſoit pas qu'on y euſt touché, ils ſortirent, les uns avec leur butin, les autres ſans rien, pour accompagner leur Maiſtre ; lequel voyant que le jeu eſtoit bien fait, s'en va & dit adieu à Bruſquet, ſans vouloir prendre la collation, qu'il luy preſenta. Quelques jours aprés ledit Bruſ-

Bruſquet vint au lever du Roy triſte, morne, & penſif, par ce qu'il avoit deſcouvert ſon larcin, dont il fit ſes plaintes au Roy & à tout le monde, dont on fut bien marry ; mais Monſieur le Mareſchal s'en mit à rire & à luy faire la guerre, que luy qui trompoit les autres, avoit eſté trompé. Mais Bruſquet, qui ne peut jamais rire, par ce qu'il eſtoit fort avare de nature, faiſoit tousjours du marmiteux. Enfin Monſieur le Mareſchal luy demanda, ce qu'il luy vouloit donner, & qu'il luy feroit recouvrer ce qu'il avoit perdu : dont il fit tant avec luy, qu'en baillant la moitié de la vaiſſelle, il quittoit l'autre : mais Monſieur le Mareſchal n'en retint que pour cinq cents eſcus, là où il y en avoit bien pour deux mille. Il luy fit rendre tout, diſant qu'il falloit donner le droit au Serrurier, & aux enfans de la matte, qui avoient fait le coup, ce qu'il fit auſſitoſt, & luy rendit tout ſon fait, fors ce qu'il donna aux matois, comme il avoit reſervé en faiſant le marché. Et voilà Bruſquet remis en joye juſques au rendre.

Une autre fois Monſieur le Mareſchal eſtant venu au logis du Roy, en houſſe de velours belle & riche de broderie d'argent, ſur un beau Courſier, qu'il n'eut pas donné pour cinq cens eſcus ; car il en avoit tousjours

de fort beaux ; ainſi qu'il fut deſcendu, & qu'un de ſes Laquais le tenoit à la porte du logis du Roy, attendant ſon Maiſtre, Bruſquet ſortant du Louvre vit ce beau Cheval, & alla auſſitoſt dire au Laquais, que Monſieur le Mareſchal luy mandoit d'aller querir quelque choſe en ſon logis, qu'il avoit oublié ; cependant qu'il luy laiſſaſt ſon Cheval, & qu'il le garderoit bien. Le Laquais ne fit point de difficulté de le luy donner : car il le voyoit ordinairement cauſer avec Monſieur le Mareſchal. Cependant que le Laquais va en commiſſion, Bruſquet monte ſur le Cheval, & le mene en ſon logis, luy fit coupper auſſitoſt le crein de devant, & la moitié d'une oreille, & le rend ainſi difforme, le déſelle, luy oſte la belle houſſe & le harnois ; là deſſus il vient comme un Courrier à quatre chevaux prendre la poſte avec une groſſe malle ; il le fait accommoder avec une ſelle de Poſte & un couſſinet, charge la malle ſur luy, fait bravement ſa poſte juſques à Longumeau : puis eſtant de retour il l'envoye en tel appareil à Monſieur le Mareſchal, où eſtant, le poſtillon luy dit par le commandement de ſon Maiſtre : Monſieur, mon Maiſtre ſe recommande à vous, voilà voſtre Cheval, qu'il vous renvoye, il eſt fort bon pour la poſte, il vous mande ſi vous le luy voulez laiſſer pour cinquante

Eſcus,

Eſcus, il les vous envoyera. Monſieur le Mareſchal voyant ſon Cheval ainſi difformé, en eut pitié; & ne dit autre choſe, ſinon, va, mene-le à ton Maiſtre, & dis luy qu'il le garde juſques au rendre. Au bout de quelques jours Monſieur le Mareſchal voulut aller trouver le Roy en poſte, mandant à Bruſquet qu'il luy envoyat des bons Chevaux, autrement qu'ils ne ſeroient pas amis; & ſur tout trois bons mailliers: il n'en retint pour luy que ſept, & un maillier; les autres qui eſtoient des meilleurs il les donna à quelques pauvres ſoldats des ſiens, qui eſtoient à pied pour aller à l'armée, ſans que le Poſtillon s'en apperceut, luy faiſant accroire qu'ils venoient aprés, & les deux bons mailliers il les fit vendre à deux Meuſniers du pont aux Meuſniers, pour porter la farine, qui les acheterent tres-volontiers, à cauſe du bon marché qu'on leur en fit; & quelques jours apres ils furent trouvez par les Poſtillons en la ruë, qui portoient de la farine: on les fit ſaiſir par la Juſtice; mais le procez couſta plus que ne valoient les Chevaux. Quand aux autres Chevaux, que Monſieur le Marechal avoit, il les mena juſques à Compiegne, tant qu'ils peurent aller, & demeurent là outrez. De ſorte que Bruſquet acheta bien le Cheval de Monſieur le Mareſchal par telle perte;

& le tout ſe faiſoit en riant juſques au rendre.

Un autre jour Bruſquet alla prier Monſieur le Marechal d'accord, & qu'ils fiſſent au moins treve de ſes jeux nuiſans & d'importance; mais de legers & de nul mal tant qu'on voudroit; & pour en boire le vin du marché il le pria de vouloir venir un jour prendre ſon diſner chez luy, & qu'il le traitteroit en Roy, qu'il y conviaſt ſeulement une douzaine des galans de la Cour, & qu'il leur feroit une tres-bonne chere. Monſieur le Mareſchal ne faillit au jour promis, & y mena ſon convoy. Quand ils furent arrivez, ils trouverent Bruſquet fort empeſché, qui vient au devant d'eux pour les bien recueillir; avec une ſerviette ſur l'eſpaule, faiſant meſmes le Maiſtre d'Hoſtel. Or lavez les mains Meſſieurs, dit-il, & ſoyez les tres-bien venus, je vous vay querir à manger: ce qu'il fit: & pour le premier ſervice il apporta pour le moins ſans autre choſe une trentaine de paſtez, qui petits, qui moyens, qui grands, qui tous chauds, & qui ſentoient tres-bon; car il les avoit fait faire tout exprés, touchant la ſauce du dedans, ſans y avoir eſpargné ny eſpices ny canelle, non pas meſme du muſc. Apres qu'il eut aſſis ces premiers mets, il leur dit:

Or

Or Meſſieurs, mettez vous à table, je vous vay querir le reſte : & cependant vuidez moy ces plats pour faire place aux autres. Luy eſtant hors de la ſale prend ſa cappe & ſon eſpée, & s'en va droit au Louvre advertir le Roy de ſon feſtin ; & comme il avoit laiſſé ſes gens bien eſtonnez à l'heure qu'il parloit. Or dans ces paſtez aux uns il y avoit des vieilles pieces de vieux mors de brides, aux autres des vieilles ſangles, aux autres de vieux contreſanglons, aux uns des vieilles croupieres, aux autres des vieux poitrails, aux uns des vieilles boſſettes, aux autres des vieilles teſtieres, aux uns des vieux pommeaux de ſelle, aux autres des vieux arçons : bref les paſtez eſtoient remplis de toutes vieilles penailleries de ſes chevaux de poſte, les uns en petits morceaux & en menuſailles, les autres en grandes pieces en forme de Venaiſon. Quand ces Meſſieurs furent à Table, qui avoient tous grande faim, & s'attendoient à bien carreler leur ventre, tous fort avidement ſe mirent à ouvrir ces paſtez, qui fumoient & ſentoient bon, & chacun le ſien comme il vouloit. Je vous laiſſe à penſer s'ils furent eſtonnez, quand ils virent cette bonne viande ſi exquiſe. Encore dit-on qu'il y en eut quelques-uns qui mirent quelques morceaux de ces me-

menuſailles en leur bouche, penſans que ce fuſt quelque friandiſe, mais ils les en oſterent bientoſt, & puis de cracher. Enfin tous s'eſcrierent, voicy des traits de Bruſquet: mais pourtant ils eſperoient encor tousjours qu'apres cette baye il leur donneroit de la bonne viande. Cependant ils demandent à boire: dont on donna d'un vin le plus exquis qu'on euſt ſceu trouver, dans de petits verres, en façon d'hypocras, lequel ils trouverent ſi bon qu'ils en demanderent à boire un coup. Mais les Serviteurs & Poſtillons, qui ſervoient tous à table avec leurs huchets, dirent que leur Maiſtre avoit fait cela, afin qu'ils diſent quel eſtoit le meilleur & lequel ils vouloient, & qu'on en iroit querir de celuy qu'ils auroient choiſi pour le meilleur. Cependant la compagnie cauſe & rit de ce trait, & ne voyant pas venir Bruſquet, Monſieur le Mareſchal demande où il eſtoit: on luy dit que le Roy l'avoit envoyé querir à la haſte, & qu'il avoit paſſé la porte. Cependant la compagnie s'enquerroit ſi on n'avoit point autre choſe: on leur fit reſponſe qu'on penſoit que non. Si bien qu'ils furent contraints de ſe lever de table & aller à la cuiſine, où ils ne trouverent ame vivante, & le feu tout mort, & les landiers froids comme ceux d'une Confrairie. Ainſi ces

Meſ-

Meſſieurs furent contraints de deſloger, & ſe reſolurent de prendre leurs eſpées & leurs cappes, & d'aller chercher leur diſner ailleurs où ils pourroient ; car il eſtoit plus de midy, & ils mourroient de faim.

J'avois oublié de dire, que quand ledit Bruſquet porta ce premier ſervice, il entra ſuivy de tons ſes Poſtillons, dont il en avoit d'ordinaire plus de trente, ſonnans leurs huchets, comme s'ils fuſſent arrivez à la poſte pour faire accouſtrer les chevaux ; & ſonnans ainſi en mode de fanfare ils entrerent en magnificence. Auſſi lors qu'il convia Monſieur le Mareſchal avec ſa trouppe, il luy dit qu'il luy feroit bonne chere, & n'iroit point prendre ny emprunter rien ailleurs comme d'autres, ſinon de ce qu'il prendroit chez luy : comme il leur dit la verité, & le leur ſceut tres-bien remonſtrer, quand il les vit devant le Roy. Ce ne fut pas ſans rire, & ſe mocquer des Feſtinez ; mais Monſieur le Mareſchal, qui en rioit tout le premier ſon ſaoul, la luy garda bonne : car quelque temps apres il luy fit dérober un beau petit Mulet, allant à l'abbreuvoir, par ce qu'il alloit tousjours attaché à la queuë des autres Chevaux de poſte, ce qui eſtoit fort aiſé à faire. Auſſitoſt qu'il l'eut eu, il le fit tuër & eſcorcher, & le fit accouſtrer comme une bonne

bonne viande, en faisant faire divers pastez, les uns d'assiette, les autres à la sauce chaude, & d'autres en venaison : & apres cela il convia ledit Brusquet à venir disner avec luy, l'asseurant qu'il le traitteroit bien & sans tromperie. Brusquet y va, qui avoit bonne faim, & qui mangeoit bien de son naturel, se mit apres ce pasté d'assiette & de sauce chaude à en manger son saoul ; & puis sur celuy de Venaison pretenduë. Apres qu'il fut bien saoul Monsieur le Mareschal luy demanda, hé bien Brusquet, ne t'ay-je pas fait bonne chere ? Je ne t'ay pas trompé, comme tu me fis l'autre jour, en me faisant mourir de faim. Brusquet luy respondit, qu'il estoit tres-content de luy, & qu'il n'avoit jamais mieux mangé. Soudain il luy fit apporter la teste de son mulet sur la table, accommodé en forme de hure de sanglier, & luy dit : Tien Brusquet, voilà la viande que tu as mangée ; tu reconnois bien cette beste. Qui fut estonné, ce fut Brusquet, dont il en rendit sur le champ si fort sa gorge, qu'il en cuida crever, autant du mal de cœur qu'il en conceut, que de desplaisir d'avoir ainsi devoré son pauvre petit Mulet, qu'il aimoit tant, & qui le menoit si doucement aux champs & à la ville.

Une

Une autre fois la Reyne eut toutes les envies du monde de voir la femme de Bruſquet, que Monſieur Strozzy luy avoit depeinte fort laide, comme de vray elle l'eſtoit : elle luy dit dont un jour, qu'elle ne l'aimeroit jamais s'il ne la luy ammenoit, ce qu'il fit, & la luy mena parée, attiffée & accommodée, ny plus ny moins que le jour de ſes nopces, avec ſes cheveux ny plus ny moins reſpandus ſous ſon chapperon & ſur ſes eſpaules, comme une jeune eſpouſée. Sur quoy il luy commanda de tenir toute telle mine comme une eſpouſée, & luy meſme la tenoit par la main & la mena ainſi dans le Louvre devant tout le monde, qui en creva de rire : car Bruſquet auſſi faiſoit tout une meſme mine douce & affaittée d'un nouveau marié. Mais notez qu'il avoit auparavant adverty la Reyne, que ſa femme eſtoit ſi ſourde, qu'elle n'auroit nul plaiſir de l'entretenir ; neantmoins c'eſtoit tout un, la Reyne la vouloit voir, par ſollicitation de Monſieur Strozzy, & parler à elle, & l'entretenir de ſon meſnage & du traittement & de la vie de ſon mary. Et de l'autre coſté Bruſquet avoit dit à ſa femme, que la Reyne eſtoit ſourde, & quand elle luy parleroit qu'elle luy parlaſt le plus haut qu'elle pourroit ; la menaçant ſi elle

faiſoit

faiſoit autrement. Outre tout cela il l'inſtruit de meſmes de ce qu'elle diroit & feroit, quand elle ſeroit devant la Reine : dont il ne faut point douter, les inſtructions plaiſantes qu'il luy donna, leſquelles de point en point elle enſuivit tres-bien : car elle eſtoit faite de main de maiſtre. Quand elle fut donc devant la Reine, apres luy avoir fait la reverence bien baſſe, accompagnée d'un petit Minois bouffonneſque, ſelon la leçon du mary, & qu'elle eut dit, Madame la Reine, Dieu vous gard' de mal : la Reine commence à l'arraiſonner, & à luy demander le plus haut qu'elle peut, quelle chere elle faiſoit, & comment elle ſe portoit ? Alors ſon mary l'ayant laiſſée dés l'entrée de la porte, elle commence à parler & crier haut comme une folle : & ſi la Reine parloit haut, cette femme le faiſoit encore plus, de ſorte que la chambre en retentiſſoit ſi haut, que le bruit en reſonnoit juſques à la baſſe cour du Louvre. Monſieur Strozzy arrivant là deſſus, ſe voulut meſler de luy parler, mais Bruſquet l'avoit advertie, qu'il eſtoit auſſi ſourd, ou plus que la Reine, & qu'elle ne parlaſt jamais à luy, que fort prés à l'oreille & le plus haut qu'elle pourroit. En quoy elle ne faillit à tout de point en point : dont Monſieur Strozzy ſe doutant des bayes accou-

conſtumées dudit Bruſquet, & ayant mis la teſte à la feneſtre, il vit en la baſſe cour un valet de limier, qui avoit ſa trompe penduë au col; il l'appella, & luy bailla une couple d'eſcus, pour ſonner de la trompe à l'oreille de ladite femme, tant qu'il pourroit juſques à ce qu'il diroit hola. Puis l'ayant fait entrer dans le chambre, il dit à la Reyne, Madame, cette femme eſt ſourde, je m'en vay la guerir; & luy prenant la teſte il commanda au valet, de ſonner toutes chaſſes de Cerf aux deux oreilles de cette femme; ce qu'il fit: & Monſieur Strozzy la luy tenant par force tousjours, il y ſonna tant qu'il l'eſtourdit ſi bien & cerveau & oreilles, qu'elle demeura plus d'un mois eſtropiée du cerveau & de l'oüye ſans jamais entendre mot, juſques à ce que les Medecins y apportaſſent remede; ce qui couſta bon: & par ainſi Bruſquet, qui avoit donné la peine aux autres de crier ſi haut aprés ſa femme ſourde pretenduë, il l'eut tout à trac; & de meſmes à parler à elle: dont ſon meſnage ne s'en porta pas mieux, quand il luy en commandoit quelque choſe.

Une autre fois Monſieur Strozzy eſtant venu en poſte à Paris, la veille de Paſques, & s'eſtant retiré à la deſrobée en ſon logis, au Fauxbourg Saint Germain, pource qu'il vou-

vouloit qu'on ne le viſt, ny qu'on le ſçeuſt en ville qu'aprés la feſte : mais Bruſquet l'ayant ſçeu, par le moyen du poſtillon qui l'avoit mené, le jour de la bonne feſte il alla loüer deux Cordeliers pour cette matinée ; & leur ayant donné chacun un bel eſcu, leur dit, qu'il y avoit un grand Gentil-homme au Fauxbourg ſaint Germain, où il les meneroit, qui eſtoit un peu tenté du mauvais eſprit, tellement qu'il ne vouloit faire nullement ſes Paſques ; non pas ſeulement voir Dieu ny ſes Miniſtres qui l'adminiſtroient : pource qu'ils feroient un œuvre fort charitable, de l'aller viſiter, luy porter & donner de l'eau beniſte, & le conjurer luy & ſon Diable, de quelques bonnes & ſaintes Oraiſons, Suffrages, & Litanies. Les Cordeliers s'accordent fort bien à tout cela, & marchent reſolus avec Bruſquet, pour faire ce bon & ſaint Office : & quoy que Bruſquet leur euſt remontré que c'eſtoit un Diable d'homme, ils reſpondirent qu'ils en avoient bien veu d'autres, & qu'il ne le craignoient point. Bruſquet les ayant donc conduits juſques à la porte de la chambre, ſans aucun empeſchement des ſerviteurs ; car il les connoiſſoit comme pain ; & auſſi il leur avoit fait accroire, que Monſieur Strozzy luy avoit commandé de les luy amener pour

pour choſe d'importance, pour laquelle il ſe vouloit ayder d'eux ; & auſſi qu'il ſe ſentoit atteint de quelque peché, dont il ſe vouloit purger avec eux ; & que perſonne n'entraſt en la chambre ſinon les deux Cordeliers : par ainſi chacun ſe tint coy, & Bruſquet à la porte de la chambre. Quand ils furent entrez ils vindrent au lit de Monſieur Strozzy, qui liſoit dans un livre ; eux aprés luy avoir demandé, comment il luy alloit du corps & de l'ame, il les enviſage furieuſement, & s'avançant ſur le lit leur demanda ce qu'ils venoient faire là, & leur commanda auſſi-toſt de vuider la chambre : car de ſon naturel il n'aymoit gueres ces gens là. Mais eux ſe mirent à luy jetter force eau benite, qu'il n'aymoit pas non plus encor ; & commencerent puis aprés à faire leurs exorciſmes & Oraiſons : à quoy Monſieur Strozzy ſe voulant tourner pour prendre ſon eſpée du chevet de ſon lit, un Cordelier s'en ſaiſit par l'advis de Bruſquet, qui le leur avoit dit auparavant. Mais Monſieur Strozzy s'eſtant levé & mis en place, ſe mit en devoir de recouvrer ſon eſpée, il ſe fait un bruit & s'eſleve un tintamarre en la chambre, que ſes ſerviteurs y accoururent ; & Bruſquet luy meſme le premier entre l'eſpée au poing, avec ſa main gau-

gauchere fait du compagnon, crie hola hola, ſecours ſecours, me voicy pour vous en donner; & là deſſus il prend ſes deux Cordeliers, & les emmene gentiment: & puis il paſſe l'eau & s'en va faire le conte au Roy, qui ne ſçavoit point la venuë dudit Monſieur Strozzy, lequel la tenoit cachée. Ainſi elle fut publiée; ce qui ne fut pas ſans rire: & auſſi-toſt il fut envoié viſiter du Roy, & luy demander comment il ſe trouvoit des Cordeliers, & s'il luy avoient donné meilleure creance que devant. Monſieur Strozzy au bout de deux jours s'en alla plaindre à l'Inquiſiteur de la foy (qui eſtoit lors Monſieur noſtre Maiſtre d'Oris ou Benedicti, ou Divolet) de l'opprobre qui avoit eſté fait à Dieu, & de l'injure faite à luy, & meſmes de ſe ſervir ainſi des Miniſtres de Dieu & de l'Egliſe pour faire des choſes de riſée; & du grand ſcandale qui en eſtoit cuidé arriver, parce qu'il avoit penſé tuër ces gens de bien: & pource il le prioit d'y avoir eſgard, & que c'eſtoit un trait d'un heretique. Mais Dieu ſçait s'il ſe ſoucioit beaucoup, ny des Cordeliers, ny de leur Egliſe, ny des Inquiſiteurs; & il demandoit qu'ils luy en fiſſent raiſon, & qu'il s'en rendoit partie, ainſi qu'il s'en eſtoit plaint au Roy; lequel vouloit qu'on en enquiſt, & que ledit Bruſquet fuſt appre-

hendé

hendé au corps : ce que Meſſieurs les Inquiſiteurs firent auſſi : & allans à la bonne foy, & ſur le bon dire dudit Monſieur Strozzy, ils envoierent prendre Bruſquet par ſept ou huit Sergeans, & il fut mené en priſon ; où il demeura quelque jours. En ſuite de cela on vouloit adviſer à faire ſon procez ; mais Monſieur Strozzy ayant le tout deſcouvert au Roy, alla luy meſme le tirer de priſon avec un Capitaine des gardes ; dont il fut bien aiſe : car il diſoit qu'il n'eut jamais ſi belle peur, craignant ces Meſſieurs les Inquiſiteurs plus que toutes autres gens. Auſſi pour en parler au vray, telles gens ſont dangereux, & il ne fait pas bon ſe frotter à eux, ſoit en bourdes ou à bon eſcient.

Une autrefois Bruſquet eſtant allé avec Monſieur le Cardinal de Lorraine à Rome, lors qu'il y fut pour la rupture de la treve, Monſieur Strozzy attiltra un courrier, pour venir en poſte porter les nouvelles de la mort de Bruſquet, avec ſon teſtament qu'il avoit ſuppoſé & fait faux, en diſpoſant de tous ſes biens ; en iceluy il prioit le Roy de vouloir donner & continuër ſa poſte à ſa femme, à condition qu'elle eſpouſaſt ce courrier, qui eſtoit à luy d'ordinaire & à ſon ſervice, & non autrement. Ce que le Roy accorda fort facilement, en la faveur de mondit Seigneur Stroz-

Strozzy. La femme ayant ſceu la mort de ſon mary, par le meſme courrier, & veu ſon teſtament, & entendu la volonté du Roy ſur la continuation de la poſte, & à condition de mariage, aprés avoir celebré des obſeques de ſon mary, & fait ſes deüils, eſtant ſollicitée de mariage par ledit courrier, ils ſe marient & il couche avec elle, pour le moins un bon mois, & tire d'elle des bons eſcus par bon contract de mariage : mais ſur ces entre-faites, Bruſquet qu'on tenoit pour mort par tout, eut nouvelle de ce nouveau mariage, & en fut bien esbahy. Car il s'eſtoit fort bien porté en ſes voyages & devenu bien cocu : & ſçachant que ç'avoit eſté une eſtrette de Monſieur Strozzy, il ſongea à luy rendre. Parquoy un jour il fait une lettre, & addreſſe un pacquet par la voye de l'ordinaire de Lion, en laquelle lettre il manda à Monſieur le Cardinal Caraffe (qui l'aimoit fort & l'avoit veu à Rome & en France) comme Monſieur Strozzy, mal-content du Roy, s'eſtoit deſparty d'avec luy, ſi deſpité qu'il avoit pris deux de ſes Galeres dans le port de Marſeille, & s'en eſtoit allé pour le ſeur trouver ce grand Corſaire Dragut en Alger, & vouloit là ſe renier & prendre le Turban : & pource qu'il priſt garde à luy, & qu'il en advertiſt ſa Sainteté. Car à ſon depart il luy avoit oüy jurer,

jurer, qu'il s'en alloit prendre la ville & le port d'Oſtie, & Civita-vecchia, où il avoit dedans ſi bonne intelligence, qu'auſſi-toſt qu'il y ſeroit arrivé il les prendroit, & auſſi Ancone : & de là il alloit piller l'Egliſe de Noſtre Dame de Laurette, & la raſer de fond en comble ; & que devant peu de temps il rendroit le Pape bien eſtonné. Monſieur le Cardinal ayant eu cet advis, le confere avec ſa Sainteté ; & pour ce en toute diligence il adviſe à y pourvoir, ſe met en frais, y envoye des gens, & y donne ordre. Mais aprés ils ſceurent qu'il n'en eſtoit rien, & que lors de la lettre il eſtoit occupé à la priſe de Calais. Toutes-fois les nouvelles vindrent à Monſieur Strozzy, de ce que l'on avoit creu de luy en la chambre & au palais du Pape ; dont il ne fit que rire, & en accuſer Bruſquet. Mais je n'aurois jamais fait, ſi je voulois conter tous les tours qui ſe ſont paſſez entr'eux deux : car il y en a eu tant & tant, qu'on n'en verroit jamais la fin. Que ſi Monſieur Strozzy eſtoit fin & ſubtil, ingenieux & induſtrieux ; Bruſquet l'eſtoit autant en matiere de gentilleſſes : car il faut dire de luy, que ç'a eſté le premier homme pour la bouffonnerie qui fut jamais, & qui ne ſera, n'en deſplaiſe au Morel de Florence ; fuſt pour le parler, fuſt

pour luy il n'en ſçavoit point de meilleure, qu'une dont il uſoit fort ſouvent, & qu'il eſtoit fort ſujet à cette maladie : & ce remede eſtoit, que quand ce mal le tenoit, il mettoit un doigt fort avant dans le cul, & l'autre dans la bouche, & en les remuant changeoit ſouvent leſdits doigts d'un lieu en l'autre, c'eſt à dire celuy du cul dans la bouche, & celuy de la bouche au cul : ſi bien que les remuant & changeant touſiours ainſi l'eſpace d'une demie heure les vents ſe diſſipoient, & en ſortoient par les deux trous, qu'on ouvroit ainſi ſouvent. Monſieur l'Ambaſſadeur le creut, y voyant de l'apparence, en fit l'eſſay une bonne demie heure bien à bon eſcient. Je ne ſçay s'il s'en guerit; mais je le vis venir dans la chambre du Roy, qui en fit le conte à tous ces Princes & Meſſieurs, qui en rirent bien.

Il faut donc croire que ce Monſieur le Medecin Bruſquet, en ce camp d'Avignon, donnoit de pareilles receptes à ſes malades, & les drogues de meſmes : mais depuis fut deſcouvert, par le grand degaſt qu'il faiſoit parmy ces pauvres Diables, & qu'il fut accuſé. Car la connoiſſance en eſtant venuë à Monſieur le Conneſtable, il le voulut faire pendre : Mais on fit rapport à Monſieur le Dauphin, qui eſtoit lors là,

que c'eſtoit le plus plaiſant homme qu'on vit jamais ; qu'il le falloit ſauver : là deſſus Monſieur le Dauphin , qui fut depuis noſtre Roy Henry II. le fit venir à luy , le vit , & le connoiſſant fort plaiſant , & qu'il luy donneroit bien un jour du plaiſir (ce qu'il a fait auſſi) il l'oſta d'entre les mains du Prevoſt du Camp , & le prit à ſon ſervice. De telle façon que pour ſes plaiſanteries il parvint à eſtre valet de la garderobe du Roy , puis valet de chambre ; & puis , ce qui eſtoit le meilleur , Maiſtre de la poſte de Paris ; qui valoit de ce temps-là ce qu'il vouloit. Car il n'y avoit pour lors encor point de coches de voitures, ny chevaux de relay , comme il y en a pour le jourd'huy. Auſſi pour un coup je luy ay conté cent chevaux de poſte , & ce d'ordinaire : qui eſtoit la cauſe , qu'en tiltres & qualitez il s'intituloit Capitaine de cent Chevaux legers. Je vous aſſeure qu'ils eſtoient bien legers en toutes façons ; tant de la graiſſe , dont ils n'eſtoient gueres chargez , que de la legereté à bien courir & moucher : auſquels chevaux & poſtillons il impoſoit tres-plaiſamment les noms des benefices , offices , dignitez , charges , & eſtats que l'on court ordinairement en tout diligence par les poſtes. Je vous laiſſe à penſer le gain qu'il pou-

pouvoit faire de ſa poſte, n'y ayant alors point de coches, ny de chevaux de relay ny de loüage que bien peu dans Paris, comme j'ay dit; & prenant pour chaque cheval vingt ſols ſi l'homme eſtoit François, & vingt cinq s'il eſtoit Eſpagnol ou autre eſtranger. Auſſi devint-il fort riche, tant pour cela, que par une infinité de prattiques & rapines qu'il exerçoit ſur les Princes, Seigneurs & Gentils-hommes, qui çà, qui là: & s'ils ne luy vouloient rien donner gratis, bien ſouvent quand il eſtoit dans leur ſale ou chambre, & qu'il y voyoit quelque beau baſſin ou buye d'argent, on voyoit qu'auſſi-toſt & à l'improviſte il mettoit l'eſpée au poing, & faiſoit accroire qu'ils luy avoient donné un deſmenty, & qu'il avoit querelle contre eux, & les chargeoit d'eſtoc & de taille, & ainſi il les gaſtoit tous: & puis ſans autre forme de procez il les ſerroit ſous ſa cappe & deſlogeoit. Ainſi qu'il fit à Bruxelles chez le Duc d'Albe, lors que le Cardinal de Lorraine y alla jurer la paix. Ayant mené ledit Bruſquet avec luy, ce voyage ne luy fut pas inutile, mais il y gaigna beaucoup: & il plaiſanta ſi bien devant le Roy d'Eſpagne, qu'il le trouva fort plaiſant bouffon, & à ſon gré. Auſſi il parloit aſſez bien l'Italien & l'Eſpagnol, & ſi il y avoit fort bonne grace bouffonneſque, plus

quaſi qu'en ſon parler François. Et pour cela le Roy Philippes le prit en amitié, & luy fit beaucoup de biens, deſquels ne ſe contentant pas encor, un jour d'un grand feſtin qu'il fit, où eſtoit Madame de Lorraine, force Dames & Seigneurs, qui eſtoient là tous conviez pour la ſolemnité du jurement de la paix; ainſi qu'on eſtoit ſur la fin du fruit, & qu'on vouloit deſſervir, il ſe vint lancer ſur la table, ſans aucune apprehenſion de ſe bleſſer des couſteaux; & prenant le bout de la nappe, ſe vint à entortiller de ladite nappe; & ſe contournant touſiours d'un bout à l'autre, & amaſſant peu à peu les plats par une telle & ſubtile induſtrie, qu'il en accumula & en arma ſon corps, & en ſortant à l'autre bout de la table il s'en trouva ſi chargé, qu'à grand' peine pouvoit-il marcher: & ainſi chargé de ſon butin il paſſa la porte par le commandement du Roy, qui dit qu'on le laiſſaſt ſortir, riant ſi extremement, & trouvant le trait ſi bon, plaiſant, & induſtrieux, qu'il voulut qu'il euſt le tout. Et ce qui fut un cas d'eſtonnement, c'eſt qu'il ne ſe bleſſa jamais des couſteaux, qui s'entortillerent avec le reſte. Auſſi Dieu aide aux fols & aux enfans.

Le Roy d'Eſpagne avoit pour lors un bouffon Eſpagnol, mais il n'y entendoit rien au prix de Bruſquet; & c'eſtoit un vray maigre

maigre bouffon, avec ſa guiterne & ſon braillement de chanſons à l'Eſpagnole, qui plaiſoit fort maigrement, & ne paroiſſoit rien au regard de Bruſquet, qui le trompoit toûjours. Le Roy d'Eſpagne l'envoya au Roy, pour luy rendre le change du ſien, qu'il luy avoit envoyé. Le Roy le donna à Bruſquet pour le gouverner, le loger, & le traitter bien : ainſi qu'on voit les grands Princes à la Cour, venans en Ambaſſade, eſtre donnez & recommandez à d'autres grands Princes, les grands Seigneurs à d'autres grands Seigneurs, les moyens à des moyens, les Eveſques à des Eveſques, les Prelats à des Prelats, les Eccleſiaſtiques mediocres à d'autres mediocres : auſſi le bouffon Bruſquet eut la charge de gouverner & entretenir l'autre bouffon ; mais il le trompoit touſiours. Ce Bouffon Eſpagnol avoit quatre bons chevaux chez Bruſquet ; mais il les faiſoit courrir la poſte la nuit, par le premier courrier qui paſſoit, ſans que luy ny ſes gens s'en apperceuſſent ; car il les faiſoit bien boire & bien dormir aprés : & quand il les trouvoit ſi maigres de force de courir, il luy faiſoit accroire que l'eau de la Riviere de la Seine les amaigriſſoit ainſi, juſques à ce qu'ils l'euſſent accouſtumée deux mois ; & que cela arrivoit couſtumierement à tous les chevaux.

Par cas fortuit il s'en apperceut un matin, s'eſtant levé pluſtoſt qu'on ne penſoit, & que le poſtillon avoit un peu tardé : & les voyant tous trempez, il ſe mit à s'eſcrier audit Bruſquet. *Como cuerpo de Dios*, Bruſquet, *mis cavallos todos ſon bañados y moyados, juro à Dios que han corrido la poſta.* Mais Bruſquet l'appaiſa en luy diſant, qu'ils s'eſtoient couchez dans l'eau en allant boire. Bref, il le trompoit en toutes façons.

Mais la meilleure fut, que le Roy Henry luy avoit donné une belle chaine d'or, qui peſoit trois cens eſcus. Bruſquet en fit faire une toute pareille de laiton, & la fit bien & ſubtilement dorer avec trois ou quatre touches, puis la changea contre celle de cet Eſpagnol, qui ſe quarroit auſſi bien de la meſchante, que de la bonne. Et quand il partit pour s'en aller en Flandres, Bruſquet eſcrivit une lettre au Roy Philippes fort plaiſante, & remplie de toutes les bayes qu'il avoit fait à ſon bouffon, & que c'eſtoit un fat & un ſot : & qu'il le fiſt foüetter à ſa cuiſine, pour s'eſtre ainſi laiſſé tromper de la chaine ; & luy en conta toute l'hiſtoire. Mais le Roy Henry l'ayant ſçeu, n'en fut trop content, craignant qu'on penſaſt que luy-meſme luy en euſt donné une telle, pour ſe mocquer de luy ; pource il commanda à Bruſquet

de

de la luy renvoyer & radoubber bien le tout; ce qu'il fit, & le Roy l'en recompensa d'ailleurs.

Je croy que si l'on eust esté curieux de recueillir tous les bons mots, contes, traits, & tours dudit Brusquet, on en eust fait un gros livre; & jamais il ne s'en vit de pareils, n'en desplaise à Pinan, à Arlot, à Villon, ny à Ragot, ny à Moret, ny à Chicot, ny à quiconque a jamais esté de ces plaisans compagnons.

Enfin le pauvre Diable fut soubçonné de la Religion; & que pour la favoriser il faisoit perdre & soustraire plusieurs pacquets & despesches du Roy, qui estoient contre les Huguenots: mais ce ne fut pas tant luy, comme son gendre, qui estoit Huguenot, si jamais homme l'a esté: par ce moyen il fit perdre & son beau Pere, & sa maison, qui fut pillée aux premiers troubles; & il fut contraint de sortir de Paris, & de se sauver chez Madame de Bouillon à Nogent; qui le retira de bon cœur, & Madame de Valentinois, par souvenance du feu Roy Henry. De là il escrivit une fois une lettre à Monsieur Strozzy, qui me la montra; laquelle estoit tres-bien faite. Il le prioit & le conjuroit, par la grande amitié que luy avoit porté feu Monsieur son Pere, d'avoir pitié

de luy, & luy faire pardonner; afin qu'il peuſt parachever le reſte de ſes vieux jours en paix & repos : mais il ne la fit gueres longue aprés cela : car il y mourut bien-toſt aprés: Mais c'eſt aſſez parlé de luy & encor trop, ce diront aucuns, qui pourront m'en blaſmer, & dire que j'eſtois bien de loiſir quand j'eſcrivis cecy : mais ils ſeront bien plus de loiſir de le lire, pour me reprendre. Tant y a que ce que j'en ay fait, c'a eſté autant pour me divertir & pour me donner du plaiſir & contentement.

Retournons maintenant encor à Monſieur le Mareſchal Strozzy & à ſes valeurs, qu'il a bien fait paroiſtre en ces dernieres guerres, pour les ſervice de nos Rois : auſquelles il a eſté heureux, & mal-heureux auſſi; mais pourtant plus mal-heureux qu'autrement. Auſſi la fortune & la vertu ne s'aſſemblent gueres ſouvent enſemble, depuis ces braves Romains de jadis, qui en firent & acheverent l'aſſemblement. Toutesfois ſi la fortune luy a eſté contraire à la guerre, ce n'a eſté jamais à faute de courage : car il a bien autant battu, qu'il a eſté battu.

Il ſervit bien le Roy François en Italie, tantoſt avec bonne, tantoſt avec mauvaiſe fortune : & d'autant qu'aucuns Magiciens tenoient, que le changement de lieu change

la

la fortune ; il quitta l'Italie & s'en vint en France trouver le Roy au camp de Maroles, avec la plus belle compagnie qui fut jamais veuë, de deux cents arquebuſiers à cheval, les mieux montez, les mieux dorez, & les mieux en point qu'on euſt ſçeu voir : car il n'y en avoit nul, qui n'euſt deux bons chevaux, qu'on nommoit en ce temps-là cavalins, qui ſont de legere taille ; le morion doré, les manches de maille, qu'on portoit fort alors, la pluſpart toutes dorées, ou bien la moitié : les arquebuſes & fournimens de meſmes. Ils alloient ſouvent avec les chevaux legers & courreurs : de ſorte qu'ils faiſoient rage. Quelquesfois ils ſe ſervoient de la pique, de la bourguignotte, & du corcelet doré, quand il en eſtoit beſoing : & qui plus eſt, c'eſtoient tous vieux Capitaines & ſoldats, bien aguerris ſous les bannieres & ordonnances de ce grand Capitaine Jeannin de Medicis, qui avoient quaſi tous eſté à luy. Tellement que quand il falloit mettre pied à terre & combattre à pied, on n'avoit pas grand beſoing de commandement pour les ordonner en bataille ; car d'eux meſmes ils ſe rangeoient ſi bien, pour eſtre ſi bien aguerris, qu'on n'y trouvoit rien à dire, tant bien ſçavoient ils prendre leur place. De ce nombre eſtoient ces braves gens,

San Petro Corſo, Johan de Thurin, le Capitaine Moret Calabrois, le Señor Petro Paulo Toufin, le Capitaine Bernardo, le Capitaine Michel de Candie, le Capitaine Mazin, le Capitaine Jacques Ferrarois, & tant d'autres gens de bien & d'honneur, qui ſe ſont ſi bien fait connoiſtre en nos guerres paſſées.

Quand le François vit cette belle trouppe, il la loüa fort, & en fiſt grand cas à Madame la Dauphine, qui eſtoit Couſine dudit Seigneur Strozzy, lequel elle aymoit, & elle s'en penſa perdre de joye, de voir ainſi ſon Couſin paroiſtre, & faire un ſi beau ſervice au Roy, le tout à ſes propres deſpens. Car comme j'ay oüy dire audit Capitaine Michel de Candie, qui eſtoit un ſien vieux ſerviteur, cette compagnie luy couſta plus de cinquante mille eſcus : mais il avoit de fort grands moyens, & en avoit beaucoup ſauvé à Veniſe ; où il ſe tint quelque temps, & y eut ſon fils Monſieur Strozzy.

Helas ! ce brave Seigneur a bien broüillé & deſpendu tous ces grands moyens au ſervice de nos Roys : car à ce que j'en tiens de ſon fils, & de ſes anciens ſerviteurs, de plus de cinq cents mille eſcus, qu'il avoit vaillant quand il vint au ſervice de nos Rois, il eſt mort n'ayant pas laiſſé à ſon fils vaillant

vingt

vingt mille eſcus. C'eſt deſpenſer cela : & ce ſans avoir de grandes recompenſes ny bienfaits de nos Roys. Car il n'eſtoit point importun ny demandant : & les biens d'Egliſe qu'eut Monſieur le Cardinal Strozzy ſon frere, vindrent pluſtoſt de la liberalité du feu Roy Henry, & de la ſolicitation de la Reyne leur parente, que par importunité & demandes dudoit Monſieur Strozzy, d'autant qu'il avoit le cœur fort noble, genereux, & ſplendide.

Quand Guignes fut pris, le Milord Grey, un tres-bon & grand Capitaine Anglois de ſon temps, commandant dedans, y fut pris. Le Roy & Monſieur de Guiſe ſon General le donnerent audit Monſieur Strozzy, pour en tirer rançon, & faire ſon proffit, & quelque recompenſe de la peine qu'il avoit euë à la priſe de cette ville, & de Calais, où il avoit tres-bien ſervy le Roy. Il ſe tint plus content de ce preſent, venant ainſi de la bonne volonté & liberalité de ſon Roy & General, que ſi on luy euſt fait d'ailleurs un don dix fois plus grand que celuy-là : car il ne tira de ce priſonnier que huit mille eſcus, que Monſieur le Comte de la Rochefoucaut luy fit donner, pour faire eſchange de luy à luy, qui eſtoit priſonnier en Flandres depuis la journée de ſaint Quentin.

Or

Or de raconter la valeur & les faits d'armes dudit Monſieur Strozzy, ce n'eſt qu'eſcrire en vain : car l'on ſçait aſſez, & par les livres, & par oüy dire, & pour l'avoir veu, comme il y en a encor pluſieurs vivans qui l'ont veu, ce qu'il fit durant la vie de nos Rois François & Henry en Italie, en France, en Eſcoſſe, à Parme, en Toſcane, y eſtant Lieutenant du Roy : ſi bien qu'on ne ſçauroit luy rien reprocher.

Il a eſté combattu, auſſi a-il combattu les autres ; il a battu, auſſi a-il eſté battu, comme j'ay dit. Mais helas ! qui eſt le grand Capitaine de guerre, à qui les mal-heurs n'arrivent ? Nul ne ſçauroit autrement eſtre grand Capitaine, s'il ne luy meſarrive auſſi quelquesfois : non plus qu'un pilote & marinier ne peut eſtre bon & expert, s'il n'a jamais veu tourmente ny tempeſte, & rien ſi non touſiours bonnace : Si diray-je encore ce mot de luy : on le tenoit plus propre à forcer, deffendre, fortifier, & aſſaillir des places, qu'à combattre en campagne : car il y eſtoit mal-heureux ; & auſſi plus nay à obeïr ſous un grand General, que d'eſtre Chef & General luy meſme : ainſi que j'en ay connu quelques-uns de ce naturel: témoin Mets, Calais, Guignes, Theonville, & divers autres lieux. Car il eſtoit un tres-grand ingenieur,

genieur, & fort laborieux ; ainſi que dit une vieille chanſon d'un avanturier François, qui fut faite durant le ſiege de Mets : dont un des couplets eſt tel.

Monſieur de Guiſe eſtoit dedans,
Avec beaucoup de Nobleſſe,
De Vendoſme les deux enfans,
Et de Nemours, plein de proüeſſe,
Et le Seigneur Pierre Eſtorſe,
Qui nuit & jour eſt ſur remparts,
Faiſant remparts de grand addreſſe,
Et ramparant de toutes parts.

Si la rime n'en eſt pas trop bonne, le ſujet & le ſens eſt bon. Mais tant y a que ce Seigneur ſervit là de beaucoup.

Aprés tant de belles choſes ce brave Seigneur vint à mourir, au ſiege de Theonville : là où il travailla & ſervit de beaucoup : & y eſtant dans la tranchée il fut bleſſé d'une grande mouſquetade, dont il tomba : & auſſitoſt il fut relevé par Monſieur de la Vieville & par d'autres ; & Monſieur de la Vieville luy diſant, que ce n'eſtoit rien, & qu'il priſt courage, il luy reſpondit, ha ! Monſieur de la Vieville, ne me donnez point de courage, j'en ay prou, prenez le pour vous, je croy que vous me voudriez faire accroire que je ne ſuis point homme, & que je n'ay point de ſentiment : ſi ſuis, & en ay : car je ſens bien

mon

mon mal, & que je ſuis atteint au vif : & il diſoit tout cela en ſon langage. Puis il continua encor ainſi : or je ſuis mort : je vous prie de faire mes humbles recommandations au Roy & à la Reyne, & leur dire qu'ils perdent aujourd'huy un tres-bon ſerviteur & loyal : dites en autant à Monſieur de Guiſe. Adieu. Et puis il treſpaſſa, au grand regret du Roy & de la Reyne, & de Mouſieur de Guiſe, qui l'avoit pris en ſa grande confidence. Monſieur du Bellay pour lors fit ſon epitaphe en vers Latins, dont la ſubſtance eſt telle. Autant de belle Milice & de ſoucy de la guerre qu'a eſté en Pirrhus, autant de courage qu'a eſté en Alexandre, autant de patience qu'a eſté en Hannibal, autant de vertu qu'a eſté en Scipion & Marius, autant de vigilance qu'a eſté en Ceſar ; bref ce qui a eſté en tous ceux-là, s'eſt trouvé en ce Seigneur Strozzy, qui s'eſt trouvé en tout cela eſgal à eux. Il eſt vray que la fortune luy a eſté ineſgalle, tant elle luy a eſté contraire : toutes-fois cette fortune qui ne l'a peu vaincre vivant, à cette heure qu'il eſt mort il l'a vaincuë. Et il a encore plus fait : il a vaincu l'envie, de laquelle il a eſté auſſi bien aſſailly que de la fortune. Ainſi a veſcu, & ainſi eſt mort ce grand Capitaine.

Il laiſſa aprés luy le Seigneur Philippes Strozzy,

Strozzy, dernier mort, duquel je parle en ſon lieu; & la Segnora Clerice Strozzy, l'une des honneſtes, belles, bonnes, & courageuſes Dames, qui ſoient ſorties de ſa race, ſans faire tort aux autres. Elle fut mariée au Comte de Sommerive, depuis Comte de Tende; & elle mourut fort jeune: dont ce fut tres-grand dommage pour ſon mary, & pour toute la Provence; là où elle eſtoit fort aymée. Auſſi avoit-elle grand moyen de bien ſervir & l'un & l'autre, veu qu'elle avoit un grand eſprit & un grand cœur. Cette honneſte Dame ne fit jamais plus ſon proffit, depuis qu'elle tomba dans la mer, & y plongea fort avant, bien qu'auſſi-toſt elle fuſt ſecouruë, non ſans avoir beaucoup beu, lors que le Roy & la Reyne eſtoient à Marſeille. Car ainſi qu'ils eſtoient dans la Reale, & qu'elle voulut monter aprés à l'eſcale, l'eſquif luy faillit, & le pied par conſequent. Du depuis l'interieur de ſon beau corps ne fut en bonne ſanté, encor que l'exterieur ne monſtraſt rien de changé de ſa beauté, ny de ſa bonne grace & belle apparence.

Monſieur ſon pere avoit auſſi eu un baſtard, tres-brave & vaillant, s'il en fut onques, & de grand entendement, & qui promettoit un jour d'eſtre grand Capitaine, ſelon ſon commencement. Car il avoit eſté donné

donné par ſon pere à Monſieur le Prieur de Capouë, pour l'eſlever & l'inſtruire ; ſous lequel il proffita beaucoup. Il mourut en l'age de vingt deux ans à Porthercule, quelques cinq ou ſix jours avant Monſieur le Prieur ſon oncle : & ſa mort preſagea celle de l'oncle, lequel treſpaſſa peu aprés, du regret qu'il en porta, ainſi qu'il le dit. Monſieur le Mareſchal ſon pere le regretta fort, parce qu'il l'aymoit fort, pour la bonne opinion qu'il avoit conceuë de luy.

Ce Monſieur Strozzy avoit eu trois freres, fort honneſtes gens. Monſieur le Prieur de Capouë, duquel je parle plus amplement en ſon lieu, Monſieur le Cardinal, & Robert Strozzy, pere de cette belle honneſte & ſage Dame, la Comteſſe de Fieſque Alfouzine Strozzy, qui fut Dame d'honneur de la Reyne Mere. Aprés la Princeſſe de la Roche-ſur-yon il eut une ſœur Religieuſe, & Abbeſſe d'une Abbaye en Italie, tres-honneſte Dame, tres-ſçavante en lettres divines & humaines, & ſur tout en poëſie Latine. Elle fit en vers Latins pluſieurs beaux hymnes & cantiques ſpirituels, qui ſe ſont chantez autres-fois aux Egliſes d'Italie, par grand admiration & devotion : encore ay-je oüy dire, qu'ils ſe chantent en aucunes Egliſes. Elle eut auſſi une autre Sœur, la Segnore Madelaine Strozzy,

Strozzy, femme tres-habile, ſpirituelle, hors du commun, & fort belle, que j'ay veuë de mon jeune temps à Rome. Elle avoit eſpouſé le Seigneur Flaminio, Comte de l'Anguilare, qui commandoit à des Galeres avec le Prieur de Capouë ſon beau frere : lequel comte fut fils de ce brave Comte d'Anguilare, qui fut tué au ſervice du Roy François premier.

Si faut il que je diſe encor cecy de ce grand Monſieur Strozzy, que le Roy Henry ſecond fit une grande faute, comme je tiens d'un grand perſonnage de ce regne là, lors qu'il luy donna cette guerre de Sienne à manier : d'autant que le Duc de Florence ſe voiant aſſailly de luy, ſon ennemy mortel & ſon banny, & qui ne le menaçoit de rien moins, que de le deſpoſſeder de ſon Eſtat, & de ſa Duché meſmes, qu'il avoit dé-jà promiſe à la Reine ſa bonne parente, de la remettre dedans ; ou qu'il mourroit en la peine. Car ce brave homme n'avoit point faute de diſcours, de deſſeins, & de belles entrepriſes ; ce qui fut cauſe que la Reine preſſa fort le Roy, de luy donner cette charge. Celà fut cauſe que ce tres-habile Duc ſe mit à adviſer mieux à ſon affaire que devant : d'autant qu'en la premiere guerre & revolte de Sienne cela ne le touchoit pas tant que l'Empereur, com-

comme eſtant ville Imperiale. Il en prit donc l'affirmative ; & à communs frais & deſpens ils mettent leurs forces & moyens en campagne : dont la fin s'en enſuivit telle, qu'on l'a veuë, & que j'ay dit ailleurs. Il euſt mieux valu certainement, que le Roy euſt continué ſes deux Generaux, Meſſieurs le Cardinal de Ferrare & de Termes, ou qu'il y en euſt mis de nouveau quelque autre François non paſſionné, & qui ne ſe fuſt point amuſé ailleurs, qu'à faire la guerre és pais & terres de l'Empereur, & non aux autres.

En cette guerre mondit Seigneur Strozzy fit pluſieurs belles choſes ; & ſi la fortune ne luy euſt manqué, non plus que le courage, infailliblement il fut parvenu à ſes deſſeins, ou bien à la moitié, pour beaucoup de raiſons que j'en alleguerois. Il avoit mis fort ſon eſperance en quelque bataille gagnée ; & poſſible en euſt-il eu la victoire, s'il euſt eſté ſecouru de quelques nouvelles forces du coſté de la France, ou de Monſieur le Mareſchal de Briſſac, duquel il en requerroit, ou par ſa valeureuſe preſence, ou par quelqu'un de ſes vaillans Capitaines. D'un coſté cela ne ſe pouvoit, n'eſtant pas ſon devoir d'abandonner ſa charge ; de l'autre il ſe pouvoit, veu meſmes qu'il luy offroit de luy rendre la pareille,

reille, par un meſme ſecours, quand il luy en demanderoit une autrefois ; voire juſques-là, que ne pouvant mieux il iroit le ſervir quelques mois en ſimple ſoldat, avec l'arquebuſe ou la picque ſur l'eſpaule. Mais il eut beau dire & faire, il ne peut rien obtenir de luy, pour ſon gouvernement, ſans diſſiper ſes forces : dont Monſieur Strozzy ſe meſcontenta fort, & ne l'en ayma jamais gueres depuis, ny la Reyne non plus, pour perdre une ſi belle occaſion : car il ne fut jamais qu'elle n'aye eſté tres-ambitieuſe & courageuſe. Enfin mondit Seigneur Strozzy fut contraint de donner la bataille, & de la perdre.

J'ay oüy dire à des vieux Capitaines de ce temps-là, que ce fut pour n'avoir pas bien choiſi & ordonné ſa place de bataille, & ne l'avoir miſe parmy des foſſez, où l'arquebuſerie certes pouvoit mieux joüer ſon jeu, que ſes piquiers & ſa Cavalerie. Je m'en rapporte aux Grands Mareſchaux de Camp, ſi c'eſt le meilleur de combatre ainſi : & comme fit Dom Pedro de Navarre en la bataille de Ravenne : ou s'il vaut mieux combattre en pleine campagne raſe ; comme j'en parle ailleurs. Tant y a que pluſieurs bons Capitaines & autres ſe ſont fort eſtonnez de ce grand Capitaine, ſage & adviſé (que l'on tenoit en ces temps-là le plus digne Mareſchal de Camp

Camp qui fuſt point, ainſi que j'en parle ailleurs) d'avoir là manqué en ce point tant important. Qu'il y aye bien combattu, il ne s'en faut enquerir : car il y fit ce qu'un vaillant & hardy Capitaine & ſoldat pouvoit faire, & y fut fort bleſſé, n'en pouvant plus. J'ay oüy dire auſſi à aucuns, que poſſible quand ce vint l'heure du combat, il ſe troubla, & qu'il luy vint telle apprehenſion, que ſi par cas fortuit il venoit à eſtre pris, & à tomber entre les mains du Duc de Florence, ſon ennemy mortel, qu'il n'en eſchapperoit jamais, & qu'il le feroit mourir de mort cruëlle; & que pour cela il perdit le jugement. Car il en arriva de meſmes au Marquis du Guaſt à la bataille de Cerizole, venant de frais du maſſacre des Ambaſſadeurs du Roy, qui n'en euſt point eu de miſericorde, s'il fuſt tombé entre ſes mains, non plus qu'il n'en avoit eu de ſes Ambaſſadeurs : j'en ay parlé ailleurs.

Telles apprehenſions certainement oſtent ſouvent le ſens, le bon jugement, & les bonnes reſolutions aux grands Capitaines, qui ſont entachez de pareils crimes, leſquels ſe troublent & ne ſçavent que faire. Mais cela n'arriva pas à Monſieur l'Admiral de Chaſtillon, lequel encor qu'il ſceuſt & connuſt bien, que s'il venoit à eſtre pris en ſes combats

bats & batailles qu'il donnoit, infailliblement il euſt eſté tué de ſang froid ſur le champ de bataille, ou auprés; ou ce qui eſt le plus certain, qu'il euſt eſté executé par le glaive de juſtice, comme il parut depuis aprés ſa mort, & que ſon corps ſeroit porté ignominieuſement au gibet. En quoy il eſt digne de loüange immortelle, pour n'avoir jamais eſté atteint de ces craintes & frayeurs. Ce fut ainſi que fit jadis ce grand Hannibal, lequel, comme raconte Tite Live, apres avoir raiſonné bravement avec Scipion avant ſa derniere bataille, & perdu tout eſpoir de paix, & retourné vers ſes gens, jamais on ne le vit ſi aſſeuré, jamais mieux choiſir ſon champ de bataille, jamais mieux ordonner ſes gens, mieux les exhorter à bien faire, mieux les mener au combat, jamais mieux les ſecourir au grand beſoing, & remplacer les rangs lors qu'ils s'eſclairciſſoient, jamais mieux les rallier, & qui plus eſt jamais mieux combattre de ſa perſonne, & faire acte de ſoldat, & de Capitaine. Bref jamais moins s'eſtonner. Et puis aprés tout fait & deſeſperé de la victoire jamais mieux ſe ſauver, & ſortir de ſa perte, ſans aucune peur & apprehenſion qu'il tombaſt vif entre les mains de ſes ennemis, qui l'euſſent fait mourir tres-cruellement, de meſmes & poſſible pis, que ceux de ſa nation avoient

avoient fait auparavant au pauvre Regulus. Ce ſont des courages & des jugemens ceux-là, bons, bien ſains, & aſſeurez ; comme fut tout pareil celuy de Monſieur l'Admiral, dont je parle en ſa vie. Il faut auſſi conſiderer une choſe, qu'en ces grands hazards & deſordres il fait tres-bon ſe recommander à Dieu auparavant, qui ſçait donner le ſens, & aſſeurer les eſprits en ces extremes neceſſitez, quand on l'invoque : & non point faire comme beaucoup de bons Capitaines, que l'on a veu preſumans tant d'eux meſmes, que ſans l'aide divine il leur ſembloit pouvoir batailler & vaincre tout le monde. Mondit Seigneur le Mareſchal Strozzy eſtoit bien de ce nombre : auſſi par permiſſion divine le bon-heur n'accompagna gueres les belles & illuſtres qualitez qu'il eut d'un tres-grand Capitaine. Or c'eſt aſſez parlé de luy, puiſque j'en parle encor ailleurs. Et c'eſt auſſi aſſez parlé des bons Capitaines & grands perſonnages eſtrangers,

FIN.

A01 1475170

L 47.